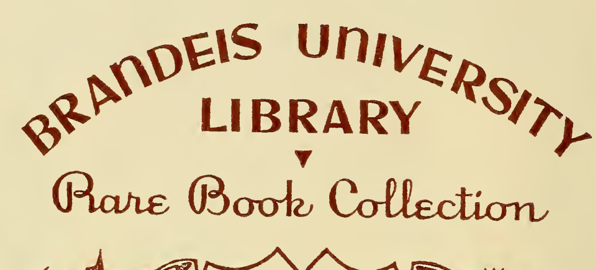
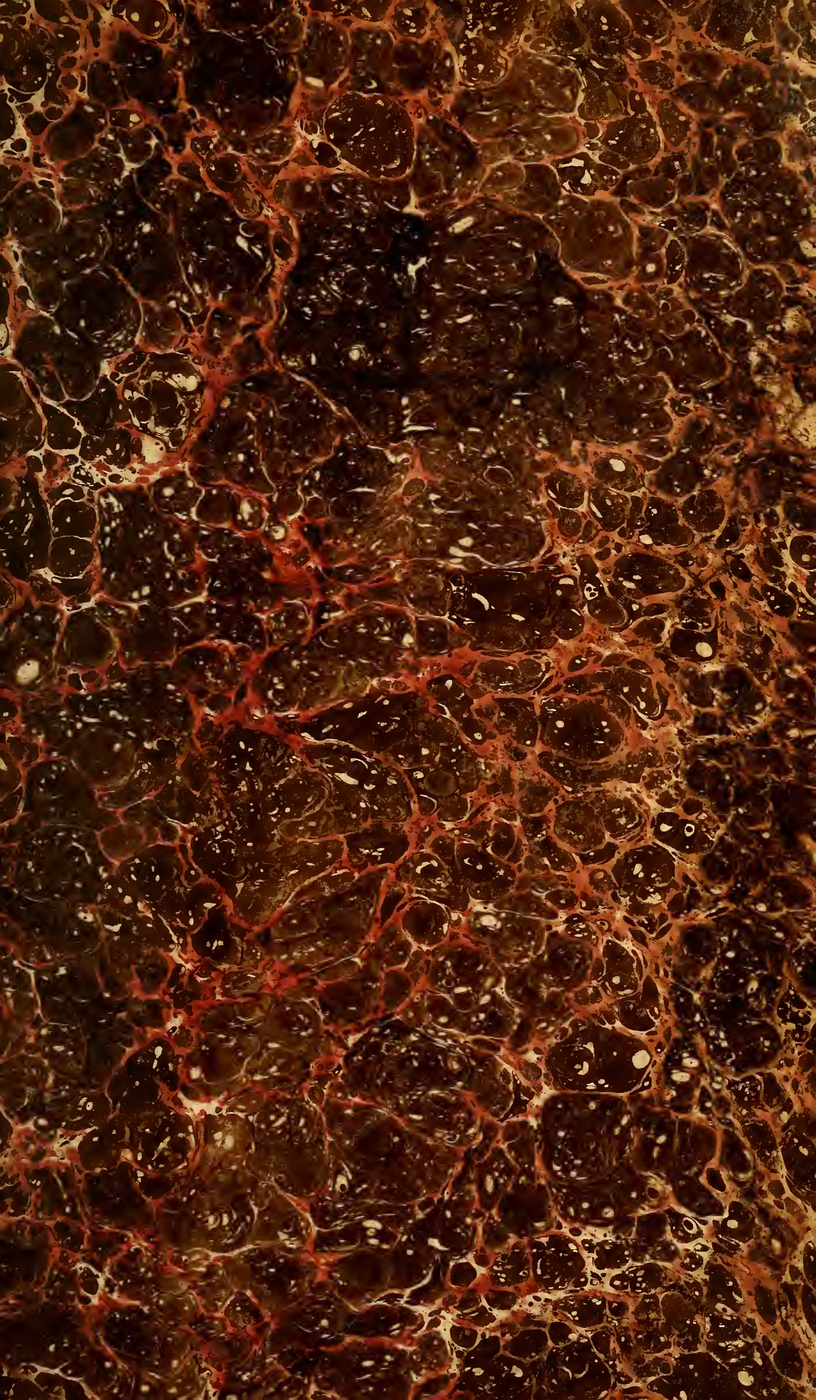



BRANDEIS UNIVERSITY
LIBRARY
Rare Book Collection


TRUTH EVEN UNTO ITS INNERMOST PARTS
אמת
GIFT OF
DR. LOUIS MAISON
m. s.





C. A. HELVETIUS.

Né à Paris en Janvier 1715. Mort à Paris le 26 décembre 1771.

Peint par L. M. Vanloo en 1755 — Gravé par Aug. de St. Aubin en 1773

A Paris chés l'Auteur, rue des Mathurins, au petit Hôtel de Clugny. et aux Adresses ordinaires.

[illegible]

ŒUVRES

COMPLETTES

D'HELVETIUS.

TOME PREMIER.



L. M. Vanloo Pinx. Vérité Sculp.

ŒUVRES COMPLETTES D'HELVETIUS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur, avec ſa Vie & ſon Portrait.

DE L'ESPRIT.

. . . . Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez SERVIERE, LIBRAIRE.

1795.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius, & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut persécutée du temps de la Réforme, & s'établit en Hollande, où plusieurs d'entre eux ont possédé des emplois honorables. Le bisaïeul d'Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom du médecin hollandois, & nous lui devons l'ipécaçuanha; il avoit appris l'usage de cette racine d'un de ses parens, gouverneur de Batavia; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les grâces étoient si sou-

vent ce que doivent être les grâces des rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des lettres de nobleſſe, & la charge d'inſpecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talens, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorſqu'il ſauva le roi d'une maladie dangereuſe dont ce prince fut attaqué à l'âge de ſept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princeſſe. Il fut, à Verſailles, l'ami de toutes les maiſons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimait beaucoup ſa femme, qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimèrent tendrement leur fils, & s'occupèrent également de ſon éducation, & du ſoin de rendre ſon enfance heureuſe; il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confièrent à M. Lambert, homme ſage

& ſenſible, qui vit encore & pleure ſon élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fit entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées & des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt La Fontaine, & même Deſpréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au collége, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changèrent ſon caractère. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régens, leur ton menaçant & la contrainte le révoltèrent; les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit le dégoûtèrent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent,

s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux éloges, & en louant ſes premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au collége. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ſes autres diſciples, de ce moment il lui donna une éducation particulière. Il liſoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faiſoit remarquer les beautés & les défauts. Ce père n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellens principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modèle. Il avoit ſur-tout le talent de connoître la meſure d'eſprit & le caractère de ſes élèves, & la France lui doit plus d'un grand-homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La première jouiſſance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon collége, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime : il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'o-

péra ſous le nom & le maſque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit ſes jeunes rivaux; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de ſa diſcrétion dans ces petits complots que la ſévérité des maîtres & le beſoin du plaiſir rendent ſi communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au collége, lorſqu'il connut le livre de l'Entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ſes idées. Il devint un zélé diſciple de Locke, mais diſciple, comme Ariſtote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de ſon maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'eſprit philoſophique que Locke lui avoit inſpiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son père, dont la fortune étoit médiocre, & qui avoit encouru la diſgrâce du cardinal de Fleuri par ſon attachement à M. le duc, le deſtinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir, & lui laiſſer le temps

de faire ufage de fes talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, fon oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là Helvetius fut occupé des lettres & de la philofophie plus que de la finance ; & plus occupé des femmes que des lettres & de la philofophie. Il apprit cependant en peu de temps, & prefque fans y fonger, tout ce que doit favoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorfque la reine, qui aimoit M. & madame Helvétius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place; mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parens empruntèrent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigèrent de leur fils qu'il prendroit fur les produits de fa place les rentes & même le rembourfement de ces fonds.

Il avoit deux paffions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il fut jouir

avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de ſes revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché, au ſortir de l'enfance, à ſe lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux était de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ſes romans tant d'eſprit, de ſentiment & de verbiage, étoit ſouvent agréable dans la converſation. Il méritoit des amis par la délicateſſe de ſon ame & la pureté de ſes mœurs. Helvetius lui fit une penſion de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, & devenoit aigre dans la diſpute. Il n'étoit pas celui des amis d'Helvetius pour lequel celui-ci avait le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une penſion, il fut celui de ſes amis pour lequel il eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des ſciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation.

Mais il étoit connu des gens de lettres comme un eſprit étendu, juſte & profond, qui avoit des connoiſſances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors, pour ſubſiſter, qu'une place qui ne convenoit point à ſon caractère. Il reçut d'Helvetius une penſion de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loiſir de cultiver les lettres, & le plaiſir de ſentir & de publier qu'il devait ſon bonheur à ſon ami. Ce digne ami, lorſque M. Saurin voulut ſe marier, l'obligea d'accepter les fonds de la penſion qu'il lui faiſoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le ſecourir. Quelque ſoin qu'il ait pris de cacher ſes bienfaits, nous pourrions préſenter une liſte d'hommes connus qu'il a obligés; mais nous croirions manquer à ſa mémoire, ſi nous oſions nommer ceux qui ont eu la foibleſſe de rougir de ſes ſecours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ſes lumières, ſa philoſophie ſaine, la ſageſſe de ſa conduite, la variété de ſes talens, l'enjouement de ſon eſprit, la facilité de ſon com-

merce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes & ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poètes, les philosophes aimoient sa conversation.

Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la conver-

ſation, Helvetius avoit apperçu le guide des légiſlateurs. Monteſquieu devina auſſi quel homme ſeroit un jour ſon ami. Je ne ſais, diſoit-il, ſi Helvetius connoît ſa ſupériorité ; mais pour moi, je ſens que c'eſt un homme au-deſſus des autres.

La Henriade, poème épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'hiſtoire de Charles XII, ſi ſupérieure à toutes les hiſtoires écrites en France, des pièces fugitives qui faiſoient oublier cette foule de riens agréables, ſi communs dans le ſiècle de Louis XIV, une philoſophie lumineuſe répandue ſur pluſieurs genres, beaucoup de génie, pluſieurs ſortes de mérite, attiroient ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaiſir ou des modèles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à-peu-près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour

les lettres, ſon art de louer, dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers chants de ſon poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand-homme avoit été frappé du génie d'Helvetius. « Votre première épître, lui dit-il, eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au-deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un cenſeur royal, envieux ou timide. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, & tombent en ſe caſſant les jambes. Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir ».

Dans d'autres occaſions, M. de Voltaire donne à Helvetius des conſeils excellens, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai, en faveur des progrès qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains: Craignez en atteignant le grand de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies; ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible? La voici : Quand une penſée eſt juſte & noble, il faut voir ſi la manière dont vous l'exprimez en vers, ſeroit belle en proſe, & ſi votre vers, dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu, s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut; ſi une conjonction eſt oubliée; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas mis à ſa place, concluez que votre diamant n'eſt pas bien enchâſſé. Soyez ſûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne ſe feront pas relire; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit ».

Dans une autre lettre, M. de Voltaire

reprend Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. « Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'eſt pas un poète ſublime; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux & pleins d'images. Il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes expreſſions; il ne s'élève guère, mais il ne tombe pas; & d'ailleurs ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe; vous voyez tout en grand. Votre pinceau eſt fort & hardi; la nature vous a mieux doué que Deſpréaux : mais vos talens, quelque grands qu'ils ſoient, ne ſeront rien ſans les ſiens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette ſuite d'idées, ces liaiſons, cet art aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi bien travaillé que vous imaginez noblement ».

Quelques hommes d'eſprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, diſoient ſouvent à Helvetius que la métaphyſique, & en général la philoſophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le raſſuroit.

« Soyez perſuadé, lui diſoit-il, que la ſublime philoſophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle eſt quelquefois poétique dans la proſe du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? c'était un poète manqué, & vous êtes né poète ».

M. de Voltaire avoit raiſon. Eſt-ce que Lucrèce chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poëmes philoſophiques, & pourtant admirables?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à Helvetius qu'il devoit ſon temps à d'autres études qu'à celles de la poéſie & de la philoſophie. « Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes

les connoiſſances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talens. Ils vous honoreront, ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on règle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer ? Eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois ; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux prépoſés de la ferme, &

toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiſcations; & ſouvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame; mais depuis, Helvetius ne fit de belles actions qu'à ſes propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être ſouvent l'orateur du peuple auprès de ſa compagnie & du miniſtre. On venait d'employer dans les ſalines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appelée *graduation*, qui diminuoit la conſommation du bois, mais auſſi la qualité du ſel. Helvetius propoſa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du ſel. Il eſt aiſé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorſqu'on venoit d'y établir un nouveau droit ſur les vins, qui déſoloit la ville & la province. Il écrivit à ſa compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponſes qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à pluſieurs bourgeois de Bordeaux: « Tant que vous ne

ferez

ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous aſſembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne ſont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra juſtice ».

Heureuſement, ce conſeil de jeune homme ne fut pas ſuivi. Mais de retour à Paris, Helvetius appuya ſi bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la ſuppreſſion de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des ſubalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il propoſoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'eſt ainſi qu'il ſe rendoit utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces ſervices ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits eſprits ; & il leur propoſoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il ſoulageoit, le commerce

des gens de lettres, ſes études & ſes maîtreſſes, lui faiſoient à peine ſupporter les inconvéniens de ſon état. Son père qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit remboursé ſes fonds; & malgré ce qu'il dépenſoit en plaiſirs & en bonnes œuvres, il ſe trouvoit encore des ſommes conſidérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres & à la philoſophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuſe.

Chez madame de Graffigni, ſi connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit mademoiſelle de Ligniville, & fut frappé de ſa beauté & des agrémens de ſon eſprit. Mais avant de ſonger à l'épouſer, il voulut la connoître. Il la voyoit ſouvent, ſans lui parler de ſes deſſeins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'obſervation, il vit que mademoiſelle de Ligniville avoit l'ame élevée ſans orgueil, qu'elle ſupportoit ſa mauvaiſe fortune avec

dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la ſimplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers ſa retraite, & lui en fit la propoſition, qui fut acceptée. Mais avant de ſe marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

Helvetius, par complaiſance pour ſon père, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-ſenſible aux bontés de la reine. Cette princeſſe aimoit les gens d'eſprit, & traita bien Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ſes lumières & ſes vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de ſervice, & lui laiſſoit l'emploi de ſon temps.

Il ſe maria enfin au mois de juillet 1751, & partit ſur le champ pour ſa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux ſecrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit néceſſaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, cauſtique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu Helvetius dans ſon

enfance, il ſe permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaiſirs de ce Baudot étoit de diſcuter avec ſon maître la conduite, l'eſprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La diſcuſſion ne finiſſoit jamais que par la plus violente ſatyre. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois, en le quittant, il diſoit à madame Helvetius : « Mais eſt-il poſſible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non, ſans doute; mais enfin j'en ai un peu; & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Baudot »?

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes vaſſaux, & de madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme mylord Bolingbroke dans une de ſes lettres à Swift: « Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe ».

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premières méditations, il avoit entrevu

des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduifirent à d'autres; & il étoit livré entièrement à la philofophie, lorfqu'en 1755 il perdit fon père. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illuftre. Il connoiffoit parfaitement fon fils, c'eft-à-dire, qu'il avoit de grandes lumières, & qu'il étoit fans préjugés. Il vit avec plaifir ce fils facrifier une grande fortune à l'efpérance de la gloire. Helvetius regretta beaucoup un fi excellent père. Il refufa de recueillir fa fucceffion, qu'il vouloit laiffer entièrement à fa mère. Après de longues conteftations, il obtint qu'elle la conferveroit. La mort de fon père étoit le premier malheur qui jufqu'alors eût troublé fa vie heureufe, & fufpendu fes occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin, en 1758, il donna le livre de l'*Efprit*, dont je vais faire l'analyfe.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *efprit*. Il eft tantôt la faculté de penfer, & tantôt la maffe d'idées & de connoiffances raffemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens; elles ſe conſervent par la mémoire, qui n'eſt que la première impreſſion continuée, mais affaiblie. Ce don d'acquérir des idées par les ſens, & de les conſerver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoiſſances bornées, & nous laiſſeroit ſans art, ſans mœurs & ſans police, ſi la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'eſt à nos mains flexibles que nous devons notre induſtrie; & ſans cette induſtrie, occupés dans les forêts du ſoin de nous défendre & de diſputer notre ſubſiſtance, à peine aurions-nous formé quelques ſociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les ſens nous tranſmettent les idées, ont des rapports avec nous & entre eux. L'eſprit humain s'élève à la connoiſſance de ces rapports: voilà ſa puiſſance & ſes bornes. L'appercevance de ces rapports eſt ce qu'on appelle *jugement.*

Juger, c'eſt ſentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit ſur mes yeux différemment de la couleur que

je nomme *jaune*. L'idée de cette différence eſt un jugement; ce jugement eſt une ſenſation compoſée de ſenſations, reçues dans le moment, ou conſervées dans la mémoire. Les notions même de force, de puiſſance, de juſtice, de vertu, &c. quand on les analyſe, ſe réduiſent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout, dans l'homme, ſe réduit donc à ſentir.

L'homme eſt ſujet aux erreurs. Elles ont trois cauſes : les paſſions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les paſſions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets ſous une ſeule face. Le prince ambitieux fixe ſon attention ſur l'éclat de la victoire & ſur la pompe du triomphe. Il oublie les inconſtances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte préſente des fantômes, & ne laiſſe point d'entrée à la vérité. L'amour eſt fertile en illuſions: « Vous ne m'aimez plus, diſoit mademoiſelle de Caumont à Poncet; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez ».

L'ignorance eſt la cauſe des erreurs dans les queſtions difficiles. C'eſt faute de connoiſſances que la queſtion du luxe a été ſi long-temps agitée, ſans être éclaircie. De grands-hommes en ont fait l'apologie ; d'autres, la ſatyre.

Sur l'abus des mots, troiſième cauſe de nos erreurs, Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philoſophe Anglois. Il fait voir que les ſens faux donnés aux mots *eſpace*, *matière*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les ſources de beaucoup d'erreurs en métaphyſique & en morale. La *matière* n'eſt que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*eſpace* n'eſt que le néant ou le vide ; conſidéré avec les corps, il n'eſt que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'abſence des bornes. L'*amour-propre* eſt un ſentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, ſelon la différence des goûts, des paſſions, des circonſtances. La *liberté* de l'homme conſiſte dans l'exercice volontaire de ſes facultés.

Paſſons au ſecond diſcours.

L'eſprit a plus ou moins l'eſtime du public, ſelon que les idées ſont neuves, utiles & agréables. Ce ne ſont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre eſtime, c'eſt le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainſi c'eſt la reconnoiſſance ou la vengeance qui louent, ou qui mépriſent.

Les idées les plus eſtimables ſont celles qui flattent nos penchans. Le premier des livres pour Charles XII, c'eſt la vie d'Alexandre ; pour une femme ſenſible, c'eſt le poète qui peint l'amour. C'eſt notre intérêt qui nous fait adopter ou rejeter l'opinion des autres.

Il eſt vrai qu'il y a ſur la terre un petit nombre de philoſophes conduits par l'amour du vrai, qui eſtiment de préférence les idées lumineuſes; mais ces philoſophes ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reſte du genre-humain n'eſtime que les idées qui flattent ſon opinion, ou ſon intérêt. Un ſot n'a que de ſots amis. Auguſte, Louis XIV, le grand Condé

vivoient avec les gens d'eſprit. Sous un monarque ſtupide, diſoit la reine Chriſtine, toute ſa cour l'eſt, ou le devient.

Lorſque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage eſt établie, nous les louons ſouvent ſans les eſtimer. Nous n'avons pas pour eux une eſtime ſentie, mais une eſtime ſur parole. Telle eſt l'eſtime générale pour Homère, que tout le monde loue, & qui n'eſt lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de ſoi la plus haute idée, & n'eſtime dans les autres que ſon image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le ſybarite, la prude & la coquette ſe mépriſent. Le philoſophe qui vivra avec des jeunes gens ſera l'imbécille, le ridicule de la ſociété. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun ſincèrement que leur ſorte d'eſprit eſt la plus eſtimable.

Ainſi la grande ſociété, la nation ſe diviſe en petites ſociétés, qui, ſelon leurs occupations, leur rang, leur état, eſtiment la ſorte d'eſprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on eſtime ſur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorans.

Si les petites ſociétés n'eſtiment que l'eſprit qui eſt plus près de leur eſprit, le public n'accorde ſon eſtime qu'à l'eſprit qui eſt utile au public.

En conſéquence de cette vérité, l'eſprit qui réuſſit dans les ſociétés particulières, réuſſit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, & ne réuſſiſſent pas dans les ſociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'eſprit médiocre, c'eſt qu'il n'eſt jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonſtances, des eſprits médiocres, devenus généraux ou miniſtres, ſont honorés, c'eſt qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talens qu'à la comédie Françoiſe.

Après la mort des hommes en place & des artiſtes, ceux-ci ſont les plus honorés, parce que la poſtérité jouit de leurs tra-

vaux, & que les autres ne ſont utiles qu'à leur ſiècle.

Certains eſprits célèbres dans quelques pays & quelques ſiècles, ne le ſont point dans d'autres ſiècles & dans d'autres lieux. Les ſophiſtes, les théologiens, ſi illuſtres autrefois, recueillent le mépris des ſiècles éclairés. Les farces de Scarron réuſſiſſoient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaiſent dans tous les lieux & dans tous les temps : les unes ſont inſtructives ; les autres ſont agréables. Il y en a des unes & des autres dans Homère, Virgile, Corneille, le Taſſe, Milton, qui ne ſe ſont point bornés à peindre une nation ou un ſiècle, mais l'humanité. Il eſt peu d'hommes aſſez mal organiſés pour être inſenſibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaiſirs des ſens, & ſur-tout ceux de l'amour, ſont également du goût de tous les peuples. Les philoſophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'eſtime de tous les ſiècles ; & dans tous les ſiècles, on aime les poètes qui

ont fait aimer la vertu. Mais qu'eſt-ce que la vertu ?

Dans les ſociétés particulières, on donne le nom de vertu aux actions utiles à ces ſociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, paſſe pour vertueux.

Le miniſtre qui refuſe ſes amis, ſes parens, les courtiſans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fauſſeté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les tréſors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ſes favoris, à ſa maîtreſſe des emplois importans au bonheur de l'état.

Comment donc ſavoir ſi on eſt vertueux ? Dirige-t-on toutes ſes actions au bien du plus grand nombre ; on eſt vertueux. Oui, la vertu n'eſt que l'habitude de diriger ſes actions au bien général. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vue qu'on peut s'en

former des idées nettes & précises, que les moralistes n'ont point eues jusquà présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau essentiel. Les autres, à la tête desquels est Montaigne, prétendent que les loix de la vertu sont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuse au Nord, est souvent vertueuse au Midi. Les premiers pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots. Les seconds, pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'est donc que le desir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus stupides, dans leurs coutumes les plus singulières, ont en vue leur bonheur; & si dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroissent coupables, c'est que dans ces pays ces actions sont utiles. Le

vol fait avec adreſſe étoit honoré à Sparte ; parce que dans cette république toute militaire, & où il n'y avoit point l'eſprit de propriété, la vigilance & l'adreſſe étoient des qualités utiles. En Chine, où la population eſt exceſſive, il eſt permis au père d'expoſer ou de tuer ſes enfans. Cette loi, ſi cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, &, par conſéquent, eſt utile. Enfin, c'eſt par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuſes.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui ; mais c'eſt qu'on eſt perſuadé que ces actions produiſent un bien, ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre : & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que ſur la préférence donnée à des ſociétés particulières ſur la ſociété générale ; ce qui ſeul les rend vicieuſes.

Quel bien font au monde & à la patrie les auſtérités des moines & des faquirs ?

De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui se font dévorer par les crocodiles ?

Il est des crimes de préjugé, comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le Bramine qui épouse une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson ?

Les vertus de préjugé sont quelquefois des habitudes atroces; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfans, pour en composer une pâte, qui, selon les prêtres, les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuisibles à la société, & plus d'estime pour les pratiques minutieuses & indifférentes, que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé, il suit qu'il y a chez les peuples deux espèces de corruption, l'une

politique

politique & l'autre religieuſe. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talens, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chûte des empires. Le peuple en eſt infecté lorſque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption ſe joint quelquefois à l'autre. Alors les moraliſtes ignorans les confondent, mais elles ſont ſouvent ſéparées. La corruption religieuſe n'eſt ſouvent que l'amour du plaiſir, & inſpirée par la nature qu'elle ſatisfait, ſans la dégrader. La corruption politique eſt l'effet du gouvernement.

C'eſt dans la légiſlation & dans l'adminiſtration des empires qu'il faut chercher la cauſe des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moraliſtes ne font que ſatisfaire leur vanité, & ne produiſent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos ſentimens, & nos ſentimens ſont l'effet de la nature ou des lois.

Il faut moins cenſurer le luxe, qui peut être néceſſaire à un grand état, & la

galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'inſtitution qui fait de l'homme un lâche, un eſclave, un frippon ou un ſot.

Il eſt des moraliſtes hypocrites. Ce ſont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui ſe déchaînent contre quelques excès dans la jouiſſance des plaiſirs.

D'après les principes poſés ci-deſſus, on peut faire un catéchiſme dont les préceptes ſeront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en ſeroit inſtruit ne ſeroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le légiſlateur plus éclairé ne donneroit que des lois utiles, & les lois ſeroient reſpectées.

L'inexécution des lois prouve toujours l'ineptie du légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire, l'infamie, ſont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illuſtres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les légiſlateurs ont deux moyens; l'un d'unir les

intérêts particuliers à l'intérêt général : l'autre de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisième Discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes besoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue ; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts, il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit, & l'élèvent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. &c. Ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, les moyens extraordinaires, les mots sublimes

qui ſont les ſaillies des ames fortement paſſionnées.

On devient ſtupide dans l'abſence des paſſions.

Les princes montrent quelquefois de l'eſprit pour s'élever au deſpotiſme. Leurs deſirs ſont-ils remplis, ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe, & ils s'abrutiſſent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles du même degré de paſſion ?

L'origine des paſſions eſt dans la ſenſibilité phyſique, dans l'amour du plaiſir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en ſe privant de tout, ſe propoſe de s'aſſurer les moyens de jouir des plaiſirs, & de ſe dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la pourſuite des grandeurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'eſt que le deſir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu; tous

ont donc la puiſſance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes choſes. Les hommes nés égaux deviennent différens, par les lois & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéiſſance & au reſpect pour les lois. L'éducation eſt trop négligée; mais pour ſavoir bien ce qu'elle peut faire ſur les eſprits, il eſt important de fixer d'une manière préciſe les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'eſprit. C'eſt ce que nous allons voir dans le quatrième Diſcours.

Le nom de génie n'eſt donné qu'aux eſprits inventeurs. Leur invention porte ſur les détails ou ſur le fond des choſes. C'eſt le travail excité par les paſſions, & ſur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaiſons. Les objets dont il eſt entouré, les circonſtances où il eſt placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination eſt l'invention des images, comme l'eſprit eſt l'invention des idées; elle brille dans les deſcriptions, les tableaux,

Les peintures ſont ou grandes, ou voluptueuſes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie. L'auteur qui en eſt privé, eſt toujours en-deçà ou au-delà de la nature. Celui qui n'a que de l'eſprit s'éloigne toujours de la ſimplicité.

L'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas aſſez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainſi Machiavel & Monteſquieu ſont des génies; la Rochefoucaut & la Bruyere ſont des hommes d'eſprit.

Le talent eſt l'aptitude à un ſeul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'eſprit eſt fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'eſprit eſt fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impreſſions.

Il eſt lumineux, quand il rend clairement des idées abſtraites.

Il eſt étendu, lorſqu'il ſaiſit un enſemble, & voit des rapports éloignés.

Il eſt pénétrant, profond, lorſqu'il voit tout dans les objets.

Le bel eſprit tient plus au choix des mots & des tours, qu'au choix des idées.

L'eſprit du ſiècle, l'eſprit du monde eſt frivole, & porte ſur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands-hommes & des ouvrages célèbres, il cherche à les rabaiſſer. C'eſt le dieu de la raillerie, qui conſidère, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'égliſe de Saint-Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'eſprit, ſont les effets de la force ou de la vivacité des paſſions. Le bon ſens eſt l'effet de leur modération. Il ſe borne preſque à l'eſprit de conduite.

Mais il eſt, dit-on, des peuples qui paroiſſent inſenſibles aux paſſions de la vertu & de la gloire. Eſt-ce la faute du climat, eſt-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu paſſionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques ſe corrompent, quand les honneurs & les plaiſirs ſont attachés à

la tyrannie, à la puiſſance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, feront des Marius & des Catilina.

La conſidération eſt une gloire diminuée. Lorſqu'elle eſt attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigans. L'argent eſt-il plus honoré que la vertu; on voit aux Cincinnatus, aux Catons, ſuccéder les Craſſus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux ſont également l'effet du plaiſir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un deſir ſecret d'être deſpote; parce que chaque homme a du plus au moins le deſir de faire ſervir les autres à ſon bonheur.

Il ne faut pas toujours des talens & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviſer les ordres des citoyens, par répandre une ſorte d'anarchie, pour faire deſirer à une partie de la nation l'abaiſſement de l'autre. Il fait enſuite briller le glaive de la puiſſance, met

les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouffer les lumières, & profcrit également les Sénéques & les Traféas.

Mais les defpotes donnent à la foldatefque, qui leur eft toujours dévouée, le fentiment de fa force, & finiffent par être fes victimes.

L'hiftoire des empereurs de Rome & de Conftantinople, des fultans, des Turcs, des Czars, &c., font une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lèze-majefté eft donc l'homme qui confeille à fon prince de porter à l'excès & de faire trop fentir fon autorité.

Les defpotes, maîtres abfolus des peuples qui n'ofent les cenfurer, n'ont plus d'intérêt de s'inftruire. Leurs miniftres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de juftice, ni d'adminiftration, aucune idée de vertu. Ainfi l'aviliffement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des miniftres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la légiflation unit l'intérêt particulier à l'in-

térêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple, les grands, les rois, la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'ils ont de tout penser & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grèce a produit plus de belles actions & de grands-hommes, que tous les riches & vastes empires de l'Orient.

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Espagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les disciples de Mahomet & d'Odin, dans l'espérance de posséder des Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune, elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens, qui est l'effet des passions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre, il remplit assez bien les grandes places. Faut-

il réformer des abus ; il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inſpiré par les paſſions fortes qui fonde ou répare la conſtitution des empires.

Le goût eſt la connoiſſance de ce qui doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière ſorte par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première ſorte, qui eſt le vrai goût, par la connoiſſance profonde de l'humanité.

Pour réuſſir dans les arts, les ſciences & les affaires, il faut d'abord être perſuadé qu'on n'excelle pas dans pluſieurs genres très-différens. Newton n'eſt pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres.

Il eſt pluſieurs talens excluſifs. Il y a même certaines qualités, & même, ſi je l'oſe dire, certaines vertus particulières, exclues par certains talens. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On vante la modération d'un philoſophe, & on ſe plaint de ſon peu de

ſenſibilité, ſans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de ſon ame le talent de l'obſervation. On veut que l'homme de génie ſoit toujours ſage, & on oublie que le génie eſt l'effet des paſſions rarement compatibles avec la ſageſſe.

On peut connoître ſi on eſt né pour les grandes choſes, à trois ſignes certains : 1°. Si on aime aſſez la gloire pour lui ſacrifier toutes les autres paſſions : 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages conſacrés par les ſuffrages de tous les ſiècles : 3°. Si on aime véritablement les grands-hommes de ſon temps. Après avoir donné ces idées ſur les différentes ſortes de talens, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la ſcience de l'éducation, qui eſt la connoiſſance des moyens propres à former des corps robuſtes, des eſprits éclairés, des ames vertueuſes. Ces moyens dépendent abſolument des légiſlateurs. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes ni éclairés, ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur

bonheur, & que ſous les tyrans les lumières & la vertu ne conduiſent point au bonheur.

Voilà un extrait fidèle du livre de l'*Eſprit*. Il ne s'eſt point fait d'ouvrage où l'homme ſoit vu plus en grand, & mieux obſervé dans les détails. On a dit de Deſcartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire d'Helvetius qu'il l'a connu. Il eſt le premier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous-mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvéniens de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre ».

Voilà ce que doivent dire tous les législateurs, & ce que leur prescrit Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au-dessus de bien d'autres : c'est celui du style, qui est par-tout clair & noble. Lorsque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite, il n'est que simple & précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves, son style prend de la majesté, de la force & des grâces. A-t-il à vous présenter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes, il la pare des richesses de son imagination ; & cette imagination, toujours soumise à la philosophie, l'embellit, sans l'égarer. Elle ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles, &, pour ainsi dire, plus palpables. C'est dans la même vue qu'il répand dans son livre tant de contes plaisans ou intéressans. Ces contes sont des apologues ; &, s'il les a un peu prodigués, il faut se ressouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorsque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philosophes l'estimèrent, les petits mo-

ralistes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlèrent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raison. Une femme célèbre par la solidité & les agrémens de son esprit, disoit d'Helvetius : « C'est un homme qui a dit le secret de tout le monde ».

Les théologiens préparèrent un plan de persécution, qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandemens emphatiques : « que le pernicieux livre de l'*Esprit*, étoit une vapeur sortie de l'abyme ; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un serpent qui tendoit des embûches, qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, sans respect pour Origène, qui a dit expressément que l'homme opère par la raison, & la bête par l'instinct ; que l'auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; qu'il n'y a rien dans les livres sacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui est contenu dans le livre de l'*Esprit* ; que l'amour de la gloire & l'amour de la

patrie doivent être condamnés comme passions, parce que toutes les passions sont les fruits du péché ».

D'autres théologiens aussi lumineux, disoient: « que la philosophie des encyclopédistes & d'Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la postérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit, d'âge en âge, le bon grain semé dans le champ du père de famille ».

Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité ; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues & si absurdes. Comment l'auroit-il fait? Comment prouver, dit Pascal, qu'on n'est pas une porte d'enfer? Il eut quelque inquiétude, lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une suite de quelques-unes des propositions condamnées par cette faculté, justifiera bien le mépris d'Helvetius.

« La sensibilité physique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens ».

» Le

» Le desir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu.

» C'est par de bonnes lois qu'on rend les hommes vertueux.

» La douleur & le plaisir font penser & agir les hommes.

» Il faut traiter la morale comme les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale.

» C'est à la différente manière dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices & ses vertus.

» Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts.

» Les actions vertueuses sont les actions utiles au public.

» De tous les plaisirs des sens l'amour est le plus vif.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c. &c. »

Peu de temps après que cette censure eut

paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jésuite, prêchèrent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Esprit*.

La haine des molinistes & des jansénistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en justifier, les uns & les autres se piquoient d'un grand zèle contre les philosophes. Les jansénistes avoient plus de crédit dans le parlement, & les molinistes à Versailles. Les jansénistes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jésuites vouloient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice: plusieurs d'entre eux étoient amis d'Helvetius, autant que des jésuites peuvent être amis. Il avoit menagé leur ordre; & dans son ouvrage, où il se moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un seul jésuite. Ces pères lui en savoient gré; & d'abord ils parlèrent de son livre avec modération, ils lui donnèrent même quelques éloges; mais les jansénistes s'étant dé-

clarés les perſécuteurs d'Helvetius, les jéſuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier eccléſiaſtique ſe déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus ſe taire avec bienſéance. Enfin le parlement étoit près de ſévir; les jéſuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt ans d'Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à ſon ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philoſophe. Il ourdit une intrigue contre ſon ami & ſon bienfaiteur, & la ſuivit avec l'activité & la perfidie affectueuſe d'un prêtre de cour.

Il propoſa d'abord à Helvetius de ſigner une petite rétractation qui devoit, diſoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préſerver des fureurs janſéniſtes. Le philoſophe Helvetius conſentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans ſa préface, « que ſi, contre ſon attente, quelques-uns de ſes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les

désavouoit, & que, sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes, il ne garantissoit que la droiture & la pureté de ses intentions ».

Le jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espèce de rétractation; mais il en vouloit une plus précise, plus détaillée, & sur-tout humiliante. Il inspiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à Helvetius la nécessité de s'y résoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'épouse d'Helvetius pour l'effrayer; mais il trouvoit une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari & ses enfans dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère du philosophe. Elle fut persuadée que son fils devoit à la reine les démarches que cette princesse lui demandoit. Elle insista, & déchira long-temps le cœur d'Helvetius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son livre avec une bienséance & une réserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus, il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un censeur

royal, dont il avoit respecté les jugemens. Comment pouvoit-il être coupable? Quand même son livre auroit été répréhensible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au censeur; & c'est ce qu'on fit craindre à Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrâce, peut-être même de la perte d'un homme estimable; &, pour le sauver, il signa ce qu'on voulut.

Ainsi, pour avoir démontré que l'unique manière de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, Helvetius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant: *E però si muove.* La postérité a été de son avis; & plus elle s'éclairera, & plus elle pensera comme Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge, & M. Tercier, son censeur, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jésuites. Les jansénistes vou-

loient aller plus loin. Le parlement, qui assurément entendoit peu le livre de l'*Esprit*, alloit poursuivre M. Tercier & Helvetius, lorsqu'un arrêt du conseil, qui se bornoit à supprimer le livre, sauva l'auteur & le censeur.

Tandis qu'une secte de théologiens se ménageoit le plaisir d'humilier un grand-homme, & qu'une autre se flattoit de l'espérance de le faire brûler, les journalistes de France mêlèrent leur voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le livre de l'*Esprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au-dessus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées & le sont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journalistes que de ne pas entendre Helvetius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute plusieurs des vérités qui se trouvent dans son livre, se trouvent chez les anciens. Mais là, elles sont éparses, isolées, sans qu'on ait apperçu les rapports qui sont entre elles. Dans Helvetius, au contraire, elles

ſont liées, elles s'appuyent, & forment le ſyſtême de l'homme.

Cette vérité, *toutes nos idées nous viennent des ſens*, ſe trouve dans Ariſtote & dans Epicure; mais ce n'eſt que dans Locke qu'elle eſt développée, démontrée, & qu'elle fonde la connoiſſance de l'eſprit humain; par conſéquent c'eſt à Locke qu'elle appartient.

Ce qui eſt vice au nord, eſt vertu au midi, eſt dans Montagne comme dans Helvetius; mais dans Montagne cette vérité eſt donnée comme un phénomène dont on ignore la cauſe. Dans le livre de l'*Eſprit* la cauſe en eſt aſſignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les profèrent comme de ſimples aſſertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités, & les rendent plus fécondes.

On accuſa Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Monteſquieu; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas ſaiſi l'enſemble du livre de l'*Eſprit*, ou de

l'Esprit des lois. La chaîne des idées échappe dans M. de Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les idées intermédiaires ; mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées principales ; mais cette suite n'est pas moins dans l'ouvrage.

On osa dire qu'Helvetius anéantissoit toutes les vertus, parce qu'il faisoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions : mais qu'est-ce qu'Helvetius entend par le mot d'intérêt ? L'amour du plaisir, l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce qu'il dit ? A cette vérité éternelle, que, soit dans la vertu, soit dans les plaisirs, le desir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a souvent

inſpiré chez les Spartiates, chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes d'Helvetius, que ſi le libertinage régnoit chez un peuple, les femmes y ſeroient trop peu eſtimées, pour que le deſir de leur plaire devînt un mobile puiſſant, & que quand les plaiſirs ſont communs ou faciles, on ne les achète ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme Helvetius de parler froidement des vertus privées, & ſeulement utiles à de petites ſociétés. Ce n'eſt pas qu'il ne ſentît l'eſtime qui leur eſt due, il les poſſédoit toutes. Mais elles ſont moins ſon objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations; & quand ces grandes vertus ſont une fois établies par de bonnes lois, les autres en deviennent la ſuite néceſſaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à Helvetius, c'eſt d'avoir prétendu que tous les hommes naiſſoient avec la même diſpoſition à l'eſprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne puſſent élever au rang de génie.

Selon lui, c'eſt l'éducation ſeule qui diſtingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la conſtitution phyſique; il ſuppoſe que l'organe intérieur qui reçoit les ſenſations, eſt le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces ſenſations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonſtances ſeules & l'éducation ont fait Newton géomètre, Homère poète, Raphaël peintre, & tel critique un ſot. Il emploie toutes ſes forces pour établir cette opinion; & il faut convenir que juſqu'à préſent, il ne l'a pas perſuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il réſulte l'évidence d'une très-grande vérité: c'eſt qu'en général, pour étendre & former nos talens, nos qualités, nous comptons trop ſur la nature, & pas aſſez ſur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naiſſons les diſciples des objets qui nous environnent, eſt miſe dans tout ſon jour par Helvetius. Il faut dire encore que ſi chaque homme n'eſt pas né avec les mêmes diſpoſitions qu'un autre, les

hommes considérés en maſſe, ſont réputés égaux. Le légiſlateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés ; & ſes lois, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choiſir perſonne pour inſpirer à lui ſeul la vertu ou le génie. C'eſt au philoſophe qui obſerve les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a miſes entre eux. Mais ces différences s'anéantiſſent aux yeux du légiſlateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce ſiècle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquiſition ; mais que cette condamnation ſollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré & réimprimé. Pluſieurs hommes revêtus des premières dignités de l'égliſe, & entre autres, le cardinal Paſſionnei, s'empreſsèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaiſir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal, que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome*

la ſôtiſe & la méchanceté des prêtres françois. Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Queſta è un opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrarsi, eſſendo ſicuro della gratitudine, & della ſtima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le ſuccès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit pluſieurs éditions dans la première année. En Ecoſſe, MM. Hume & Robertſon en parlèrent comme d'un ouvrage ſupérieur. Pluſieurs poètes anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette île éclairée, que celles d'un petit nombre de partiſans que s'y conſerve la philoſophie de Platon, embellie & rendue ſpécieuſe par mylord Shaffterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre d'Helvetius. Le fameux Gottſchetd mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que ſi le livre de l'*Eſprit* a été condamné

en France & dans un pays qui croit à l'infaillibilité du pape, il doit réussir chez les protestans & dans les pays où les hommes ont conservé leurs droits. « Il ajoute, que l'auteur vient de détruire plusieurs préjugés funestes à sa patrie, & qu'il éclaire le monde sur les principes de la morale & de la législation ».

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec les mêmes transports en Suède, & jusqu'en Russie. La reine de Suède disoit à un homme qu'elle honoroit de sa confiance : « Que je voudrois m'entretenir avec Helvetius! je voudrois au moins qu'il sût le plaisir qu'il me donne. Ecrivez-lui de ma part combien je l'admire ».

L'ambassadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit : « J'ai trouvé en arrivant l'esprit russe aussi occupé du vôtre que tout le reste de l'Europe. Et c'est avec un grand plaisir que je me charge d'être l'interprète des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux sur vos qualités. Comme citoyen & comme mi-

nistre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie ».

Le petit nombre de François dont les suffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de l'*Esprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans la conversation. M. de Voltaire donnoit à Helvetius les témoignages les plus flatteurs de son estime :

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon :
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoissance :
Votre livre est dicté par la saine raison.
Partez vîte, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un asyle; il le console, il le soutient, il l'encourage. Il lui souhaite & lui propose de vivre dans une entière indépendance, où il puisse faire usage de son amour pour la vérité, de son éloquence & de son génie. Il écrit en même temps à d'autres personnes, qu'il est le partisan le plus zélé d'Helvetius ; que notre nation est bien ridicule, & que si-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde est alarmé, comme si les Anglois faisoient une descente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre

de l'*Esprit* n'auroit fait à son auteur que des disciples & des amis ; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importans, les Anglois n'ont que des philosophes qui nous instruisent, & des marins qui nous donnent sur les oreilles. Il invite sur-tout ses compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penser, & leur profond mépris pour les fadaises de l'école. Il assure que depuis long-temps il n'a pas vu un seul honnête homme qui, sur les choses essentielles, ne pensât comme Helvetius.

Tant de suffrages illustres, les éditions du livre de l'*Esprit* qui se succédoient rapidement, son succès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit se rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain, les signes éclatans de la reconnoissance universelle, le doux sentiment de sa gloire, guérirent bientôt les blessures qu'avoient faites à Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari & bon père, content de sa femme & de ses enfans, il y

goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſtique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : « Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfans ».

Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractère de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au ſeigneur; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. Helvetius, en achetant la terre, achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau ſeigneur, ne manquèrent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de Vaſſeconcelle. Celui-ci dit à Helvetius que l'état de ſes affaires ne lui

avoit

avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante, & les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit davantage, & si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource : « Je sais, lui dit le philosophe, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vassesconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : « Ah ! Monsieur, vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfans ». Helvetius le relève en l'embrassant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une pension de 1000 livres pour élever ses enfans.

D'autres gentilshommes ou voisins, ou vassaux d'Helvetius, eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent préve-

nus. Ceux qui, pendant la guerre, avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfans à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus d'Helvetius.

Si ses fermiers essuyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, & souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remèdes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état. Helvetius alloit le voir souvent, il le consoloit, il avoit soin qu'il fût bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une manière assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payſans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute la groſſièreté de leur état, mais qui étoient juſtes, & faiſoient du bien.

Il a fait ſouvent jouir ſes amis d'un ſpectacle délicieux, celui de ſon arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans venoient l'entourer, l'embraſſer, pouſſoient des cris, & verſoient des larmes de joie. A ſon départ, ſon carroſſe étoit long-temps ſuivi d'une foule de ſes vaſſaux ou ſeulement de ſes voiſins.

Il excitoit le travail dans toutes ſes terres, & il vouloit exciter l'induſtrie à Voré, parce qu'elle pouvoit ſeule donner aux habitans une aiſance que leur refuſe la ſtérilité du terrein. Il eſſaya de faire faire du point d'Alençon. Mais juſqu'à préſent cet eſſai n'a pas réuſſi; il a été plus heureux dans une autre entrepriſe. Après avoir été trompé par des agens infidèles, ou peu intelligens, il a enfin établi une manufacture de bas au

métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il paſſoit toutes ſes matinées à méditer & à écrire. Le reſte du jour, il cherchoit de la diſſipation. Il aimoit la chaſſe ; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il eſt vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenſes ſévères ; mais les gardes qui le connoiſſoient, ne portoient pas fort loin la ſévérité. Un jour un payſan vint chaſſer juſques ſous les fenêtres du château. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la première occaſion. Dès le lendemain on lui amène le coupable. Helvetius, fort en colère, ſe lève, & court au chaſſeur que deux gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : ſi vous aviez beſoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? je vous en aurois donné ». Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté

au payſan, & lui fit donner du gibier.

Cependant madame Helvetius, indignée de l'inſolence des braconniers, aſſuroit ſon mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chaſſes. Il en convint, & promit d'uſer de rigueur. Il ordonna à ſes gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit ſur ſes terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entre eux, il lui paye le prix de ſon fuſil, & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient ſe monter. Madame Helvetius, de ſon côté, n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfans : « Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné : c'eſt moi qui ai excité votre père à faire punir les braconniers ». Elle ſe fait con-

duire chez celui qui lui faisoit tant de pitié, elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & des frais, & le prix du fusil. Elle paye le tout, & le paysan reçut l'argent sans manquer au secret qu'il avoit promis à Helvetius.

La même année, à son retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que sa philosophie & sa bonté ne le quittoient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, & qui pouvoit se détourner aisément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raison, lui dit le paysan, je suis un coquin & vous un honnête homme; car je suis à pied, & vous êtes en carrosse. Mon ami, lui dit Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer ». Il lui donna six francs, & le fit aider par ses gens à ranger la charrette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans ses terres, il ramenoit sa famille à Paris, &

y vivoit dans une aſſez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumières & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la ſemaine aux ſimples connoiſſances. Ce jour-là, ſa maiſon étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers : princes, miniſtres, philoſophes, grands ſeigneurs, littérateurs, étoient empreſſés de connoître Helvetius.

Un genre de vie ſi délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célèbre, à qui l'Europe doit tant de lumières. Il vouloit voir l'effet des bonnes lois & d'une adminiſtration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764 ; il fut reçu du roi, des hommes en place, des ſavans, comme devoit l'être un homme illuſtre, que ſa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes ; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France ; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de

l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitans de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, & le postillon, qui avoit été fort froissé, jetoit des cris. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques paysans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquèrent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment Helvetius fut environné de tous les habitans du bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espèce. Plusieurs, & même des plus riches, vouloient lui servir de postillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu; mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique.

L'eſprit de ſociété raſſemble à Paris des hommes qui ont le beſoin des amuſemens frivoles. L'eſprit de ſociété raſſemble les Anglois pour s'occuper des intérêts & de la proſpérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les diſſipations, parce qu'ils ont des jouiſſances ſolides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus ſouvent le ſigne de la folie que l'expreſſion du bonheur; mais on y voit l'aiſance & un ſage emploi du temps. On voit un peuple ſérieux, occupé & content. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & ſouffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année ſuivante aux inſtances du roi de Pruſſe & de pluſieurs princes, qui, depuis long-temps, l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin, & de voir un grand-homme. Le roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit

pour ſa perſonne & ſon caractère l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la nobleſſe allemande, de la philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit, que ſous le joug de pluſieurs princes, dont la plupart ſont deſpotiques, le peuple n'eſt point miſérable. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore perſécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant ſi la perſécution s'étoit renouvelée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'ordre des jéſuites. Cette ſociété d'intrigans, cette cabale éternelle, à laquelle ſe rallioient tous les ambitieux ſans mérite, cette ſociété funeſte aux mœurs & aux progrès des lumières, n'avoit point été proſcrite par des philoſophes. Ils auroient

détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlemens, pour la plupart janſéniſtes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

Helvetius avoit appris que ce jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les tartufes de la cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. « Portez-les, lui dit-il, au père * * * ; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours ».

Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Eſprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les juſtifier, à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux ſuivre ſes premières idées, & former

un plan général d'éducation. C'eſt le ſujet de ſon livre de l'*Homme*, dont il a donné lui-même cette analyſe.

Après avoir, dans l'expoſition de cet ouvrage, dit un mot de ſon importance, de l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de l'éducation ; enfin, de la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter, il examine, ſection I ;

« Si l'éducation néceſſairement différente des divers hommes, n'eſt pas la » cauſe de cette inégalité des eſprits juſ» qu'à préſent attribuée à l'inégale perfec» tion des organes ».

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels ſont ſes inſtituteurs.

Il voit que l'homme eſt diſciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les poſitions où le haſard le place, enfin de tous les accidens qui lui arrivent.

Que ces objets, ces poſitions & ces accidens ne ſont exactement les mêmes pour perſonne, & qu'ainſi nul ne reçoit les mêmes inſtructions.

Que dans la ſuppoſition impoſſible où les hommes euſſent les mêmes objets ſous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame ſe trouve dans la même ſituation, ces objets, en conſéquence, n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainſi la prétendue uniformité d'inſtruction reçue, ſoit dans les colléges, ſoit dans la maiſon paternelle, eſt une de ces ſuppoſitions dont l'impoſſibilité eſt prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un haſard indépendant des maîtres a, & aura toujours ſur l'éducation de l'enfance & de l'adoleſcence.

D'après ces données, il conſidère l'extrême étendue du pouvoir du haſard, & examine ;

Si les hommes illuſtres ne lui doivent pas ſouvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, &, par conſéquent, leurs talens & leurs ſuccès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la ſcience de l'éducation, ſans reſſerrer les bornes de l'empire du haſard.

Si les contradictions actuelles apperçues

entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le systême religieux & le systême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse.

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, & par conséquent à la perfection de la science de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens, & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs

talens. D'où il ſuit que l'inégalité actuelle des eſprits ne peut être regardée dans les hommes communément bien organiſés, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

Il examine, ſection II ;

« Si tous les hommes communément bien » organiſés, n'auroient pas une égale apti- » tude à l'eſprit ».

Il convient d'abord que toutes nos idées nous viennent par les ſens ; qu'en conſéquence on a dû regarder l'eſprit comme un pur effet, ou de la fineſſe plus ou moins grande des cinq ſens, ou d'une cauſe occulte ou non déterminée, à laquelle on a vaguement donné le nom d'organiſation :

Que pour prouver la fauſſeté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, ſe faire une idée nette du mot *eſprit*, le diſtinguer de l'ame ; & cette diſtinction faite, obſerver ;

Sur quels objets l'eſprit agit.

Comment il agit.

Si toutes ſes opérations ne ſe réduiroient pas à l'obſervation des reſſemblances & des

différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entre eux & avec nous, & si, par conséquent, tous les jugemens portés sur les objets physiques, ne seroient pas de pures sensations.

S'il n'en seroit pas de même des jugemens portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer seroit autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*.

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne seroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi il observe que cet intérêt prend, en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique: que cette sensibilité, par

conséquent, eſt le ſeul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'eſt point de motif raiſonnable pour rejeter cette opinion.

Que cette opinion, une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſairement regarder l'inégalité des eſprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire ;

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq ſens.

Que dans le fait, ce n'eſt ni la grande mémoire, ni l'extrême fineſſe des ſens qui produit & doit produire le grand eſprit.

Qu'à l'égard de la fineſſe des ſens, les hommes communément bien organiſés ne diffèrent que dans la nuance de leurs ſenſations.

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs ſenſations entre elles; que cette différence, par conſéquent, n'a nulle influence ſur leur eſprit, qui n'eſt & ne peut être que la connoiſſance des vrais rapports des objets entre eux.

Cauſe de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence eſt l'effet de la ſignification incertaine & vague de certains mots; tels ſont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots préciſément définis, & leur définition conſignée dans un dictionnaire, toutes les propoſitions de morale, politique & métaphyſique, deviennent auſſi ſuſceptibles de démonſtrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les eſprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conſéquences.

Qu'il eſt impoſſible, puiſque les objets ſe préſentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (ſoit dans le monde phyſique, comme le prouve la géométrie; ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la

métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve, & par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits, il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'auteur la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Il fait voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont, de l'aveu de tous les philosophes, réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc : le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espèce est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune, quelque grande & générale qu'elle soit, qui, nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots, ne puisse être également saisie de tous les hommes communément bien organisés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde section.

L'objet de la troisième section est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre, la diversité des positions où le hasard les place : diversité de laquelle résulte celle de leur instruction & de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des esprits, l'auteur prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hasard.

Que les mêmes dons ne ſont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'eſt pas ſi inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'eſt moins le haſard qui nous manque, que nous, qui manquons au haſard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organiſés ont également d'eſprit en puiſſance ; mais que cette puiſſance eſt morte en eux, lorſqu'elle n'eſt point miſe en action par une paſſion telle que l'amour de l'eſtime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre.

Que ſans paſſion, leur eſprit peut, ſi l'on veut, être regardé comme une machine parfaite ; mais dont le mouvement eſt ſuſpendu juſqu'à ce que les paſſions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des eſprits eſt dans les hommes le produit, & du haſard, & de l'inégale vivacité de

leurs paſſions. Mais de telles paſſions ſeroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'eſt ce qu'Helvetius examine dans la ſection quatrième.

Il y démontre ;

Que les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles du même degré de paſſion.

Que leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place.

Que le caractère original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premières habitudes ; que l'homme naît ſans idées, ſans paſſions, & ſans autres beſoins que ceux de la faim & de la ſoif, par conſéquent, ſans caractère ; qu'il en change ſouvent, ſans changer d'organiſation ; que ces changemens indépendans de la fineſſe plus ou moins grande de ſes ſens, s'opèrent d'après des changemens ſurvenus dans ſa poſition & ſes idées.

Que la diverſité des caractères dépend uniquement de la manière différente dont

ſe modifie dans les hommes le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce ſentiment, effet néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce deſir y engendre l'envie, l'amour des richeſſes, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont les noms divers ne déſignent que les diverſes applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des paſſions, que ſi l'amour du pouvoir n'eſt qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique, & ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont ſenſibles, tous, par conſéquent, ſont ſuſceptibles de l'eſpèce de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-

même; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités ; c'eſt que l'eſprit humain, en conſéquence, eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin, dans les hommes communément bien organiſés, l'inégalité des talens ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation ; dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

Dans la ſection cinquième, l'auteur ſe propoſe de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui, ſur cette queſtion, adoptent des principes différens des ſiens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matière mieux écrit que M. Rouſſeau. Mais toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractère comme l'effet de la diverſité des tempéramens, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions, à ce ſujet, il réſulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'eſprit & les talens ſont des acquiſitions.

Que la bonté n'eſt point le partage de l'homme au berceau.

Que les beſoins phyſiques ſont en lui des ſemences de cruauté.

Que l'humanité, par conſéquent, eſt toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rouſſeau, d'après ſes premières contradictïons, tombe ſans ceſſe dans de nouvelles ; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'inſtruction publique de quelques idées de M. Rouſſeau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la première jeuneſſe ſans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence ; qu'ils ſont nuls.

Des éloges donnés par M. Rouſſeau à

l'ignorance ; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste.

Que les lumières n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs ; que M. Rousseau lui-même ne le croit pas.

Des causes de la décadence des empires : qu'entre ces causes l'on ne peut citer la perfection des arts & des sciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire despotique.

Dans la section sixième, Helvetius considère les divers maux produits par l'ignorance.

Il prouve que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple ;

Il prouve qu'on ne peut résoudre cette question sans comparer une infinité d'objets entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe* ; sans examiner ensuite :

Si le luxe ne feroit pas utile & néceffaire; s'il fuppofe toujours intempérance dans une nation.

De la caufe du luxe : fi le luxe ne feroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accufe d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie caufe du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des fociétés, y fuivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Obferver fi cette multiplication ne produit point entre eux divifion d'intérêt, & cette divifion une répartition trop inégale des richeffes nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent, & par fon introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occafionne.

Des caufes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'oppofer à la réunion trop rapide des richeffes dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels sont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du desir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, semblables aux mers, les richesses abandonnent certaines contrées.

De l'état où se trouve alors une nation.

Du stupide engourdissement qui y remplace la perte des richesses.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent considéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occasionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magistrat éclairé doit desirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'est point dans le luxe, mais dans sa cause productrice, qu'on doit chercher le principe destructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des queſtions de cette eſpèce.

Si, dans de telles queſtions, les jugemens précipités de l'ignorance n'entraînent pas ſouvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conſéquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui, s'oppoſant aux progrès de l'eſprit humain, nuiſent à la perfection de la légiſlation, par conſéquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des lois.

On voit dans la ſection ſeptième, que c'eſt l'excellence des lois, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des nations.

De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit légiſlatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agiſſent point conſéquemment à leur croyance, mais à leur avantage perſonnel.

Que plus de conſéquence dans leurs eſprits rendroit la religion papiſte plus nuiſible.

Qu'en général les principes ſpéculatifs ont peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils n'obéiſſent qu'aux lois de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la légiſlation, que le gouvernement des jéſuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inſpirés par les paſſions de la gloire, de l'ambition & du fanatiſme.

Du moyen de diſtinguer l'eſpèce de paſſion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jéſuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle ſecte en France pouvoit s'oppoſer à leurs entrepriſes.

Que le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.

Que ſans les jéſuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la légiſlation.

Que pour la porter à ſa perfection, il faut, ou comme un ſaint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, le génie légiſlatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain eſſor, ni dicter les lois parfaites, dont l'établiſſement procureroit aux nations le plus grand bonheur poſſible.

Que pour réſoudre le problême de la félicité publique, il faudroit, préliminairement, connoître ce qui conſtitue eſſentiellement le bonheur de l'homme.

La huitième ſection fait connoître en quoi conſiſte le bonheur de l'individu, &, par conſéquent, la félicité nationale néceſ-

ſairement compoſée de toutes les félicités particulières.

Que pour réſoudre ce problême politique, il faut examiner ſi, dans toute eſpèce de condition, les hommes peuvent être également heureux; c'eſt-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les inſtans de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi eſt à-peu-près le même dans toutes les profeſſions.

Que ſi les empires ne ſont peuplés que d'infortunés, c'eſt l'effet de l'imperfection des lois & du partage trop inégal des richeſſes.

Qu'on peut donner plus d'aiſance aux citoyens; que cette aiſance modéreroit en eux le deſir trop exceſſif des richeſſes.

Des divers motifs qui, maintenant, juſtifient ces deſirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puiſſans eſt la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui eſt plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De

De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernemens.

De la religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remède à l'ennui.

Que le ſeul remède à ce mal ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

De-là notre amour pour l'éloquence, la poéſie, & tous ces arts d'agrémens dont l'objet eſt d'exciter de ces ſortes de ſenſations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agrémens ; de leur impreſſion ſur l'opulent oiſif : qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés, parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

Que les plaiſirs paſſifs ſont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conſéquence, c'eſt au riche que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

Qu'il voudroit toujours être mû ſans ſe donner la peine de ſe remuer.

Qu'il eſt ſans motif pour s'arracher à une oiſiveté à laquelle une fortune médiocre ſouſtrait néceſſairement les autres hommes.

De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſe dans notre mémoire; que cette aſſociation eſt un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, ſans être également riches & puiſſans, les citoyens ſeroient & pourroient même ſe croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des ſociétés, mais comme un accident occaſionné par l'imperfection de leur légiſlation.

Il eſt traité, dans la ſection neuvième, de la poſſibilité d'indiquer un bon plan de légiſlation.

Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication.

Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes lois.

Des premières queſtions à ſe faire à ce ſujet.

Des récompenſes, de quelque eſpèce qu'elles ſoient, fût-ce un luxe de plaiſir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaiſir. Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique fait chérir la vertu, fait reſpecter les lois dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.

Des vraies cauſes des changemens arrivés dans les lois des peuples.

Que ces changemens prennent leur ſource dans l'imperfection de ces mêmes lois, dans la négligence des adminiſtrateurs qui ne ſavent ni contenir l'ambition des nations voiſines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la ſageſſe des réglemens, & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuiſibles, favoriſent l'ignorance des

vérités dont la révélation aſſureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'eſt jamais funeſte qu'à celui qui la dit.

Que ſa connoiſſance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette aſſertion eſt la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

Des gouvernemens.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'eſt, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le légiſlateur, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais forcé de ſacrifier le bonheur de la génération préſente à celui de la génération future.

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférens pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fauſſe, ſelon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

Qu'il leur fait eſtimer en eux la cruauté qu'ils déteſtent dans les autres.

Qu'il leur fait reſpecter le crime.

Qu'il fait les ſaints.

Qu'il prouve aux grands la ſupériorité de leur eſpèce ſur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux parlemens la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce

» que tu ne voudrois pas qu'on te fît ».

Qu'il dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholiciſme, & les projets d'une ſecte, intolérante parce qu'elle eſt ambitieuſe, & régicide parce qu'elle eſt intolérante.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'égliſe prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir; peut, en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les lois, le gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la section dixième, de la puissance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes sont comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'instruction publique sur la domestique.

Idée générale sur l'éducation physique de l'homme.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverses professions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre, premier obſtacle.

Imperfection de la plupart des gouvernemens, ſecond obſtacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les lois & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.

Le but de l'auteur, dans ſa concluſion, c'eſt de prouver l'analogie de ſes opinions avec celles de Locke.

De faire ſentir toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

De répondre au reproche de matérialiſme & d'impiété.

De montrer toute l'abſurdité de telles accuſations, & l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé, d'échapper à cet égard aux cenſures eccléſiaſtiques.

Cet ouvrage eſt la ſuite du livre de l'Eſprit. C'eſt le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développemens peut-être, avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conſéquences. Son deſſein n'étant pas de le publier de ſon vivant, il n'eut pas le temps de donner à ſa compoſition le même ſoin, ni le même degré de perfection qu'à ſon livre de l'Eſprit. La violence de la perſécution avoit beaucoup diminué de ſon amour pour la gloire. Le ſeul deſir d'être utile après lui, l'animoit encore. Sa belle ame étoit ſenſiblement touchée du bien que doivent produire un jour ſes écrits ; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philoſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé ; mais il n'en étoit pas étonné : « La vérité, diſoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre-humain, ni même à aucune de ces grandes ſociétés qu'on appelle les nations, eſt ſouvent oppoſée aux intérêts de

ce petit nombre d'hommes qui ſont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui ſont tous remplis de ce qu'on appelle l'eſprit de corps. Ils tendent ſans ceſſe à uſurper les uns ſur les autres, & tous ſur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment ſera reçu de ces corps un philoſophe qui viendra leur dire : Avant tout, ſoyez citoyens, voilà vos fonctions : rempliſſez-les avec zèle ; voilà vos droits, conſervez-les ſans les étendre ? Là, des miniſtres d'un eſprit borné & d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui ſe ſont introduits, & ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état, ſont conduits par la routine, & la ſuivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'eſt ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philoſophie vient leur montrer. Ils ont des fantaiſies, des projets pour leurs favoris, leurs parens. Croyez-vous qu'ils puiſſent entendre dire ſans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue

que le bien de l'état? Qu'ont-ils à desirer? De ne point éprouver de contradiction. Et pour cela, que faut-il faire? Oter à l'autorité toutes ses bornes, dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les ministres respectent ou tolèrent, à qui sont-ils nuisibles? à la patrie, qui n'est qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles? aux grands. Jugez ce que ces grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés & justes. Le prince, les grands sont environnés de prêtres, qui, dans les siècles d'ignorance, régnoient sur les princes & sur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils ne seront plus respectés, & on les verra comme des hommes ridicules, ou souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espèce de rage avec laquelle ils déchirent la philosophie? Doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance; ils nous charge de l'apprendre aux peuples? Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes lois, à donner

l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laiſſez-nous faire : cela eſt plus aiſé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtiſans; ces gens-là laiſſeront-ils établir en paix que leurs fortunes ne ſont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un uſage odieux? Pourront-ils conſentir qu'on les faſſe rougir de ces mêmes richeſſes, qui ſont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philoſophie doit être pourſuivie dans les palais & juſques dans les cabanes, par les claſſes de la ſociété qui, du moins pour un moment, déterminent l'opinion ; & devant qui la philoſophie a-t-elle à ſe défendre? Quels ſont ſes juges? Des ſots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres eſtimables qui, ſans être au nombre des philoſophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'eſprit ſont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les déteſtent. Vous

auriez compté plus d'un bel-efprit dans les détracteurs de Defcartes & de Corneille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montefquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philofophie réduit le bel-efprit, les petits talens à leur jufte valeur; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élèvent contre toute liberté de penfer. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philofophie y eft honorée & heureufe? C'eft qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne font point oppofés; c'eft qu'il y règne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, fi l'efprit de citoyen, fi les vraies vertus renaiffoient jamais chez les nations où la philofophie eft perfécutée, elle y auroit de la confidération. Si ces nations, au contraire, tombent fous le defpotifme, &, par conféquent, fe corrompent de plus en plus, la philofophie y fera profcrite pour jamais».

C'eft d'après ces idées qu'Helvetius étoit revenu à fon premier talent, & qu'il ne s'oc-

cupoit plus que de ſon poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrième chant, & par une épître qu'il a compoſée. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui-même en feroient contens. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771, quelques changemens dans ſon humeur & dans ſes goûts. On ne lui trouvoit pas ſa ſérénité ordinaire. Il aimoit moins les converſations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit preſque plus à la chaſſe. Ce changement n'alarmoit pas ſa famille & ſes amis. On étoit bien loin de le regarder comme un ſigne de décadence. On l'attribuoit à des cauſes morales. Ces dernières années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels Helvetius fut fort ſenſible. Le déſordre des finances, & le changement dans la conſtitution de l'état, répandirent une conſternation géné-

rale. Un grand nombre de ſuicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, ſont de triſtes preuves de cette conſternation. Des maux phyſiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant que la diſette a duré, les aumônes d'Helvetius n'ont pas permis à ſes vaſſaux d'en ſouffrir. Dans ces années malheureuſes, il a prolongé ſon ſéjour à ſa campagne, qui lui devenoit plus chère par le beſoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs, le ſpectacle d'une misère qu'il ne pouvoit ſoulager, lui rendoit triſte le ſéjour de Paris. Il y faiſoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduiſoit chez lui, avec beaucoup de myſtère, quelques nouveaux objets de ſa généroſité. Souvent, en leur préſence, il diſoit à ſon valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de » ce que vous voyez, même après ma » mort ».

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ſes libéralités ſur d'aſſez mauvais ſujets ; & on lui en faiſoit des reproches. « Si j'étois roi,

difoit-il, je les corrigerois; mais je ne ſuis que riche, & ils ſont pauvres; je dois les ſecourir ».

Sa bonne conſtitution & une ſanté rarement altérée, ſembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il ſentoit qu'il perdoit ſes forces. Une attaque de goutte qui ſe portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoiſſance, & bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à ſa famille, à ſes amis, aux infortunés, & à la philoſophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature auſſi-bien qu'Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la ſanté & le génie. Dans ſa jeuneſſe, il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans ſon caractère, c'eſt-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuſe, & naturellement révoltée contre l'injuſtice & l'oppreſſion.

Perſonne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réuſſir à tout, il ne faut que

vouloir

vouloir fortement. Il avoit été bon danſeur, habile à l'eſcrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poète, grand philoſophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avait aimé beaucoup les femmes, mais ſans paſſion, & entraîné par les ſens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence excluſive. Il y portoit plus de procédés que de tendreſſe. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient ſenſible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceſſaires. Sa converſation étoit ſouvent celle d'un homme rempli de ſes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit aſſez la diſpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penſer ceux qu'il en croyoit capables; il diſoit qu'il alloit avec eux *à la chaſſe des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce

des grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec paſſion, & c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonne ne les a cachés avec plus de ſoin. Il n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude ; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

PRÉFACE

DE L'ESPRIT.

L'OBJET que je me propoſe d'examiner dans cet ouvrage, eſt intéreſſant; il eſt même neuf. L'on n'a, juſqu'à préſent, conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands écrivains n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide ſur cette matière; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il étoit impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matière, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique

expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute morale, dont les principes sont utiles au public, est nécessairement conforme à la morale de la religion, qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, & si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grâce à mon lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance; j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.

Peut-être ai-je traité un sujet au-dessus de mes forces: mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'ap-

probation du public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris: il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de conſolation. Si les hommes, *comme le dit M. de Fontenelle*, ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables; *mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens; j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage.* Que de ſottiſes, *ajoute M. de Fontenelle*, ne dirions-nous pas maintenant, ſi les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées!

Je le répète donc: je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement écoutés, & ſes fréquentes déclama-

tions ſont ſi propres à ſéduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainſi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, ſouvent calomnieuſes, ont jeté les hommes de génie, ſemble déjà préſager le retour des ſiècles d'ignorance. Ce n'eſt, en tout genre, que dans la médiocrité de ſes talens qu'on trouve un aſyle contre les pourſuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la ſuis vraiſemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le deſir de bleſſer aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne conſidère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout ſoupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en liſant ces Diſcours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je deſire leur bonheur, ſans haïr ni mépriſer aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être haſardées. Si le lecteur les juge fauſſes, je le prie de ſe rappeler, en les condamnant,

que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on doit ſouvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proſcrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités ſont ſouvent dangereuſes. En ſuppoſant qu'elles le fuſſent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne ſeroit pas expoſée la nation qui conſentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation ſans lumières, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiècles & à toutes les nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines: il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains momens: mais ce

n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſans & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Auſſi le public éclairé, qui ſeul en connoît tout le prix, la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire ; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs ; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli, & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiècles.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

On diſpute tous les jours ſur ce qu'on doit appeler *Eſprit :* chacun dit ſon mot ; perſonne n'attache les mêmes idées à ce mot , & tout le monde parle ſans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juſte & préciſe de ce mot *Eſprit,* & des différentes acceptions dans leſquelles on le prend, il faut d'abord conſidérer l'eſprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'eſprit comme l'effet de la faculté de penſer (& l'eſprit n'eſt, en ce ſens, que l'aſſemblage des penſées d'un homme) , ou on le conſidère comme la faculté même de penſer.

Pour ſavoir ce que c'eſt que l'eſprit , pris dans cette dernière ſignification , il faut connoître quelles ſont les cauſes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, ſi je l'oſe dire, deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions dif-

férentes que font fur nous les objets extérieurs : on la nomme *fenfibilité phyfique.*

L'autre eft la faculté de conferver l'impreffion que ces objets ont faite fur nous : on l'appelle *mémoire;* & la mémoire n'eft autre chofe qu'une fenfation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les caufes productrices de nos penfées, & qui nous font communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, fi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organifation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes fans arts, fans habitations, fans défenfe contre les animaux, tout occupés du foin de pourvoir à leur nourriture, & d'éviter les bêtes féroces, ne fuffent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1)?

---

(1) On a beaucoup écrit fur l'ame des bêtes; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penfer, & peut-être n'a-t-on pas affez fcrupuleufement cherché, dans la différence du phyfique de l'homme & de l'animal, la caufe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux font terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organifation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-feulement, comme le dit M. de Buffon, prefque en entier du fens du tact, mais encore

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété, été portée au degré

---

de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni par conſéquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphans & les rhinocéros ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or, plus l'eſpèce d'un animal ſuſceptible d'obſervation eſt multipliée, plus cette eſpèce d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont à-peu-près auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre ; c'eſt que parmi les différentes eſpèces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme ; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention que les hommes ; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux, tels

de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cents idées (1), deux cents mots pour

---

que les tigres, les lions, &c.; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'*ennui*, qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des creatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'église n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu.*

(1) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup*.

exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (1), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, de *filets*, &c., qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (2), débattue entre les anciens pères & renou-

---

(1) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une île qui ne produisait ni arbre, ni arbuste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jetoient dans les petites baies de l'île, n'avoient d'autre langue qu'un glouſſement semblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque stoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. « Votre lettre, » écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal à propos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans » le palais de l'espérance ; je m'y assurois de l'immortalité » de mon ame ; mon imagination, doucement échauffée » par les discours de quelques grands-hommes, ne dou- » toit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent » plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me » déplaire à moi-même, je méprisois les restes d'une vie

vellée de nos jours (1), n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on

---

» malheureuse, je m'ouvrois avec délices les portes de » l'éternité. Votre lettre arrive : je me réveille, & d'un » songe si amusant, il me reste le regret de le reconnoître » pour un songe ».

Une preuve, dit M. Deslandes dans son *Histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(1) Saint Irénée avançoit que l'ame étoit un soufle : *flatus est enim vita.* Voyez la *Théologie païenne.* Tertullien, dans son *Traité de l'ame*, prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de animâ, cap. 7, pag. 268.* Saint Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo.* Saint Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilar. in Math. pag. 633.* Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels : aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi angeli, quia corporei.* S. Justin & Origène croyoient l'ame matérielle; ils regardoient

doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, & , par conséquent, ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit de ce problême comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (1). Je ne m'ar-

---

son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchans seroient anéanties : *Dieu*, disoient-ils, *qui de sa nature est porté à la clémence, se lassera de les punir, & retirera son bienfait.*

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guère assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets ? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomène ? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous

rête donc pas davantage à cette queſtion ; je viens à mon ſujet, & je dis que la ſenſibilité phyſique & la

---

ſommes plus certains de notre propre exiſtence que de celle des corps, l'exiſtence des corps n'eſt par conſéquent qu'une probabilité : probabilité qui, ſans doute, eſt très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence ; mais qui n'eſt cependant qu'une probabilité. Or, ſi preſque toutes nos vérités ſe réduiſent à des probabilités, quelle reconnoiſſance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui ſe chargeroit de conſtruire des tables phyſiques, métaphyſiques, morales & politiques, où ſeroient marqués avec préciſion tous les divers degrés de probabilité, &, par conſéquent, de croyance qu'on doit aſſigner à chaque opinion ?

L'exiſtence des corps, par exemple, ſeroit placée dans les tables phyſiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit enſuite ce qu'il y a à parier que le ſoleil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales, ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que Céſar ou Guillaume-le-conquérant ; l'on deſcendroit ainſi, par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains, & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté cependant eſt encore très-probable ici-bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui le plus ſouvent ne différent de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées, puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toujours rapporter leurs opinions à quel-

mémoire,

mémoire, ou pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibi-

---

ques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changemens légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à cette découverte, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appelons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir; alors les doutes cesseroient d'être vagues; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*éclectique*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agît lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer : qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable; enfin, que l'habitude du doute,

lité physique : le principe qui ſent en nous doit être néceſſairement le principe qui ſe reſſouvient, puiſque *ſe reſſouvenir*, comme je vais le prouver, n'eſt proprement que *ſentir*. Lorſque, par une ſuite de mes idées, ou par l'ébranlement que certains ſons cauſent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent néceſſairement ſe trouver à-peu-près dans la même ſituation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette ſituation des organes doit inconteſtablement produire une ſenſation : il eſt donc évident que ſe reſſouvenir, c'eſt ſentir.

Ce principe poſé, je dis encore que c'eſt dans la capacité que nous avons d'appercevoir les reſſemblances ou les différences, les convenances ou les diſconvenances qu'ont entre eux les objets divers, que conſiſtent toutes les opérations de l'eſprit. Or, cette capacité n'eſt que la ſenſibilité phyſique même ; tout ſe réduit donc à ſentir.

Pour nous aſſurer de cette vérité, conſidérons la nature. Elle nous préſente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous, & des rapports entre eux ; la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit* ; il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre ſont plus ou moins

---

en nous rendant moins ſenſibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui ſont des vérités d'un autre ordre.

étendues. L'efprit humain s'élève jufqu'à la connoiffance de ces rapports ; mais ce font des bornes qu'il ne franchit jamais. Auffi tous les mots qui compofent les diverfes langues, & qu'on peut regarder comme la collection des fignes de toutes les penfées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels font les mots, *chêne, océan, foleil*; ou défignent des idées, c'eft-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, & qui font, ou fimples, comme les mots, *grandeur, petiteffe*; ou compofés, comme *vice, vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'eft-à-dire, notre action fur eux, comme dans ces mots, *je brife, je creufe, je foulève*; ou leur impreffion fur nous, comme dans ceux-ci, *je fuis bleffé, ébloui, épouvanté.*

Si j'ai refferré ci-deffus la fignification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puifqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'eft que la fignification indéterminée de cette expreffion peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occafionne toujours l'abus des mots.

La conclufion de ce que je viens de dire, c'eft que, fi tous les mots des diverfes langues ne défignent jamais que des objets, ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux, tout l'efprit, par conféquent, confifte à comparer & nos fenfations & nos idées, c'eft-à-dire, à voir les reffemblances & les différences, les convenances & les difconvenances qu'elles ont entre elles. Or, comme le jugement n'eft que cette appercevance elle-même, ou du moins que le prononcé de

cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation ; que je puis dire également : Je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied* ; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux differemment de celle que je nomme *jaune* ; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir ? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, répliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation ?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on

appelle le bien & le mal, & que cet homme ſache encore qu'une action eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la ſociété. Dans cette ſuppoſition, quel art doit employer le poète ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la juſtice, préférable, dans un roi, à la bonté, conſerve à l'état plus de citoyens?

L'orateur préſentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le roi juſte qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le ſecond, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ſes fers; dans le troiſième, il repréſentera ce même criminel, qui, s'armant de ſon poignard au ſortir de ſon cachot, court maſſacrer cinquante citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne ſentira pas que la juſtice, qui, par la mort d'un ſeul, prévient la mort de cinquante hommes, eſt, dans un roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'eſt réellement qu'une ſenſation. En effet, ſi par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains ſons, exciter en nous à-peu près les mêmes ſenſations qu'on éprouveroit à la préſence même des objets; il eſt évident qu'à l'expoſé de ces trois tableaux, juger que, dans un roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, c'eſt ſentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, & que, dans le troiſième, on en maſſacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'eſt qu'une ſenſation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des ſenſations les jugemens portés, par exemple, ſur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abſtractions, ou celle de l'analyſe ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la ſignification de ce mot *méthode :* une méthode n'eſt autre choſe que le moyen dont on ſe ſert pour parvenir au but qu'on ſe propoſe. Suppoſons qu'un homme ait deſſein de placer certains objets ou certaines idées dans ſa mémoire, & que le haſard les y ait rangés de manière que le reſſouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le ſouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainſi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans ſa mémoire : alors, juger que cet ordre eſt le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'eſt dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une ſenſation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, ſe reſſouvenir d'une ſenſation pénible, c'eſt ſentir ; il eſt donc évident que, dans ce cas, *juger* eſt *ſentir.*

Suppoſons encore que, pour prouver la vérité de certaines propoſitions de géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ſes diſciples, un géomettre ſe ſoit aviſé de leur faire conſidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaiſſeur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abſtraction eſt la plus propre à faciliter à ſes élèves l'intelli-

gence de certaines propoſitions de géométrie, c'eſt dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une ſenſation moins pénible, en ſe ſervant de cette méthode que d'une autre.

Suppoſons, pour dernier exemple, que, par un examen ſéparé de chacune des vérités que renferme une propoſition compliquée, on ſoit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette propoſition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conſéquent, éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les jugemens portés ſur les moyens ou les méthodes que le haſard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations, & que dans l'homme tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t-on, comment, juſqu'à ce jour, a-t-on ſuppoſé en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité où l'on s'eſt cru juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres ſuivans, montrer que tous nos faux jugemens & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes, qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir; qu'il ſeroit, par

conséquent, inutile, & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière, & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne soit un effet ou de nos passions ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des Erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puiſſante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des ſpectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obſcurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de ſon ame, & n'en laiſſer aucune de libre pour conſidérer l'abſurdité des motifs d'une terreur ſi vaine.

Non-ſeulement les paſſions ne nous laiſſent conſidérer que certaines faces des objets qu'elles nous préſentent ; mais elles nous trompent encore en nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On ſait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce ſont deux amans heureux.... Eh! ſi donc, madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez ſont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire ; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous deſirons y trouver : ſur la terre comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amans, ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin. *Quoi!* lui dit-il, *vous pouſſez*

à ce point l'impudence.... Ah! perfide, s'écria-t-elle; *je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on tranſporte ce même mot à des ſujets plus relevés. Qu'on ouvre le temple de Memphis. En préſentant le bœuf Apis aux Egyptiens craintifs & proſternés, le prêtre s'écrie : « Peuples, ſous cette » métamorphoſe, reconnoiſſez la divinité de l'Egypte; » que l'univers entier l'adore; que l'impie qui raiſonne » & qui doute, exécration de la terre, vil rebut des » humains, ſoit frappé du feu céleſte : qui que tu » ſois, tu ne crains point les dieux, mortel ſuperbe, » qui, dans Apis, n'apperçois qu'un bœuf, & en crois » plus ce que tu vois que ce que je te dis ». Tels étoient ſans doute les diſcours des prêtres de Memphis, qui devoient ſe perſuader, comme la femme déjà citée, qu'on ceſſoit d'être animé d'une paſſion forte au moment même qu'on ceſſoit d'être aveugle. Comment ne l'euſſent-ils pas cru ? On voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire ſur nous de ſemblables effets. Lorſque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puiſſantes, & que les citoyens inquiets ſe demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité ſur les mauvaiſes ! Combien de fois une trop ſotte confiance en des moines ignorans n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la poſſibilité des Antipodes ? Il n'eſt point de ſiècle qui, par quelque

affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au ſiècle ſuivant. Une folie paſſée éclaire rarement les hommes ſur leur folie préſente.

Au reſte, ces mêmes paſſions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, ſont auſſi la ſource de nos lumières. Si elles nous égarent, elles ſeules nous donnent la force néceſſaire pour marcher; elles ſeules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette pareſſe toujours prête à ſaiſir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette propoſition. Je paſſe maintenant à la ſeconde cauſe de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorſqu'entraînés par une paſſion, & fixant toute notre attention ſur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce ſeul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorſque, nous établiſſant juges ſur une matière, notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits de la comparaiſon deſquels dépend en ce genre la juſteſſe de nos déciſions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte; chacun voit bien ce qu'il voit; mais perſonne ne ſe défiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce

que l'on voit dans un objet eſt, tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même, & comment, en tirant des conſéquences toujours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent à des réſultats entièrement contradictoires, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée : telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugemens très-différens, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, & n'eſt ordinairement qu'une expreſſion relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une ſignification rigoureuſe, & donner enſuite une définition du luxe conſidéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une ſignification rigoureuſe, on doit entendre par *luxe* toute eſpèce de ſuperfluités, c'eſt-à dire, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la conſervation de l'homme. Lorſqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le compoſent, ce mot *luxe* a une toute autre ſignification ; il devient abſolument relatif. Le luxe d'une nation policée eſt l'emploi de ſes richeſſes à ce que nomme ſuperfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'eſt le cas où ſe trouve l'Angleterre par rapport à la Suiſſe.

Le luxe, dans un particulier, eſt pareillement l'em-

ploi de ſes richeſſes à ce que l'on doit appeler ſuperfluités, eu égard au poſte que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit : tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons ſous quels aſpects différens on a conſidéré le luxe des nations, lorſque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuiſible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards ſur ces manufactures que le luxe conſtruit, où l'étranger s'empreſſe d'échanger ſes tréſors contre l'induſtrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richeſſes amener à ſa ſuite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le ſatisfaire. Le ſiècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puiſſance d'un état. L'abondance d'argent qu'il ſuppoſe & qu'il attire, rend, diſent-ils, la nation heureuſe au dedans, & redoutable au dehors. C'eſt par l'argent qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magaſins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non-ſeulement réſiſter, mais encore commander à des peuples plus nombreux, &, par conſéquent, plus réellement puiſſans qu'elle. Si le le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme

une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conſtruit des vaiſſeaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille climats divers. Voilà, je penſe, à-peu-près le point de vue ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſidèrent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux philoſophes, qui le regardent comme funeſte aux nations.

Le bonheur des peuples dépend & de la félicité dont ils jouiſſent au-dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au dehors.

A l'égard du premier objet, nous penſons, diront ces philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il attire dans un état, n'en rendroient les ſujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étaient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe; mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des citoyens (1). Auſſi le luxe n'eſt-il

(1) Le luxe fait circuler l'argent, il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer : c'eſt donc le luxe, diſent

jamais extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la nation ſe

---

quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſuppoſe toujours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les citoyens. Or, cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux: ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens ſont à-peu-près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richeſſe une fois établie, le luxe lui-même eſt en partie cauſe de la réproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe, tranſporte la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs, deviennent riches à leur tour, & ſe ruinent de la même manière. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richeſſes dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, deſtinées à l'uſage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en eſt pas ainſi de ces mêmes productions, lorſqu'elles ont paſſé dans les manufactures, & qu'elles ont été employées par l'induſtrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaiſie; le prix en devient exceſſif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ſes artiſans, le faire toujours circuler dans la même claſſe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richeſſes entre les citoyens.

partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation eſt d'autant plus cruel, qu'il eſt incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes ſeigneuries : à portée de profiter du dérangement de ſes voiſins, il aura réuni, en peu de temps, une infinité de petites propriétés à ſon domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers ſera augmenté : lorſque ces derniers ſeront aſſez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier ſuivra le cours de toute eſpèce de marchandiſe, dont la valeur diminue lorſqu'elle eſt commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richeſſes, eſt intéreſſé à baiſſer le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance (1) : le beſoin contraint ce dernier à s'en

---

(1) On croit communément que les campagnes ſont ruinées par les corvées, les impoſitions, & ſur-tout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles ſont très-onéreuſes : il ne faut cependant pas imaginer que la ſeule ſuppreſſion de cet impôt rendît la condition des payſans fort heureuſe. Dans beaucoup de provinces, la journée eſt de huit ſols. Or, de ces huit ſols, ſi je déduis l'impoſition de l'égliſe, c'eſt-à-dire, à-peu-près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier eſt incommodé, ſans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reſte, l'un portant l'autre, que ſix ſols par jour : tant qu'il eſt garçon, je veux

contenter ;

contenter ; mais s'il lui ſurvient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture ſaine ou aſſez abondante, il devient infirme, il meurt, & laiſſe à l'état une famille de mendians. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuſte & impraticable. Il eſt donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il eſt impoſſible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richeſſes ſe rendent dans les capitales, où les attirent les plaiſirs & les arts du luxe : alors la campagne reſte inculte & pauvre ; ſept ou huit millions d'hommes languiſſent dans la

---

que ces ſix ſols fourniſſent à ſa dépenſe, le nourriſſent, le vêtent, le logent ; dès qu'il ſera marié, ces ſix ſols ne pourront plus lui ſuffire, parce que, dans les premières années du mariage, la femme, entièrement occupée à ſoigner ou à allaiter ſes enfans, ne peut rien gagner : ſuppoſons qu'on lui fît alors remiſe entière de ſa taille, c'eſt-à-dire, cinq ou ſix francs, il auroit à-peu-près un liard de plus à dépenſer par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à ſa ſituation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuſe ? Hauſſer conſidérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les ſeigneurs vécuſſent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs pères, ils récompenſeroient les ſervices de leurs domeſtiques par le don de quelques arpens de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit inſenſiblement : celui des journaliers diminueroit, & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

misère (1), & cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

---

(1) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan? Le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts, la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journalière d'hommes plus riches & plus puissans que lui; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le paysan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & sur-tout du bien inestimable de la liberté, si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppression, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai esprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur; peut-être les découvertes en législation nous rameneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement, établies du moins sous le prétexte du bien public, que tant de lois, tant de réglemens n'aient été, chez la plupart des peuples, que des instrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver delicieux tout mets qui ne sera pas detestable ? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques, qui sont les seuls plaisirs réels ; on est, tout-au-plus, affecté d'un plaisir de vanité, dont la privation seroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'huma-

---

malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs, dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice, cependant, seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Vérités assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages :

Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.

nité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtemens; qui se rappelle, à cette occasion, le souvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continueront ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le peuple chez qui le luxe s'introduit n'est donc pas heureux au-dedans: voyons s'il est respectable au-dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impose d'abord à l'imagination; cet état est, pour quelques instans, un état puissant: mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris, & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ou-

vriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour, en l'approvisionnant, à meilleur compte, des marchandises dont cette nation les fournissoit (1). Or,

(1) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passagères, & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négocians, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai déjà dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture passe aisément d'un pays dans un autre; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des paysans, & les engager à s'adonner à la culture

si-tôt que la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple, & les mœurs, ainsi que les loix, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine

---

d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un soin & une dépense qui doivent presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitans, c'est-à-dire, lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre; l'un, d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays assez fertiles pour les nourrir; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises, & de leur apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute colonie qui entre à main armée dans un pays, y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

de sa chûte & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instans, aux nations, est comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés; que dans la même étendue de terrein cultivé, la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne, la France, & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce (1), n'est pas en ce

(1) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut, sans frémir, considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Nègres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers, & le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppute le nombre d'hommes qui périt, tant

pays l'unique cauſe de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puiſqu'il attire les richeſſes dans les capitales, laiſſe les campagnes dans la diſette, favoriſe le pouvoir arbitraire, &, par conſéquent, l'augmentation des ſubſides, & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (1), dont elles ne peuvent enſuite s'acquitter, ſans ſurcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes cauſes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misère, y doivent néceſſairement affoiblir la conſtitution des corps. Le peuple adonné au luxe n'eſt jamais un peuple robuſte : de ces citoyens, les

---

par les guerres que dans la traverſée d'Afrique en Amérique ; qu'on y ajoute celui des Nègres qui, arrivés à leur deſtination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître ; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périſſent par le feu, le naufrage ou le ſcorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat, ou par les ſuites d'un libertinage toujours ſi dangereux en ce pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de ſucre en Europe qui ne ſoit teinte de ſang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occaſionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuſeroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaiſir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un ſpectacle ſi funeſte, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(1) La Hollande, l'Angleterre, la France ſont chargées de dettes, & la Suiſſe ne doit rien.

uns ſont énervés par la molleſſe, les autres exténués par le beſoin.

Si les peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les peuples livrés au luxe, c'eſt que le laboureur eſt, chez les nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les nations opulentes; c'eſt qu'un payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un payſan François (1).

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante; un exercice qui, ſans être exceſſif, ſoit fort; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons; habitude que contractent les payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la molleſſe? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitans. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie? L'ordre des payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux

(1) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le peuple ſoit pourvu des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie; il faut encore qu'il l'ait agréable.

tiers de chaque nation, y eſt malheureux : celui des artiſans n'y poſsède rien ; tranſplanté de ſon village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artiſan eſt familiariſé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; aſſuré preſque par-tout de ſa ſubſiſtance, il doit ſe regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc ſe diſtinguer longtemps par ſon courage ; parce que, dans un peuple, le courage eſt ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ſes forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'expoſent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers : or, le luxe tarit, à la longue, ces deux ſources de courage (1). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troiſième, ſi nous

---

(1) En conſéquence, l'on a toujours regardé l'eſprit militaire comme incompatible avec l'eſprit de commerce : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe du moins les concilier juſqu'à un certain point ; mais c'eſt qu'en politique, ce problême eſt un des plus difficiles à réſoudre. Ceux qui, juſqu'à préſent, ont écrit ſur le commerce, l'ont traité comme une queſtion iſolée ; ils n'ont pas aſſez fortement ſenti que tout a ſes reflets ; qu'en fait de gouvernement, il n'eſt point proprement de queſtion iſolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur conſiſte à lier enſemble toutes les parties de l'adminiſtration ; & qu'enfin un état eſt une machine mue par différens reſſorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces reſſorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

vivions encore dans ces ſiècles barbares ou l'on réduiſoit les peuples en ſervitude, & l'on abandonnoit les villes au pillage. Le ſoldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le deſir de l'honneur s'éteint chez un peuple, lorſque l'amour des richeſſes s'y allume (1). En vain diroit-t-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaiſirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (2) n'étoit pas moins heureux qu'un Perſe ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompenſé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le ſort de Craſſus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du ſénat, étoit tous les ſoirs reconduit à ſa maiſon à la clarté des flambeaux & au ſon des flûtes, n'étoit pas moins ſenſible à ce concert groſſier, que nous le ſommes à la plus brillante

---

(1) Il eſt inutile d'avertir que le luxe eſt, à cet égard, plus dangereux pour une nation ſituée en terre ferme, que pour des inſulaires ; leurs remparts ſont leurs vaiſſeaux, & leurs ſoldats les matelots.

(2) Un jour qu'on faiſoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, diſoit-il ? *à la vie malheureuſe qu'ils mènent, ils ne doivent avoir rien de ſi preſſé que de mourir.* Cette plaiſanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade ſe trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athènes. C'eſt ce qui faiſoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes lois, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

ſonate. Mais, en accordant que les nations opulentes ſe procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, ſe prenant pour la nation entière, concluent de leur aiſance particulière que le payſan eſt heureux. Mais, quand même ces commodités ſeroient réparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix eſt cet avantage, comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuſe, & ennemie de l'eſclavage ? Les nations chez qui le luxe s'introduit ſont tôt ou tard victimes du deſpotiſme ; elles préſentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y ſouſtraire ? Dans ces nations les uns vivent dans la molleſſe, & la molleſſe ne penſe ni ne prévoit : les autres languiſſent dans la misère ; & le beſoin preſſant, entièrement occupé à ſe ſatisfaire, n'élève point ſes regards juſqu'à la liberté. Dans la forme deſpotique, les richeſſes de ces nations ſont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puiſſans, comme aux peuples courageux qui les avoiſinent.

« Apportez-nous vos tréſors, auroient pu dire les » Romains aux Carthaginois ; ils nous appartiennent : » Rome & Carthage ont toutes deux voulu s'enri- » chir ; mais elles ont pris des routes différentes pour » arriver à ce but. Tandis que vous encouragiez l'in- » duſtrie de vos citoyens, que vous établiſſiez des » manufactures, que vous couvriez la mer de vos

» vaisseaux, que vous alliez reconnoître des côtes inha-
» bitées, & que vous attiriez chez vous tout l'or des
» Espagnes & de l'Afrique, nous, plus prudens,
» nons endurcissions nos soldats aux fatigues de la
» guerre, nous élevions leur courage; nous savions
» que l'industrieux ne travailloit que pour le brave.
» Le temps de jouir est arrivé; rendez-nous des biens
» que vous êtes dans l'impuissance de défendre». Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentimens que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, & conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athènes? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Gênes, Venise, subjuguées, ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appeloient barbares? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets

de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité qu'ils cherchent.

Il eſt, je penſe, inutile de dire qu'en préſentant la queſtion du luxe ſous deux aſpects différens, je ne prétends point décider ſi le luxe eſt réellement nuiſible ou utile aux états : il faudroit, pour réſoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propoſe; j'ai ſeulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les queſtions compliquées, & ſur leſquelles on juge ſans paſſion, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des Mots.

Une autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots & les idées peu nettes qu'on y attache. M. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déjà dit, avant Locke, que les péripatéticiens, retranchés derrière l'obſcurité des mots, étoient aſſez ſemblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure: que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne, qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphyſique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemple quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les philoſophes: tels

ſont, en métaphyſique, les mots de *matière*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour ſoutenu que la matière ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très-tard de ſe demander ſur quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matière*. Si d'abord l'on en eût fixé la ſignification, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi j'oſe le dire, les créateurs de la matière, que la matière n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matière que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps; & ſi la découverte d'une force, telle, par exemple que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui, ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt, à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point néceſſaire de bâtir différens ſyſtêmes du monde, de ſe perdre dans la combinaiſon des poſſibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'eſprit, qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuſes. En effet (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici), s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands-hommes qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſyſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le temps & le haſard leur aient donné un fait général, auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matière*, je le dis de celui d'*eſpace*; la plupart des philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à des longues diſputes (1). Ils les auroient abrégées,

---

(1) Voyez les diſputes de Clarck & de Leibnitz.

s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſidéré abſtractivement, eſt le pur néant ; que l'eſpace, conſidéré dans les corps, eſt ce qu'on appelle l'étendue ; que nous devons l'idée de vide, qui compoſe en partie l'idée d'eſpace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes elevées ; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'eſt-à-dire, par un corps qui, d'une certaine diſtance, ne fait ſur nous aucune impreſſion ſenſible, a dû nous donner une idée du vide, qui n'eſt autre choſe que la poſſibilité de nous repréſenter des montagnes éloignées les unes des autres, ſans que la diſtance qui les ſépare ſoit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*eſpace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puiſſance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, ſans qu'on puiſſe, à cet égard, fixer le terme où ſon imagination doive s'arrêter : l'*abſence des bornes* eſt donc, en quelque genre que ce ſoit, la ſeule idée que nous puiſſions avoir de l'infini. Si les philoſophes, avant que d'établir aucune opinion ſur ce ſujet, avoient déterminé la ſignification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-deſſus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des diſputes frivoles. C'eſt à la fauſſe philoſophie des ſiècles précédens qu'on doit principalement attribuer l'ignorance groſſière où nous ſommes de la vraie ſignification des mots : cette philoſophie conſiſtoit preſque entièrement dans l'art d'en abuſer. Cet art, qui faiſoit toute la ſcience des

ſcholaſtiques, confondoit toutes les idées; & l'obſcurité qu'il jetoit ſur toutes les expreſſions, ſe répandoit généralement ſur toutes les ſciences, & principalement ſur la morale.

Lorſque le célèbre M. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour-propre* ne ſouleva-t-elle pas de gens contre cet illuſtre auteur? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, en conſéquence, que M. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les goûts & les paſſions qui l'animoient; & que l'amour-propre, différemment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé M. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard, eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont: s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu: pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit M. de la Rochefoucault : auſſi les hommes les plus éclairés ont-ils preſque toujours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages! *Vivez*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domeſtiques comme avec des amis malheureux.* « Entendrai-je toujours, diſoit un » philoſophe Indien, les riches s'écrier : Seigneur, » frappe quiconque nous dérobe la moindre parcelle » de nos biens; tandis que d'une voix plaintive & les » mains étendues vers le ciel, le pauvre dit : Seigneur » fais-moi part des biens que tu prodigues au riche; & » ſi de plus infortunés m'en enlèvent une partie, je » n'implorerai point ta vengeance, & je conſidérerai » ces larcins de l'œil dont on voit, au temps des ſe- » mailles, les colombes ſe répandre dans les champs » pour y chercher leur nourriture ».

Au reſte, ſi le mot d'amour-propre, mal entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre M. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté?* diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis

de la vérité que le P. Mallebranche, fussent convenus, comme cet habile théologien, dans sa *prémotion physique*, que *la liberté étoit un mystère. Lorsqu'on me pousse sur cette question*, disoit-il, *je suis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé, comme l'esclave, par la crainte des châtimens; en ce sens, la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, &, par conséquent, des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions, si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette

tendance. Or, tout effet eſt néceſſaire. En ce ſens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, ſi l'on eſt néceſſité à pourſuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins ſommes-nous libres ſur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (1)? Oui, réréponḋrai-je; mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions: ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon; mais quelque parti qu'il prenne, le deſir de ſon bonheur lui fera toujours choiſir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ſes intérêts, ſes goûts, ſes paſſions, & enfin à ce qu'il regarde comme ſon bonheur.

Comment pourroit-on philoſophiquement expli-

---

(1) Il eſt encore des gens qui regardent la ſuſpenſion d'eſprit comme une preuve de la liberté; ils ne s'apperçoivent pas que la ſuſpenſion eſt auſſi néceſſaire que la précipitation dans les jugemens: lorſque, faute d'examen, l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *délibération*: nous croyons délibérer lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à-peu-près égaux & preſque en équilibre; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à-peu-près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

quer le problême de la liberté ? Si, comme M. Locke, l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parens, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (1); il faut la considérer comme un mystère; s'écrier avec saint Paul : *O altitudo !* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matière, & qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

---

(1) « La liberté, disoient les stoïciens, est une chimère. » Faute de connoître les motifs, de rassembler les cir- » constances, qui nous déterminent à agir d'une certaine » manière, nous nous croyons libres. Peut-on penser que » l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer? » Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs, combinés » de mille façons différentes, qui le poussent & le déter- » minent ? Sa volonté est-elle une faculté vague & indé- » pendante, qui agisse sans choix & par caprice ? Elle agit, » soit en conséquence d'un jugement, d'un acte de l'en- » tendement, qui lui représente que telle chose est plus » avantageuse à ses intérêts que toute autre ; soit qu'in- » dépendamment de cet acte, les circonstances où un » homme se trouve l'inclinent, le forcent à se tourner » d'un certain côté, & il se flatte alors qu'il s'y est tourné » librement, quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un » autre ». *Histoire critique de la Philosophie.*

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques, disputes presque toutes fondées sur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jeté les nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On sait ce conte d'un Suisse : on lui avoit consigné une porte des Tuileries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal.... Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer* (1). Qui le croiroit ? ce

(1) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage ; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux & la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseient au divan pour opiner & conclure comme le Suisse : *Ah ! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront partout des sentinelles suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant : c'est la réponse d'un Anglois à un

conte eſt l'hiſtoire du peuple Romain. Céſar ſe préſente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées préciſes au mot de royauté, lui accordent, ſous le nom d'*Imperator*, la puiſſance qu'ils lui refuſent ſous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conſeils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les ſouverains, il n'en eſt aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur groſſière. Pour échapper à ce piège il faudroit, ſuivant le conſeil de Leibnitz, compoſer une langue philoſophique, dans laquelle on détermineroit la ſignification préciſe de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, ſe tranſmettre exacte-

---

miniſtre d'état. Rien de plus ridicule, diſoit le miniſtre aux courtiſans, que la manière dont ſe tient le conſeil chez quelques nations nègres. Repréſentez-vous une chambre d'aſſemblée où ſont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau : c'eſt là que, nuds & d'un pas grave, ſe rendent une douzaine de conſeillers d'état : arrivés dans cette chambre, chacun ſaute dans ſa cruche, s'y enfonce juſqu'au cou ; & c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on délibère ſur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas ? dit le miniſtre au ſeigneur le plus près de lui. C'eſt, répondit-il, que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore. Quoi donc, reprit le miniſtre ? *C'eſt un pays où les cruches ſeules tiennent conſeil.*

ment leurs idées ; les diſputes, qu'éterniſe l'abus des mots, ſe termineroient ; & les hommes, dans toutes les ſciences, ſeroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet ſi utile & ſi deſirable eſt peut-être impoſſible. Ce n'eſt point aux philoſophes, c'eſt au beſoin qu'on doit l'invention des langues ; & le beſoin, en ce genre, n'eſt pas difficile à ſatisfaire. En conſéquence, on a d'abord attaché quelques fauſſes idées à certains mots ; enſuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entre eux ; chaque nouvelle combinaiſon a produit une nouvelle erreur ; ces erreurs ſe ſont multipliées ; &, en ſe multipliant, ſe ſont tellement compliquées, qu'il ſeroit maintenant impoſſible, ſans une peine & un travail infini, d'en ſuivre & d'en découvrir la ſource. Il en eſt des langues comme d'un calcul algébrique : il s'y gliſſe d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne ſont pas apperçues ; on calcule d'après ſes premiers calculs ; de propoſition en propoſition, on arrive à des conſéquences entièrement ridicules. On en ſent l'abſurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'eſt gliſſée la première erreur ? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs : malheureuſement il eſt peu de gens qui puiſſent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, ſur-tout lorſque l'intérêt des hommes puiſſans s'oppoſe à cette vérification.

J'ai montré les vraies cauſes de nos faux jugemens ;

j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'eſprit ont leur ſource ou dans les paſſions, ou dans l'ignorance, ſoit de certains faits, ſoit de la vraie ſignification de certains mots. L'erreur n'eſt donc pas eſſentiellement attachée à la nature de l'eſprit humain; nos faux jugemens ſont donc l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir; l'erreur n'eſt donc qu'un accident; d'où il ſuit que tous les hommes ont eſſentiellement l'eſprit juſte (1).

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'eſt proprement que *ſentir*.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'eſprit peut être conſidéré ou comme la faculté productrice de nos penſées; & l'eſprit, en ce ſens, n'eſt que ſenſibilité & mémoire: ou l'eſprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; & dans cette ſeconde ſignification, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de penſées, & peut ſe ſubdiviſer dans

(1) On ne peut pas dire que les hommes n'ont pas l'eſprit juſte, en ce ſens qu'ils voient ce qu'ils ne voient pas; mais en ce ſens qu'ils ne voient pas comme ils devroient voir, s'ils fixoient davantage leur attention, & s'ils s'appliquoient à bien voir les objets avant de prononcer ſur ce qu'ils ſont. Ainſi juger n'eſt que voir ou ſentir qu'un objet n'eſt pas un autre, ou ſentir qu'une choſe n'a pas avec une autre choſe tous les rapports que l'on cherche, ou que l'on ſuppoſe.

chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà ſes deux aſpects ſous leſquels ſe préſente l'eſprit conſidéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit par rapport à la ſociété.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

La *ſcience* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*eſprit*, diſtingué de la *ſcience*, eſt donc un aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même très-inſtructive pour un philoſophe ; mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différens eſprits entre eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? Qui donneroit au public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le public, pour ſavoir ſi je mérite réellement à cet égard le titre de ſecond inventeur, ſût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu, connoiſſance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothèſe im-

possible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espèce des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolière : *Que de choses dans un menuet !* Il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la manière de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui sait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel? *Je suis Anglois*..... *Vous Anglois !* lui replique Marcel : *Vous seriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur.*

d'idées qu'en emploie un politique pour former un syſtême de gouvernement? Qui peut aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons romans, que, dans les geſtes, la parure & les diſcours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaiſons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque ſyſtême du monde, & qu'en des genres très-différens, la Le-Couvreur & Ninon l'Enclos n'aient eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette propoſition; mais faire ſeulement ſentir que, toute ridicule qu'elle paroiſſe, il n'eſt cependant perſonne qui puiſſe la réſoudre exactement.

Trop ſouvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art, celles que cette même ignorance lui donne: mais ſuppoſons qu'on pût, à cet égard, détromper le public; je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à ſa manière de juger. Il ne meſurera jamais ſon eſtime pour un art uniquement ſur le nombre plus ou moins grand de combinaiſons néceſſaires pour y réuſſir; 1°. parce que le dénombrement en eſt impoſſible à faire; 2°. parce qu'il ne doit conſidérer l'eſprit que du point de vue ſous lequel il eſt important de le connoître, c'eſt-à-dire, par rapport à la ſociété. Or, ſous cet aſpect, je dis que l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage plus ou moins nombreux, non-ſeulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéreſſantes pour le public, & que c'eſt moins au nombre & à la fineſſe, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'eſprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands esprits? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables, ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer: or, l'intérêt (1) préside à tous nos jugemens. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit: le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugemens.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doive être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de

---

(1) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent: le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

nos jugemens, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentimens, &, par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt général (1) eût mis le prix aux différentes actions des hommes, qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles: & prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles: ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes: je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familières, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes; leur durée ou

(1) On sent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

leur ſucceſſion, qui les rend ennuyeuſes, les fait bientôt rentrer dans la claſſe des idées nuiſibles.

Pour faire ſentir combien cette manière de conſidérer l'eſprit eſt féconde en vérités, je ferai ſucceſſivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matière de morale qu'en matière d'eſprit, c'eſt l'intérêt perſonnel qui dicte le jugement des particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainſi c'eſt toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos manières de juger, ſoit les actions, ſoit les idées des hommes, je conſidérerai la probité & l'eſprit à différens égards, & relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite ſociété, 3°. à une nation, 4°. aux différens ſiècles & aux différens pays, 5°. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, ſous chacun de ces points de vue, l'intérêt eſt l'unique juge de la probité & de l'eſprit.

CHAPITRE II.

De la Probité par rapport à un particulier.

Ce n'eſt point de la vraie probité, c'eſt-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais ſimplement de la probité conſidérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui ſont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel. On ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux une continuité d'attention dont ils ſont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme abſolument conſéquent n'exiſte point encore; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles, qu'un particulier donne le nom de probité; je dis, des actions, parce-qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit on? Une action n'eſt preſque jamais l'effet d'un ſentiment; nous ignorons ſouvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eſtimable & pauvre : il fait, ſans doute, une bonne action; mais cette action eſt-elle uniquement l'effet du deſir de faire un heureux? La pitié, l'eſpoir de la reconnoiſſance, la vanité même; tous ces divers motifs ſéparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à ſon inſu, l'avoir déterminé à cette action louable? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignore ſoi-même les motifs de ſon bienfait, comment le public les appercevroit-il? Ce n'eſt donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette manière de juger eſt encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de paſſion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un aſſaſſin : dans cette hypothèſe, il eſt certain que cet homme eſt plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de paſſion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ſes actions, eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu.

Auſſi tout philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans

lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'évènemens bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur, ou un imbecile dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (1),

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste, & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces

ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable, un ministre élève aux honneurs un sujet indigne; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la première race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnèrent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne désignèrent les autres règnes que par ces mots : NIHIL FECIT; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéans* à des princes très-estimables, c'est qu'un moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnèrent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent, à leur tour, sur ces mêmes païens? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au

---

deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible : Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colère & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

public qui ne ſoit blâmée de quelque ſociété particulière à qui cette même action eſt nuiſible.

Quel homme, en effet, s'il ſacrifie l'orgueil de ſe dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il ſonde, avec une attention ſcrupuleuſe, tous les replis de ſon ame, ne s'appercevra pas que c'eſt uniquement à la manière différente dont l'intérêt perſonnel ſe modifie, que l'on doit ſes vices & ſes vertus (1)? que tous les hommes ſont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'eſt la diverſité des paſſions & des goûts, dont les uns ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos ver-

(1) L'homme humain eſt celui pour qui la vue du malheur d'autrui eſt une vue inſupportable, & qui, pour s'arracher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la misère d'autrui eſt un ſpectacle agréable : c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or, ces deux hommes, ſi différens, tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le même reſſort. Mais, dira-t-on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger; autrement ce ſeroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *ſont & reçoivent des préſens, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

tus & de nos vices ? Sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces passions, qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à son intérêt ; & de-là l'injustice de tous nos jugemens, & ces noms de juste & d'injuste prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au désavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est sur la terre, le puissant enchanteur, qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pulpe des herbes ? « Fuyons, disent-ils, cet animal vorace & » cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit à la » fois, & nous, & nos cités. Que ne prend-il » exemple sur le lion & le tigre ? ces animaux bien- » faisans ne détruisent point nos habitations ; ils ne » se repaissent point de notre sang ; justes vengeurs » du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés » que le mouton exerce sur nous ». C'est ainsi que des intérêts différens métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers

physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitans.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un particulier.

Transportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différens cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur

auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le médecin, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique : un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

---

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveille ; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Êtes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présenté? Qu'il est charmant!* répondit-elle, *qu'il a d'esprit!* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand esprit, c'étoit un muet.

Il eſt des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur ſentiment ſans opiniâtreté, conſervent leur eſprit dans cet état de ſuſpenſion qui y laiſſe une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, ſont quelques eſprits philoſophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer; ces deux ſortes d'hommes eſtimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuſes, & propres à ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il eſt d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends preſque tous, qui ſont animés d'une vanité moins noble; ceux-là ne peuvent eſtimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (1), & propres à juſtifier la haute opinion qu'ils ont tous de la juſteſſe de leur eſprit. C'eſt ſur cette analogie d'idées que ſont fondés leur haine ou leur amour.

---

(1) Tous ceux dont l'eſprit eſt borné, décrient ſans ceſſe ceux qui joignent la ſolidité à l'étendue d'eſprit. Ils les accuſent de trop raffiner, & de penſer en tout d'une manière trop abſtraite. « Nous n'accorderons jamais, dit » M. Hume, qu'une choſe eſt juſte, lorſqu'elle paſſe notre » foible conception. La différence, ajoute cet illuſtre philoſophe, de l'homme commun à l'homme de génie, ſe » remarque principalement dans le plus ou le moins de » profondeur des principes ſur leſquels ils fondent leurs » idées : avec la plupart des hommes, tout jugement eſt » particulier; ils ne portent point leurs vues juſques aux » propoſitions univerſelles; toute idée générale eſt obſ» cure pour eux ».

De-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (1) : de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette manière sûre de juger du caractère & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis ; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou sur quelque autre motif pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (2) ; voilà pourquoi les Auguste, les Mécène, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe, dont la trivialité atteste la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force

---

(1) Les sots, s'ils en avoient la puissance, banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société, & répéteroient, d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

(2) A la cour, les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

attractive & répulsive, qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (1). Qu'on transporte à Constantinople un philosophe, qui, n'étant point éclairé par les lumières de la révélation, ne peut suivre que les lumières de la raison; que ce philoso-

(1) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous, & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain qui, donnant à la musique italienne la préférence sur la musique françoise, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme qui sur ces matières a d'autres opinions que moi; pourquoi le persécuterois-je? L'évangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échafauds; ce sont quelquefois ses ministres qui, pour venger leur orgueil blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres égyptiens font de la reine Nephté, dans Séthos: *Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a,* disent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.*

phe nie la miſſion de Mahomet, les viſions & les prétendus miracles de ce prophète; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Muſulmans, n'aient de l'éloignement pour ce philoſophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il eſt abſurde de croire aux miracles dont on n'eſt pas ſoi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un menſonge que pour un miracle (1), les croire trop facilement, c'eſt moins croire en Dieu qu'aux impoſteurs: en vain repréſenteroit il que, ſi Dieu eût voulu annoncer la miſſion de Mahomet, il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Il eût fait des miracles viſibles à tous les yeux, comme de détacher, à la voix du prophète, les aſtres du firmament, de bouleverſer les élémens, &c. Quelque raiſon que ce philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſez imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſez faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que

---

(1) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne feroit-il pas ſuſpect? *Il faut*, dit M. de Fontenelle, *être ſi fort en garde contre ſoi-même pour raconter un fait préciſément comme on l'a vu, c'eſt-à-dire, ſans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eſt jamais ſurpris en menſonge, eſt, à coup sûr, un menteur.*

les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

Si le Sauvage du Canada nous préfère aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à ses mœurs, à son genre de vie ; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit : *C'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres ; & c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre, & généralement tous les grands-hommes ont toujours eu d'autres grands-hommes sous leurs ordres. Un prince est habile, il prend en main le sceptre ; à peine est-il monté sur le trône, que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs : le prince ne les a point formés ; il semble même les avoir pris au hasard ; mais, forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est, par cette raison, toujours nécessité aux bons choix. Un prince, au contraire, est peu éclairé : contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de sots en sots durant plusieurs siècles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que

ſur le talent des hommes qu'il emploie & ſur l'eſtime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque ſtupide*, diſoit la reine Chriſtine, *toute ſa cour ou l'eſt, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On ſait ce mot d'un cardinal; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du ſaint père, & lui dit: *Vous voilà élu pape; voici la dernière fois que vous entendrez la verité: ſéduit par les reſpects, vous allez bientôt vous croire un grand-homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtiſans, ſans doute, ſont doués de l'eſprit & du courage néceſſaires pour tenir un pareil diſcours; mais la plupart d'entre eux, ſemblables à ces peuples, qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, ſont en ſecret charmés de voir humilier le maître auquel ils ſont ſoumis. La vengeance leur inſpire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance eſt un intérêt. Qui n'eſt point animé d'un intérêt de cette eſpèce, n'eſtime & même ne ſent que les idées analogues aux ſiennes: auſſi la baguette, propre à découvrir un mérite naiſſant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'eſprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui ſe connoiſſe en diamans bruts, & que l'eſprit qui ſente l'eſprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchill,

Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangère à notre manière de voir & de ſentir, nous ſemble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaſte & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand miniſtre, ſera traité par un miniſtre ordinaire, de fou, d'inſenſé ; & ce projet, pour me ſervir de la phraſe uſitée parmi les ſots, ſera renvoyé *à la république de Platon*. Voilà la raiſon pour laquelle, en certains pays, où les eſprits, énervés par la ſuperſtition, ſont pareſſeux & peu capables de grandes entrepriſes, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorſqu'on dit de lui : *C'eſt un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule, que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, &, par conſéquent, la néceſſité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber ſur les moqueurs. Il en eſt de ces peuples comme de ces plaiſans ſubalternes (1), qui croient déshonorer un homme lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin : *C'eſt un Romain, c'eſt un eſprit.* Raillerie, qui, rap-

(1) Les bourgeois opulens ajoutent, en dériſion, qu'on voit ſouvent l'homme d'eſprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'eſprit : *C'eſt*, répond le poète Saadi, *parce que l'homme d'eſprit ſait le prix des richeſſes, & que le riche ignore le prix des lumières.* D'ailleurs, comment la richeſſe eſtimeroit-elle la ſcience ? Le ſavant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans ſon enfance ; mais l'ignorant ne peut apprécier le ſavant, parce qu'il ne l'a jamais été.

pelée à son sens précis, apprend seulement que cet homme ne leur ressemble point, c'est-à-dire, qu'il n'est ni sot, ni frippon. Combien un esprit attentif n'entend-il pas, dans les conversations, de ces aveux imbécilles & de ces phrases absurdes, qui, réduites à leur signification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient? Aussi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'estime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne signifie rien, sinon que cet homme pense ou ne pense pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres; mais pour constater cette vérité, il faut l'appuyer sur des preuves de pur raisonnement.

CHAPITRE IV.

De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.

DEUX causes, également puissantes, nous y déterminent : l'une est la vanité, & l'autre est la paresse. Je dis, la vanité, parce que le desir de l'estime est commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaisir d'être admiré, le mérite de mépriser l'admiration; mais ce mépris n'est pas vrai, & jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré : or, si tous les hommes sont avides d'estime, chacun d'eux, instruit par l'expérience que ces idees ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres, qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions; il s'ensuit qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'assure de leur estime, & de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homme fît à l'amour de la vérité le sacrifice de sa vanité, si cette homme n'est point animé du desir le plus vif de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui permet d'avoir, pour des opinions étrangères aux siennes,

qu'une eſtime ſur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du reſpect qu'on a pour l'opinion publique (1), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines perſonnes, & que je nomme *eſtime ſur parole.* Telle eſt celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célèbres. Telle eſt encore l'admiration qu'on a pour les Deſcartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, eſt d'autant plus enthouſiaſte qu'elle eſt moins éclairée; ſoit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs reſpectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; ſoit qu'en s'établiſſant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'aſſocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette ſorte d'eſtime

(1) M. de La Fontaine n'avoit que de cette eſpèce d'eſtime pour la philoſophie de Platon. M. de Fontenelle rapporte à ce ſujet qu'un jour La Fontaine lui dit: *Avouez que ce Platon étoit un grand philoſophe..... Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes*, lui répondit Fontenelle? *Oh! non, il eſt d'une obſcurité impénétrable..... Ne trouvez-vous pas qu'il ſe contredit? Oh! vraiment*, reprit La Fontaine, *ce n'eſt qu'un ſophiſte.* Puis tout-à-coup oubliant les aveux qu'il venoit de faire: *Platon*, reprit-il, *place ſi bien ſes perſonnages! Socrate étoit ſur le Pyrée, lorſqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs.... Oh! ce Platon étoit un grand philoſophe.*

dont notre ignorance nous force à faire souvent usage, est, par-là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espèce d'estime est celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées, & que, par cette raison, j'appelle *estime sentie*, la seule véritable, & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est, comme le prouve sensiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports secrets que les idées, déjà connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernières, & que c'est en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'aient nécessairement entre elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui ; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorsqu'il est immédiat, le faible desir que chacun a de s'instruire, le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées ; mais, s'il est éloigné, comme il l'est presque toujours, lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentimens différens, il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire, & qu'on

né se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir, la paresse ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conséquent, d'avoir d'*estime sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Un jeune homme qui s'agite en tous sens pour s'élever à la gloire, est saisi d'enthousiasme au bruit du nom des gens célèbres en tout genre. A-t-il une fois fixé l'objet de ses études & de son ambition, il n'a plus d'estime sentie que pour ses modèles, & n'accorde qu'une estime sur parole à ceux qui suivent une carrière différente de la sienne. L'esprit est une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir ni examiner, il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine sphère d'idées; aussi préfère-t-il la bibliothèque bleue aux écrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault, & du cardinal de Retz.

Aussi dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayant alors d'autres spectateurs à amuser, donneront plutôt *Don Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Misanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit, que le *Misanthrope* avec l'esprit du peuple. Aussi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'est

par ce même principe des analogies qu'on explique comment les ſavans & même les gens d'eſprit ont donné à des auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poète? Pourquoi Heinſius (1) & Corneille faiſoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? Par quelle raiſon Adrien préferoit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? Pourquoi Scaliger (2) regardoit-il Homère & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvénal? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celle de ſon lecteur.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge ſéparément dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différens; & que ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractère de chaque approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa manière de voir & de ſentir, & que l'eſprit eſt, ſi

(1) « Lucain, diſoit Heinſius, eſt, à l'égard des autres » poètes, ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fièrement eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix » ignoble décèle le goût qu'ils ont pour la ſervitude ».

(2) Scaliger cite comme déteſtable la dix-ſeptième ode du quatrième livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Si le ſavant abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de ſaint Auguſtin, ſinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre; & ſi, dans le roman de Cléopâtre, un avocat célèbre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve à cet égard, entre les ſavans ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphère d'analogies eſt beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'eſprit très-différent du ſien; pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'eſprit n'eſtime que les idées analogues aux ſiennes. Que l'on raſſemble un Newton, un Quinault, un Machiavel, qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette eſpèce d'eſtime, que j'appelle *eſtime ſur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, eſſayé de ſe communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur inſupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiſeur d'almanachs; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, ſe traitant réciproquement d'eſprits médiocres, ſe vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils ſe feront procuré.

Or, ſi les hommes ſupérieurs, entièrement abſorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*eſ-*

time sentie pour un genre d'esprit trop différent du leur ; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire ; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit ; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*estime sentie* que pour cette espèce d'idées ; & delà cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, &, par conséquent, beaucoup mieux

que ceux dont les idées ſont contraires aux ſiennes. Or, s'il n'eſt pas deux hommes dont les idées ſoient exactement ſemblables, il faut néceſſairement que chacun en particulier croie mieux penſer que tout autre (1). La ducheſſe de la Ferté diſoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chère amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raiſon* (2). Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guèbre, le Grec, l'Iman, l'hérétique : lorſque dans l'aſſemblée du peuple ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la ducheſſe de la Ferté : *Peuples, Je vous l'aſſure, moi ſeul j'ai toujours raiſon?* Chacun ſe croit donc un eſprit ſupérieur, & les ſots ne ſont pas ceux qui s'en croient le moins (3) : c'eſt ce qui a donné lieu au conte

(1) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des eſprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ſes opinions ; qu'il voudroit impoſer ſilence à l'homme, & ſupprimer l'ouvrage. C'eſt un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné ſur eux aux hérétiques. Si dans un procès, diſent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour ſoutenir ſon droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injuſtice de ſa cauſe?

(2) Voyez les *Mémoires de madame de Staal.*

(3) Quelle préſomption, diſent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'eſprit! Quelle ſupériorité ne ſe croient-ils pas ſur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui ſe vanteroit d'être le plus vîte des cerfs, feroit ſans doute un orgueilleux;

des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naiſſance, des dignités & de l'eſprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandiſe, à l'exception du dernier qui ſe retire ſans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'eſprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu eſt d'une belle ame: cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur ſupérieur, qu'une *eſtime ſur parole*; ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence ſur la leur, & convenir que ces perſonnes ſont plus eſtimées, ſans être intérieurement convaincus qu'elles ſoient plus eſtimables (1).

---

mais, ſans bleſſer la modeſtie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni lu, ni médité: comment pourriez-vous avoir autant d'eſprit qu'un homme qui s'eſt donné beaucoup de peine pour acquérir des connoiſſances? Vous l'accuſez de préſomption; & c'eſt vous, qui, ſans étude & ſans réflexion, voulez marcher ſon égal. A votre avis, qui des deux eſt préſomptueux?

(1) En poéſie, Fontenelle ſeroit, ſans peine, convenu de la ſupériorité du génie de Corneille ſur le ſien; mais il ne l'auroit pas ſentie. Je ſuppoſe, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poéſie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection: il eſt certain qu'il n'auroit, en ce genre, propoſé d'autres règles fines que celles qu'il avoit lui-même auſſi bien obſervées que Corneille; qu'il devoit donc ſe croire inté-

Un homme du monde conviendra, ſans peine, qu'il eſt en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler ; que dans la poéſie il ſe cède aux Molière, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de ſupérieurs en ce même genre, & que d'ailleurs il ſe croira tellement dédommagé de la ſupériorité qu'ont ſur lui les hommes que je viens de citer, ſoit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les ſciences, ſoit par la variété de ſes connoiſſances, le bon ſens, l'uſage du monde, ou par quelque autre avantage pareil ; que tout peſé, il ſe croira auſſi eſtimable que qui que ce ſoit (1).

---

rieurement auſſi grand poète que qui que ce fût ; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faiſoit, par conſéquent, que ſacrifier ſon ſentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'eſt pour eux qu'ils ont le plus de l'eſpèce d'eſtime que j'appelle *ſentie ;* mais qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce ſentiment n'en exiſte pas moins en eux.

(1) On ſe loue de tout : les uns vantent leur ſtupidité ſous le nom de bon ſens ; d'autres louent leur beauté ; quelques-uns, enorgueillis de leurs richeſſes, mettent ces dons du haſard ſur le compte de leur eſprit & de leur prudence ; la femme qui compte le ſoir avec ſon cuiſinier, ſe croit auſſi eſtimable qu'un ſavant. Il n'eſt pas juſqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne mépriſe l'imprimeur des *romans*, & qui ne ſe croie auſſi ſupérieur au dernier que l'*in-folio* l'eſt en maſſe à la *brochure*.

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magiſtrature, puiſſe ſe croire autant d'eſprit que Corneille ? Il eſt vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra perſonne, à cet égard, dans ſa confidence : cependant, lorſque, par un examen ſcrupuleux, l'on a découvert de combien de ſentimens d'orgueil nous ſommes journellement affectés, ſans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à ſoi-même & aux autres la profonde eſtime qu'on a pour ſon eſprit, on ſent que le ſilence de l'orgueil n'en prouve pas moins l'abſence. Suppoſons, pour ſuivre l'exemple ci-deſſus rapporté, qu'au ſortir de la comédie le haſard raſſemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille eſt le plus grand génie du monde : cependant, ſi, pour ſe décharger du poids importun de l'eſtime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eſt, à la vérité, un grand-homme, mais dans un genre frivole ; il eſt certain, ſi l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poéſie, que les deux autres praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poéſie ; l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre art : Vraiment, répondroit le troiſième, il n'eſt point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothèſe très-admiſſible, que, dans cet art ſi difficile, chacun de ces

praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité, & sur-tout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui (1). Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la première part, adjugea la seconde à Thémistocle; & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement

(1) Aucun art, aucun talent ne mérite la préférence sur un autre, qu'autant qu'il est réellement plus utile, soit pour amuser, soit pour instruire. Les comparaisons qu'on en fait dans le monde, & les éloges exclusifs qu'on leur prodigue, ne déterminent jamais la préférence qu'on voudroit leur faire obtenir; attendu que ceux avec qui l'on en parle & l'on en dispute, sont toujours intérieurement bien décidés à n'accorder cette préférence qu'à l'art ou au talent qui flatte le plus l'intérêt de son penchant ou de sa vanité. Et cet intérêt ne peut être le même dans tous les hommes.

de ſoi la plus haute idée ; & qu'en conſéquence on n'eſtime jamais dans autrui que ſon image & ſa reſſemblance.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport à un particulier, c'eſt que l'eſprit n'eſt que l'aſſemblage des idées intéreſſantes pour ce particulier, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables : d'où il ſuit que l'intérêt perſonnel, comme je m'étois propoſé de le montrer, eſt, en ce genre, le ſeul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la Probité, par rapport à une ſociété particulière.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particulièrement utiles à cette petite ſociété. Ce n'eſt pas que certaines ſociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt pour porter ſur les actions des hommes des jugemens conformes à l'intérêt public ; mais elles ne font alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, &, par conſéquent, qu'obéir, comme toute autre ſociété, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes ? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer

le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (1).

Brutus ne ſacrifia ſon fils au ſalut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit ſur lui moins de puiſſance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à ſa plus forte paſſion : c'eſt elle qui, l'éclairant ſur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide ſi généreux, ſi propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique reſſource qui pût ſauver Rome, & l'empêcher de retomber ſous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonſtances critiques où Rome ſe trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action ſervît de fondement à la vaſte puiſſance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais comme il eſt peu de Brutus & de ſociétés compoſées de pareils hommes, c'eſt dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des ſociétés, l'intérêt particulier eſt l'unique diſtributeur de l'eſtime accordée aux actions des hommes.

---

(1) Les déclamations continuelles des moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point méchans, mais ſoumis à leurs intérêts. Les cris des moraliſtes ne changeront certainement pas ce reſſort de l'univers moral. Ce n'eſt donc point de la méchanceté des hommes dont il faut ſe plaindre, mais de l'ignorance des légiſlateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppoſition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'eſt que leur légiſlation & leur genre de vie leur inſpiroient plus de probité.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux ſur un homme qui ſacrifie tous ſes biens pour ſauver de la rigueur des loix un parent, aſſaſſin : cet homme paſſera certainement, dans ſa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il ſoit réellement très-injuſte. Je dis très-injuſte, parce que ſi l'eſpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, ſi la certitude du ſupplice eſt abſolument néceſſaire pour y entretenir l'ordre, il eſt évident qu'une grâce accordée à un criminel, eſt, envers le public, une injuſtice dont ſe rend complice celui qui ſollicite une pareille grâce (1).

Qu'un miniſtre, ſourd aux ſollicitations de ſes parens & de ſes amis, croie ne devoir élever aux pre-

---

(1) *Je ne ſuis coupable*, diſoit Chilon mourant, *que d'un ſeul crime : c'eſt d'avoir, pendant ma magiſtrature, ſauvé de la rigueur des lois un criminel, mon meilleur ami.*

Je citerai encore, à ce ſujet, un fait rapporté dans le Guliſtan. Un Arabe va ſe plaindre au ſultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le ſultan s'y tranſporte, fait éteindre les lumières, ſaiſir les criminels, envelopper leur tête d'un manteau ; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le ſultan fait rallumer les flambeaux, conſidère les corps des criminels, lève les mains, & rend grâce à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit ſon viſir, *avez-vous donc reçue du ciel?* . . . *Viſir*, répond le ſultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'eſt pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le viſage de ces malheureux : j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fît manquer à la juſtice que je dois à mes ſujets. Juges ſi je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juſte, ſans être parricide.*

mières places que des hommes du premier mérite ; ce ministre si juste passera certainement, dans sa société, pour un homme inutile, sans amitié, peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle ; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaisant, que lui prodigue la société dans laquelle il vit (1).

Que, par ses intrigues, un père obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander ; ce père sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaisant : cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille ?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde ? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités ; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples qu'en brisant entre les

---

(1) Le jour où Cléon l'Athénien eut part à l'administration publique, il assembla ses amis, & leur dit qu'il renonçoit à leur amitié ; parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, & de commettre des injustices.

hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfans de l'état. C'eſt l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autoriſe une apparence de vertu, d'empêcher la ſubdiviſion d'un peuple en une infinité de familles ou de petites ſociétés, dont les intérêts, preſque toujours oppoſés à l'intérêt public, éteindroient, à la fin, dans les ames, toute eſpèce d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve ſuffiſamment que, devant le tribunal d'une petite ſociété, l'intérêt eſt le ſeul juge du mérite des actions des hommes : auſſi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, ſi je ne m'étois propoſé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je ſens qu'un homme honnête, effrayé de l'aſcendant que doit néceſſairement avoir ſur lui l'opinion des ſociétés dans leſquelles il vit, peut craindre, avec raiſon, d'être, à ſon inſu, ſouvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matière, ſans indiquer les moyens d'échapper aux ſéductions, & d'éviter les piéges que l'intérêt des ſociétés particulières tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans leſquels il ne l'a que trop ſouvent ſurpriſe.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la Vertu.

Un homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner ; il faut les remplir ; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (1) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur ; il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter, & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la justice.

à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle ?

Elle y est dangereuse, & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grâce qu'auprès des princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Henri IV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre ; les courtisans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent justice ; ils me croient digne d'entendre la vérité :* exemple de modération imité depuis par M. le duc d'Orléans régent. Ce prince, forcé de mettre quelques impositions sur la province de Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité : *Et quelles sont vos forces pour vous opposer à mes volontés ? que pouvez-vous faire ?... Obéir & haïr*, répliqua le député. Réponse noble, qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presqu'aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué, & ses favoris l'excitoient à la vengeance : *Punissez*, disoient-ils, *un insolent.... Je sais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'est facile ; un mot suffit pour me défaire d'un rival, & c'est ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare ; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes & des grands, pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de

ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la baſſeſſe & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'uſage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où ſe trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne ſoient plus dangereuſes, &, par conſéquent, plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut, à ſon inſu, détourner un bon prince du chemin de la vertu ; lorſqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'eſt ſouvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever juſqu'au trône (1). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux ſociétés particulières de la cour. Ce n'eſt, peut-être, qu'en vivant loin de ces ſociétés, qu'on peut ſe défendre des illuſions qui les ſéduiſent. Il eſt du moins certain que, dans ces mêmes ſociétés, on ne peut conſerver une vertu toujours forte & pure, ſans avoir habituellement préſent à l'eſprit le principe de l'utilité publique (2), ſans avoir une connoiſſance pro-

(1) « Ce n'eſt point, dit le poète Saadi, la voix timide » des miniſtres qui doit porter à l'oreille des rois les » plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple » puiſſe directement percer juſqu'au trône ».

(2) Conſéquemment à ce principe, M. de Fontenelle a défini le menſonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme ſort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? Lui doit-on alors la vérité ? *Non*, dit M. de Fontenelle, *parce qu'alors*

fonde des véritables intérêts de ce public, par conséquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumières n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1.° parce qu'il n'est point juge des intentions; 2°. parce qu'il ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

S'il soustrait à la mort celui qui, par malheur, tue son ami à la chasse, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions qu'il fait grâce, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises & les malheurs auxquels l'exposeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumières de l'esprit. Quiconque raf-

---

la vérité n'est utile à personne. Or, la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences & des arts; elle doit se présenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuisibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'affliger sans utilité; sous prétexte d'être vrai, c'est être méchant & brutal; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui.

ſemble en ſoi ces différens dons de la nature, ſe conduit toujours ſur la bouſſole de l'utilité publique. Cette utilité eſt le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les légiſlations. Elle doit inſpirer le légiſlateur, forcer les peuples à ſe ſoumettre à ſes lois; c'eſt enfin à ce principe qu'il faut ſacrifier tous nos ſentimens, juſqu'au ſentiment même de l'humanité.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les particuliers (1). Lorſqu'un vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé de tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remords: ce vaiſſeau eſt l'emblême de chaque nation; tout devient légitime & même vertueux pour le ſalut public.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt qu'en fait de probité, ce n'eſt point des ſociétés où l'on vit dont il faut prendre conſeil, mais uniquement de l'in-

(1) C'eſt ce principe qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de ſévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Baſra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il eſt conduit devant le tribunal du gouverneur; il eſſaie de le fléchir par ſes larmes: *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort: je pleure & te condamne.*

térêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au public, ou avantageuses aux particuliers, sans être nuisibles à l'état. Or, de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux, donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce principe peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter ; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus, se trouver comme les Codrus & les Régulus, heureusement placé dans des temps, des circonstances & des postes où nos actions puissent beaucoup influer sur le bien public. Dans toute autre position, la probité d'un citoyen, toujours ignorée du public, n'est, pour ainsi dire, qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talens qu'un homme privé peut se rendre utile & recommandable à sa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier (1) ?

---

(1) Le public doit des éloges à la probité d'un particulier : mais il n'aime véritablement que l'espèce de probité

cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune utilité (1). Auſſi juge-t-il les vivans comme la poſtérité juge les morts : elle ne s'informe point ſi Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrèce impie, Horace libertin, Auguſte diſſimulé, & Céſar la femme de tous les maris : c'eſt uniquement leurs talens qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent avec fureur contre les vices domeſtiques d'un homme illuſtre, prouvent moins leur amour pour le bien public, que leur envie contre les talens; envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu; mais qui n'eſt, le plus ſouvent, qu'une envie déguiſée; puiſqu'en général, ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des ſentimens dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe !

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu; peut-être nos auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple

---

qui lui eſt utile. La première ſert à l'exemple, & quand elle n'eſt point nuiſible à la ſociété, elle eſt le germe de la probité utile au public, & concourt du moins à l'harmonie générale.

(1) Il eſt permis de faire l'éloge de ſon cœur, & non celui de ſon eſprit : c'eſt que le premier ne tire pas à conſéquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

fur Averroës, ce philofophe qui fe permettoit, dit-on, des fripponneries, qu'il regardoit non-feulement comme peu nuifibles, mais même comme utiles à fa réputation : il donnoit, difoit-il, par là le change à fes rivaux, détournoit adroitement fur fes mœurs les critiques qu'ils euffent faites de fes ouvrages, critiques qui, fans doute, auroient porté à fa gloire de plus dangereufes atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux féductions des fociétés particulières, de conferver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différens ; & ce moyen confifte à prendre dans toutes fes démarches confeil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'Efprit, par rapport aux fociétés particulières.

Ce que j'ai dit de l'efprit par rapport à un feul homme, je le dis de l'efprit confidéré par rapport aux fociétés particulières. Je ne répéterai donc point, à ce fujet, le détail fatigant de mes preuves ; je montrerai feulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque fociété, comme chaque particulier, n'eftime ou ne méprife les idées des autres fociétés que par la convenance ou la difconvenance que ces idées ont avec fes paffions, fon genre d'efprit, & enfin

le rang que tiennent dans le monde ceux qui compoſent cette ſociété.

Qu'on produiſe un fakir dans un cercle de ſybarites ; ce fakir n'y ſera-t-il pas regardé avec cette pitié mépriſante que des ames ſenſuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaiſirs réels, pour courir après des biens imaginaires ? Que je faſſe pénétrer un conquérant dans la retraite des philoſophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs ſpéculations les plus profondes, qu'il ne les conſidère avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui ſe dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puiſſance a pour la foibleſſe ? Mais qu'à ſon tour, je tranſporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le ſtoïcien outragé, toi qui mépriſes des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes deſirs eſt ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand ſur la terre à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cèdres, où s'aſſied le voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyère, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du ſtoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célèbre Cléopâtre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon

esprit, la variété de ses caresses, faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'inconstance, & dont enfin la première jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté; on y méprisera ses grâces & ses talens: à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse; avec quelle peine, quand on est belle, on résiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets: elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagemens que la jeunesse & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour se venger de sa pruderie, on lui dira que la belle qui céde à l'amour & la laide qui lui résiste, ne font toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgrâces; & qu'animées toutes deux par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-

ils volontiers, homme ſans mérite & même ſans orgueil, de quoi t'applaudis-tu ? des honneurs qu'on te rend ? Mais ce n'eſt point à ton mérite, c'eſt à ton faſte & à ta puiſſance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même ; ſi tu brilles, c'eſt de l'éclat que réfléchit ſur toi la faveur du ſouverain. Regarde ces vapeurs qui s'élèvent de la fange des marécages ; ſoutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatans, elles brillent comme toi, mais d'une ſplendeur empruntée du ſoleil ; l'aſtre ſe couche, l'éclat du nuage a diſparu.

Si des paſſions contraires excitent le mépris reſpectif de ceux qu'elles animent, trop d'oppoſition dans les eſprits produit à-peu-près le même effet.

Néceſſités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne ſentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'eſprit trop différent du nôtre ? Si l'étude d'une ſcience ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés, que nous ignorerions ſans cette étude, c'eſt donc pour la ſcience & l'art que nous cultivons, que nous avons néceſſairement le plus de cette eſtime que j'appelle *ſentie*.

Notre eſtime, pour les autres arts ou ſciences, eſt toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la ſcience ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géomètre a communément plus d'eſtime pour le phyſicien que pour le poète, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géomètre.

C'eſt auſſi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illuſtres, en des genres différens, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part (car il n'y a point de dette plus fidèlement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux diſcours qui échappent aux gens d'eſprit.

Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à ſoi, & croit les mériter ſeul. Le romancier ſe perſuade que c'eſt ſon genre d'ouvrage qui ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit; le métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature: Moi ſeul, dit-il, je puis généraliſer les idées, & découvrir le germe des évènemens qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral, & c'eſt par moi ſeul que l'homme peut être éclairé. Le poète, qui regarde les métaphyſiciens comme des fous ſérieux, les aſſure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'eſt retirée, ils n'ont, pour y puiſer, que le ſeau des Danaïdes; que les découvertes de leur eſprit ſont douteuſes, mais que les agrémens du ſien ſont certains.

C'eſt par de tels diſcours que ces trois hommes ſe prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & ſi, dans une pareille conteſtation, ils prenoient un politique pour arbitre: Apprenez, leur diroit-il à tous, que les ſciences & les arts ne ſont que de ſérieuſes bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour

donner plus d'exercice à ſon eſprit : mais c'eſt uniquement la connoiſſance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & ſenſé ; tout autre objet eſt petit, & tout ce qui eſt petit eſt mépriſable : d'où il conclueroit que lui ſeul eſt digne de l'admiration univerſelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, ſuppoſons qu'un phyſicien prêtât l'oreille à cette concluſion : Tu te trompes, répliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne meſure la grandeur de l'eſprit que par la grandeur des objets qu'il conſidère, c'eſt moi ſeul qu'on doit réellement eſtimer. Une ſeule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bouſſole ; l'Amérique ſe découvre, l'on fouille ſes mines, mille vaiſſeaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique eſt changée. Toujours occupé de grands objets, ſi je me recueille dans le ſilence & la ſolitude, ce n'eſt point pour y étudier les petites révolutions des gouvernemens, mais celles de l'univers ; ce n'eſt point pour y pénétrer les frivoles ſecrets des cours, mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes, & ſe ſont répandues ſur la terre ; je meſure, & la force qui meut les aſtres, & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur maſſe, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petiteſſe du globe. Or, ſi j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'inſecte qui l'habite :

l'habite : le plus grand légiſlateur n'eſt, à mes yeux ; que le roi des abeilles.

Voilà par quels raiſonnemens chacun ſe prouve à lui-même qu'il eſt poſſeſſeur du genre d'eſprit le plus eſtimable ; & comment, excités par le deſir de le prouver aux autres, les gens d'eſprit ſe dépriſent réciproquement, ſans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inſpire pour ſes pareils, devient le jouet & la riſée de ce même public, dont il devroit être l'admiration.

Au reſte, c'eſt en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour ſon eſprit. on ſe moque d'un fleuriſte immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés ſur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable ſur la terre, que la fineſſe & le mélange des couleurs, dont il a, par ſa culture, forcé la nature à les peindre : chacun eſt ce fleuriſte ; s'il ne meſure l'eſprit des hommes que ſur la connoiſſance qu'ils ont des fleurs, nous ne meſurons pareillement notre eſtime pour eux que ſur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre eſtime eſt tellement dépendante de cette conformité d'idées, que perſonne ne peut s'examiner avec attention ſans s'appercevoir que, ſi dans tous les inſtans de la journée, il n'eſtime point le même homme préciſément au même degré, c'eſt toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermomètre de ſon eſtime : auſſi tout homme dont les idées ne ſont point ana-

logues à celles de la ſociété, en eſt-il toujours mépriſé.

Le philoſophe, qui vivra avec des petits-maîtres, ſera l'imbécille & le ridicule de leur ſociété ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets paſſeront pour d'excellens mots : car le ſuccès des plaiſanteries dépend moins de la fineſſe d'eſprit de leur auteur, que de ſon attention à ne ridiculiſer que les idées déſagréables à la ſociété. Il en eſt des plaiſanteries comme des ouvrages de parti ; elles ſont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuſte des ſociétés particulières les unes pour les autres, eſt donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil ſans doute condamnable, mais néceſſaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil eſt le germe de tant de vertus & de talens, qu'il ne faut ni eſpérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais ſeulement de le diriger aux choſes honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, ſans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur, dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général : car la juſtice de nos jugemens & de nos actions n'eſt jamais que la rencontre heureuſe de notre intérêt avec l'intérêt public (1).

(1) L'intérêt ne nous préſente des objets que les faces ſous leſquelles il nous eſt utile de les appercevoir. Lorſqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'eſt pas tant à la juſteſſe de ſon eſprit, à la juſtice de ſon carac-

Si l'eſtime, que les diverſes ſociétés ont pour certains ſentimens & certaines ſciences, eſt différente ſelon la diverſité des paſſions & du genre d'eſprit de ceux qui les compoſent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produiſe à-peu-près le même effet; & que d'idées agréables aux gens d'un certain rang, ne ſoient ennuyeuſes pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant diſſertent devant des gens de robe; l'un ſur l'art des ſiéges, des campemens & des évolutions militaires; l'autre, ſur le commerce de l'indigo, de la ſoie, du ſucre & du cacao; ils ſeront écoutés avec moins de plaiſir & d'avidité que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magiſtrature, & de la manière de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur eſprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéreſſans pour eux.

En général, on mépriſe juſqu'à l'eſprit dans un homme d'un état inférieur au ſien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il ſera toujours mépriſé d'un homme en place, ſi cet homme en place eſt ſtupide; *quoi qu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile*

---

tère qu'il en faut faire honneur, qu'au haſard qui nous place dans des circonſtances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, ſe ſurprend trop ſouvent en erreur pour n'être pas modeſte. Il ne s'enorgueillit point de ſes lumières, il ignore ſa ſupériorité. L'eſprit eſt comme la ſanté; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

entre le bourgeois & le grand ſeigneur, & une diſtinction naturelle entre l'homme d'eſprit & le grand ſeigneur ſtupide.

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant, dans les diverſes ſociétés, d'un nombre infini de manières, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa manière particulière de juger, & ſon grand eſprit, dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugemens du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs ſincères; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que je viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque ſociété, l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des ſociétés particulières, telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du public, & de ceux des sociétés particulières.

Pour découvrir la cause des jugemens différens que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulières, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que semblable aux astres, qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvemens principaux, dont le premier plus lent (1) leur est commun avec tout l'univers, & le second, plus rapide, leur est particulier, chaque société est aussi mue par deux différentes espèces d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire, avec la nation; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulières.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt

(1) Systême des anciens philosophes.

public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la légiſlation, les ſciences & les arts: cette eſpèce d'idées intéreſſantes pour chacun d'eux en particulier, eſt en conſéquence la plus généralement, mais la plus foiblement eſtimée de la plupart des ſociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il eſt des ſociétés, telles que les ſociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles ſont les idées le plus particulièrement agréables, & dont l'intérêt perſonnel ſe trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre eſpèce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque ſociété, c'eſt-à-dire, à ſes goûts, à ſes averſions, à ſes projets, à ſes plaiſirs. Plus intéreſſante & plus agréable, par cette raiſon, aux yeux de cette ſociété, elle eſt communément aſſez indifférente à ceux du public.

Cette diſtinction admiſe, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière eſpèce, c'eſt-à-dire, d'idées particulièrement intéreſſantes pour les ſociétés où il vit, y doit être, en conſéquence, regardé comme très-ſpirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place, il ne lui paroîtra ſouvent qu'un homme très-médiocre. C'eſt une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agréable aux ſociétés dans leſquelles il vit: il y

paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place ; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux, & même déſagréable dans l'attelier du ſculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en ſoi les idées de l'une & l'autre eſpèce, & n'obtiendroit-on pas, à-la-fois, l'eſtime de la nation & celle des gens du monde ? C'eſt, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut ſe livrer pour acquérir des idées intéreſſantes pour le public, ou pour les ſociétés particulières, eſt abſolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matière, mais voltiger inceſſamment de ſujets en ſujets ; il faut avoir des connoiſſances très-variées, & dès-lors très-ſuperficielles ; ſavoir de tout, ſans perdre ſon temps à ſavoir parfaitement une choſe ; & donner, par conſéquent, à ſon eſprit plus de ſurface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'eſtimer des hommes ſuperficiellement univerſels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte juſtice, & ne ſe donne-t-il jamais la peine de prendre le toiſé d'un eſprit partagé en trop de genres différens.

Uniquement intéreſſé à eſtimer ceux qui ſe rendent ſupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'eſprit humain, le public doit faire peu de cas de l'eſprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eftime générale, donner à fon efprit plus de profondeur que de furface, & concentrer, pour ainfi dire, dans un feul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de fon efprit. Eh! comment fe partager entre ces deux genres d'étude, puifque la vie qu'il faut mener pour fuivre l'un ou l'autre, eft entièrement différente? L'on n'a donc l'une de ces efpèces d'efprit qu'exclufivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéreffantes pour le public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres fuivans, fe recueillir dans le filence & la folitude; il faut, au contraire, pour préfenter aux fociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, fe jeter abfolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre fans fe remplir la tête d'idées fauffes & puériles: je dis fauffes, parce que tout homme qui ne connoît qu'une feule façon de penfer, regarde néceffairement la fociété comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillemens différens; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de la fociété, & tomber, en conféquence, dans les erreurs les plus groffières. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des fociétés particulières, doit néceffairement attacher trop d'eftime & d'importance à des fadaifes.

Or, qui peut fe flatter d'échapper, à cet égard, aux piéges de l'amour-propre, lorfqu'on voit qu'il n'eft point de procureur dans fon étude, de confeil-

ler dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans sa garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse (1)?

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mère *Jésus*, qui, témoin d'une dispute entre la Discrète & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mère Cécile & la mère Thérèse viennent de se brouiller? Mais vous êtes surpris? Quoi! tout de bon, vous ignoriez leur querelle?*

---

(1) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum, & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur & de l'esprit humain? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, sont amusans, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé : *Traité du Rossignol*. C'est l'auteur qui parle :

« J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition de » cet ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il faut » ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus pur » qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on ressent » en se rendant utile à la société : c'est le point de vue » qu'on doit avoir dans toutes ses actions ; & celui qui ne » s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le bien » général, semble ignorer qu'il est autant né pour l'avan- » tage des autres que pour le sien propre. Tels sont les » motifs qui m'ont engagé à donner au public ce *Traité* » *du Rossignol* ». L'auteur ajoute, quelques lignes après : » L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au » jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit » être écrit avec franchise & sincérité ».

Et d'ou venez-vous donc? Nous ſommes tous, plus ou moins, la mère Jéſus : ce dont notre ſociété s'occupe, c'eſt ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle penſe, croit & dit, c'eſt l'univers entier qui le penſe, le croit & le dit.

Comment un courtiſan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élèvent en crédit ou qui tombent en diſgrace, & qui, dans le cercle étendu de ſes ſociétés, ne voit perſonne qui ne ſoit plus ou moins affecté des mêmes idées; comment, dis-je, ce courtiſan ne ſe perſuaderoit-il pas que les intrigues de la cour ſont, pour l'eſprit humain, les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéreſſans? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voiſine de ſon hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y ſoupçonne pas même l'exiſtence des choſes qui l'occupent ſi vivement; que, dans un coin de ſon grenier, loge un philoſophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroiſſent auſſi puériles & moins ſenſées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne ſont que de vieux enfans, qui ne croient pas l'être?

Un courtiſan ne devinera jamais l'exiſtence de pareilles idées : s'il venoit à la ſoupçonner, il ſeroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur ſouverain, & ceux-ci

lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponſe ſi ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il eſt vrai qu'en général, les Grands ne ſont pas ſujets à de pareils ſoupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand eſpace ſur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une ſeule façon de penſer qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penſer eſt renfermée dans ſa ſociété. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il eſt des opinions différentes des ſiennes ; il ne les apperçoit, pour ainſi dire, que dans un lointain confus ; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'inſenſés. Il eſt, à cet égard, auſſi fou que ce géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour ſa patrie, deſſina une mappemonde, dont la ſurface étoit preſque entièrement couverte par l'empire de la Chine, ſur les confins de laquelle on ne faiſoit qu'appercevoir l'Aſie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun eſt tout dans l'univers ; les autres n'y ſont rien.

On voit donc que, forcé, pour ſe rendre agréable aux ſociétés particulières, de ſe répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, & d'adopter mille préjugés, on doit inſenſiblement charger ſa tête d'une infinité d'idées abſurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour : les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, &

plusieurs autres hommes de leur eſpèce, prouvent que la frivolité n'eſt pas l'apanage néceſſaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans ſon tourbillon.

Ce ſont ceux-là que le public, avec tant de raiſon, regarde comme des gens abſolument vides de ſens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & excluſives ſur le *bon ton* & *le bel uſage*. Je choiſis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop ſouvent ſon cailletage pour eſprit, & le bon ſens pour ſottiſe.

CHAPITRE IX.

Du bon ton & du bel usage.

TOUTE société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton ;* celui des jeunes gens déplaît aux vieillards ; celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton.* Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, &, peut-être, tous les jargons différens ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'homme en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressans pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune

d'elles regarde ſon ton comme ſupérieur à celui des gens d'eſprit ; & celui des gens d'eſprit comme ſupérieur à toute autre eſpèce de ton.

Les ſociétés ſont, à cet égard, comme les payſans de diverſes provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation ; mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* eſt celui que chaque ſociété regarde comme le meilleur après le ſien ; & ce ton eſt celui des gens d'eſprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes claſſes d'hommes, en choiſir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce ſeroit, ſans contredit, à celle des gens de cour ; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde : tous deux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parlent ſouvent à vide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un ſur l'autre ; mais le dernier, par la poſition où il ſe trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéreſſantes.

En effet, ſi les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence ſur le bonheur ou le malheur public ; ſi toute connoiſſance, à cet égard, eſt intéreſſante, la converſation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe ſans parler ſouvent de ſes maîtres, eſt donc néceſſairement moins inſipide que celle du bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant, en général, fort au-deſſus des beſoins, &

n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agrémens, & pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent de manifester leurs sentimens, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme

de bon ſens : Le ton du monde, dira-t-il, n'eſt le plus ſouvent qu'un perſifflage ridicule. Ce ton, uſité à la cour, y fut ſans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ſes menées, vouloit parler ſans rien dire : dupes de ce perſifflage, ceux qui le ſuivirent, ſans avoir rien à cacher, empruntèrent le jargon du premier, & crurent dire quelque choſe, lorſqu'ils prononçoient des mots aſſez mélodieuſement arrangés. Les gens en place, pour détourner les Grands des affaires ſérieuſes, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *eſprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, ſi, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots ſi admirés dans la bonne compagnie, on les traduiſoit dans une autre langue, la traduction diſſiperoit le preſtige, & la pluprat de ces bons mots ſe trouveroient vides de ſens. Auſſi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillans, un dégoût très-marqué, & répète-t-on ſouvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît, le* bon ſens *ſe retire.*

Le vrai *bon ton* eſt donc celui des gens d'eſprit, de quelque état qu'ils ſoient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, ſoient, à cet égard, inférieurs aux gens d'eſprit, ils leur ſont du moins ſupérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît, ſans contredit, mieux

fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne ſoient ni nobles, ni bas, & que, dans un pays où le peuple eſt reſpecté, comme en Angleterre, on ne faſſe, ni ne doive faire cette diſtinction ; dans un état monarchique, où l'on n'a nulle conſidération pour le peuple, il eſt certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, ſelon qu'ils ſont uſités ou rejetés à la cour ; & qu'ainſi l'expreſſion des gens du monde doit toujours être élégante ; auſſi l'eſt-elle. Mais la plupart des courtiſans ne s'exerçant que ſur des matières frivoles, le dictionnaire de la langue noble eſt, par cette raiſon, très-court, & ne ſuffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, ſe trouveroient ſouvent fort inférieurs aux gens de lettres (1).

A l'égard des ſujets qu'on regarde comme ſé-

(1) Ce qui fait le plus d'illuſion en faveur des gens du monde, c'eſt l'air aiſé, le geſte dont ils accompagnent leurs diſcours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne néceſſairement l'avantage du rang ; ils ſont, à cet égard, ordinairement fort ſupérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Ariſtote, eſt la première partie de l'éloquence : ils peuvent donc, par cette raiſon, avoir, dans des converſations frivoles, l'avantage ſur les gens de lettres ; avantage qu'ils perdent lorſqu'ils écrivent, non-ſeulement parce qu'ils ne ſont plus alors ſoutenus du preſtige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le ſtyle de leurs converſations, & qu'on écrit preſque toujours mal, lorſqu'on écrit comme on parle.

rieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie; l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (1); d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matières frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, &, pour ainsi dire un art particulier; supériorité, qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exagèrent, par le respect mécanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espèce sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la Terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits?

On est vain, méprisant, &, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément.

---

(1) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

C'eſt pourquoi tout homme s'imagine que, ſur la terre, il n'eſt point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de ſociété comparable à la ſienne, qui ne ſe croie encore l'homme ſupérieur de la ſociété, & qui, de proche en proche, ne ſe ſurprenne en s'avouant à lui-même qu'il eſt le premier homme de l'univers (1). Auſſi, quelque folles que ſoient les prétentions excluſives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce ſujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grâce devant l'indulgente & ſaine philoſophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite ſociété, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une ſeule opinion, pourroit-il juger du mérite des choſes?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une ſociété, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſurtout s'ils flattent ſon orgueil.

---

(2) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendu chère ?

C'eſt par un effet de la même vanité, que les gens du monde ſe croient les ſeuls poſſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternument gagnant de la cour à la ville, & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs uniques du bel uſage, & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternument leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité conſiſte à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le viſage, & ne jamais cracher devant ſon ſupérieur ?

Les Chiriguanes ne ſoutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel uſage eſt de les porter ſous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitans des Philippines ne diront-ils pas que ce n'eſt point au mari à faire éprouver à ſa femme

les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interprètes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toute les nations, je trouverai par-tout des usages différens (1), & chaque peuple,

(1) Au royaume de Juida, lorsque les habitans se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baisent la terre, frappent des mains, se font des complimens, & se relèvent : les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitans des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur ses joues, qu'on lève une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois : « Lorsque je me » présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hur- » lement ; puis je pénètre au fond de sa cabane, sans jeter » un seul coup-d'œil sur le côté droit, où le chef est assis. » C'est-là que je renouvelle mon salut, en levant mes » bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef m'in- » vite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie par » un nouveau hurlement. A chaque question du chef, je

en particulier, ſe croira néceſſairement en poſſeſſion du *meilleur uſage.* Or, s'il n'eſt rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde ; qu'ils faſſent quelque retour ſur eux-mêmes, ils verront que, ſous d'autres noms, c'eſt d'eux-mêmes dont ils ſe moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *uſage du monde*, loin de plaire univerſellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on tranſporte ſucceſſivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus ſavant dans ce composé de geſtes, de propos & de manières, appelé *uſage du monde* ; & l'homme ſenſé, que ſon ignorance, à cet égard, fait traiter de ſtupide ou de mauvaiſe compagnie ; il eſt certain que ce dernier paſſera, chez ces divers peuples, pour plus inſtruit du véritable *uſage du monde* que le premier.

Quel eſt le motif d'un pareil jugement ? C'eſt que la raiſon indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'eſt nulle part étrangère & ridicule ; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé, & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air peſant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſou-

---

» hurle une fois, avant que de répondre, & je prends
» congé de lui, en faiſant traîner mon hurlement juſqu'à
» ce que je ſois hors de ſa préſence.

vent joué l'étourderie ; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules, qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage* ?

Il est donc certain, du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils apppellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement ; & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne s'uppose que la science des manières, & l'autre, un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage*, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde, sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit, en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère,

& que les gens du monde ne peuvent guères s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédens, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur manière de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulières.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde.

POUR plaire aux ſociétés particulières, il n'eſt pas néceſſaire que l'horizon de nos idées ſoit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre, & l'étudier: au contraire, pour s'illuſtrer dans quelque art, ou quelque ſcience que ce ſoit, & mériter, en conſéquence, l'eſtime du public, il faut comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Suppoſons des hommes curieux de s'inſtruire dans la ſcience de la morale. Ce n'eſt que par le ſecours de l'hiſtoire & ſur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, ſelon les forces inégales de leur eſprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'eſt qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle ſe réduit inſenſiblement, devant un philoſophe, à un petit eſpace, & qu'elle prend à ſes yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinciſe, d'Angloiſe, de Françoiſe, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'eſt de-là que, venant

à confidérer le fpectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des paffions différentes, un homme, devenu prefque infenfible à l'éloge comme à la fatyre des nations, peut brifer tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, paffer fans étonnement du ferrail à la chartreufe, contempler avec plaifir l'étendue de la fottife humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à fon chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne; l'un pour fe moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne fe préfentent que dans le filence & la folitude. Si les Mufes, difent les poètes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'eft qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des fociétés, y fait fur lui-même, font des réflexions qui, faites fur l'homme en général, appartiennent & plaifent à l'humanité. Or, dans cette folitude où l'on eft, comme malgré foi, porté vers l'étude des arts & des fciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits, qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Auffi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru infipides dans nos foupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, fous le manteau de la fimplicité, reconnoître l'homme illuftre? Il eft peu de connoiffeurs

en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la ſimplicité d'Agricola, cherchoient le grand-homme ſous ſon extérieur modeſte, ſans pouvoir l'y reconnoître; on ſent que, trop heureux d'échapper au mépris des ſociétés particulières, le grand-homme, ſur-tout s'il eſt modeſte, doit renoncer à l'*eſtime ſentie* de la plupart d'entre elles. Auſſi n'eſt-il que foiblement animé du deſir de leur plaire. Il ſent confuſément que l'eſtime de ces ſociétés ne prouveroit que l'analogie de ſes idées avec les leurs; que cette analogie ſeroit ſouvent peu flatteuſe, & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule déſirable, puiſqu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance publique, &, par conſéquent, la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand-homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux ſociétés particulières, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la diſcipline militaire, le noble plaiſir d'être eſtimé conſole les hommes illuſtres des injuſtices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette eſtime; ils ſe croient les poſſeſſeurs du bien le plus deſiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'eſtimer ſoi-même, & ſe croit d'autant plus eſtimable qu'il ſe voit plus généralement eſtimé.

Si les beſoins, les paſſions, & ſur-tout la pareſſe n'étouffoient en nous ce deſir de l'eſtime, il n'eſt

personne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne désirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil ; on le révolteroit, si l'on ne paroissoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sûr les vrais motifs de ses dédains ; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant), lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulières, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand-homme est toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse ; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir ; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices

& les ridicules d'un particulier, mais ſur ceux des hommes en général. S'il en conſidère les défauts, ce n'eſt point de l'œil malin & toujours injuſte de l'envie; mais de cet œil ſerein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'eſprit humain, ſe regarderoient réciproquement comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivants d'expérience morale : bien différens, à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affut des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, ſi les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talens, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre ; ſon exploſion eſt d'autant plus forte, qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune ; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchans, c'eſt qu'ils ſont malheureux; c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talens, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe ; au milieu des applaudiſſemens d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon

ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe, que, toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit;* & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter, ſans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers ſe vantent, entre eux, & en ſecret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, diſent-ils, pour l'eſprit, ils ſont ſemblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blaſphèment qu'en tremblant.

La dernière cauſe de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la néceſſité des jugemens humains. Il ſait que nos idées ſont, ſi j'oſe le dire, des conſéquences ſi néceſſaires des ſociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence ſupérieure pourroit également, & par les objets qui ſe ſont préſentés à nous, deviner nos penſées; &, par nos penſées, deviner le nombre & l'eſpèce des objets que le haſard nous a offerts.

L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux eſt injuſte; qu'un ſot porte des ſottiſes, comme le ſauvageon des fruits amers; que l'inſulter, c'eſt reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, ſi l'homme médiocre eſt ſtupide à ſes yeux, il eſt fou à ceux de l'homme médiocre: car, ſi tout fou n'eſt pas homme d'eſprit, du moins tout homme

d'eſprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence ſera donc toujours l'effet de la lumière, lorſque les paſſions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée ſur la hauteur d'ame qu'inſpire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'eſtime des ſociétés particulières. Or, cette indifférence, jointe aux genres différens de vie & d'étude néceſſaires pour plaire, ſoit au public, ſoit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera preſque toujours de l'homme de mérite, un homme aſſez déſagréable aux gens du monde.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit par rapport aux ſociétés particulières, c'eſt qu'uniquement ſoumiſe à ſon intérêt, chaque ſociété meſure ſur l'échelle de ce même intérêt le dégré d'eſtime qu'elle accorde aux différens genres d'idées & d'eſprits. Il en eſt des petites ſociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès : ſi ce procès eſt conſidérable, il recevra ſon avocat avec plus d'empreſſement, plus de témoignage de reſpect & d'eſtime, qu'il ne recevroit Deſcartes, Locke ou Corneille. Le procès eſt-il accommodé : c'eſt à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de ſa poſition décidera de la différence de ſes réceptions.

Je voudrois, en finiſſant ce chapitre, pouvoir raſſurer le très-petit nombre de gens modeſtes, qui, diſtraits par des affaires ou par le ſoin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talens, & ne peuvent, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, ſavoir ſi quant à l'eſprit, ils ſont réellement dignes d'eſtime.

Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir des titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes; il demande au militaire : Quelle victoire avez-vous remportée? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux misères du peuple? au particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je sais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des grâces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talens : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (1).

(1) Nul éloge n'a plus flatté M. de Fontenelle, que la question d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barrière la demeure de M. de Fontenelle : ces

Lorsqu'on

Lorſqu'on n'eſt point conſtitué en dignité, c'eſt le ſigne certain d'un mérite réel.

Qui veut ſavoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit par conſéquent s'expoſer à ſon jugement. On ſait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'eſtime de leur nation : mais ces ridicules ne font nulle impreſſion ſur l'homme de mérite ; il les regarde comme un effet de la jalouſie de ces petits eſprits, qui s'imaginant que, ſi perſonne ne faiſoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce ſoit, ne peuvent ſouffrir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits, ſi vantés dans les ſociétés particulières ; on verra que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'eſprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils ſont de prouver leur ſottiſe, même par de mauvais ouvrages. Auſſi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne ſont, ſi je l'oſe dire, en eſprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que ſoit cette vérité, & quelque raiſon qu'aient les gens modeſtes de douter d'un mé-

---

commis ne la lui peuvent enſeigner. *Quoi !* dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illuſtres citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

rite qui n'a pas paſſé par la coupelle du public, il eſt pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'eſprit, ſe croire réellement digne de l'eſtime générale: 1°. lorſque c'eſt pour les gens les plus eſtimés du public & des nations étrangères qu'il ſe ſent le plus d'attrait; 2°. lorſqu'il eſt loué (1), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué; 3°. lorſqu'enfin il obtient l'eſtime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talens: leur eſtime pour lui ſuppoſe une grande analogie entre leurs idées & les ſiennes; & cette analogie peut être regardée, ſinon comme une preuve complette, du moins comme une aſſez grande probabilité que, s'il ſe fût, comme eux, expoſé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à ſon eſtime.

---

(1) Le degré d'eſprit néceſſaire pour nous plaire, eſt une meſure aſſez exacte du degré d'eſprit que nous avons.

CHAPITRE XI.

De la Probité par rapport au public.

Ce n'eſt plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette eſpèce de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le public, comme les ſociétés particulières, eſt, dans ſes jugemens, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles, & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de généroſité, néceſſaire pour l'exécuter; mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités

dans l'hiſtoire ; mais que le ſalut d'un empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve attaché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un héros, l'admiration de ſes concitoyens, & ſon nom célébré dans l'hiſtoire, paſſe aux ſiècles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre ; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius : mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome ; Sapho eſt une folle, & Curtius un héros. En vain quelques philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie ; le public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.

CHAPITRE XII.

De l'Esprit, par rapport au public.

Appliquons à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugemens, le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différens genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un général ignorant gagne trois batailles sur un général encore plus ignorant que lui, il sera, du moins pendant sa vie, révêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes, tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwell, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées, & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue

de la nature, n'eſt cité entre les peintres illuſtres, s'il n'a du moins conſommé dix ou douze ans de ſa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au général ignorant qu'au peintre habile?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur qu'il refuſe à l'avocat célèbre? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les intérêts & terminer les procès de deux ſeigneurs de paroiſſe, que pour pacifier deux nations? Pourquoi donc le public, ſi avare de ſon eſtime envers l'avocat, en eſt-il ſi prodigue envers le négociateur? C'eſt que le public, toutes les fois qu'il n'eſt pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque ſuperſtition, eſt, ſans s'en appercevoir, capable de faire, ſur ce qui l'intéreſſe, les raiſonnemens les plus fins. L'inſtinct qui lui fait tout rapporter à ſon intérêt, eſt comme l'éther, qui pénètre tous les corps, ſans y faire aucune impreſſion ſenſible. Il a moins beſoin de peintres & d'avocats célèbres, que de généraux & de négociateurs habiles: il attachera donc aux talens de ces derniers le prix d'eſtime néceſſaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra tou-

jours l'intérêt présider à la distribution que le public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de saler & d'encaquer les harengs, ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte qu'ils défèrent cet honneur, mais à l'importance du secret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députèrent à Rome pour obtenir du Saint-Siége la permission de se couper la barbe, qui sait si le père Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse & d'esprit que le président Jeannin dans ses négociations de Hollande? Personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opère de grandes choses avec peu d'esprit : cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes seront comme des poids inégaux appliqués à différens points d'un long levier, où le poids plus léger,

placé à une des extrémités, enlève un poids decuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpèce de conſidération; ce même public, admirateur enthouſiaſte des arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des artiſtes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut abſolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans leſquels il eſt ſouvent plus difficile de réuſſir. Auſſi les hommes, ſelon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, ſont-ils comparables à des outils groſſiers, ou à des bijoux: les premiers ſont toujours jugés bons, quand l'acier en eſt bien trempé, & les ſeconds ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont parfaits. C'eſt pourquoi notre vanité eſt en ſecret toujours d'autant plus flattée d'un ſuccès, que nous obtenons ce ſuccès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement ſon approbation, dans lequel enfin la réuſſite ſuppoſe néceſſairement plus d'eſprit & de mérite perſonnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'eſt-il pas affecté, lorſqu'il pèſe le mérite ou d'un auteur, ou d'un général? Juge-t-il le premier: il le compare à tous ceux qui ont excellé dans ſon genre, & ne lui accorde ſon eſtime qu'autant qu'il ſurpaſſe ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général: il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion,

les César, ou les Sertorius. Qu'un poète dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagêmes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrens, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrens, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un général ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de M. de Turenne, détermina M. de Montecuculi à quitter le commandement des armées? *On ne peut plus*, disoit il, *m'opposer d'ennemi digne de moi.*

Le public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité, que souvent il admire dans l'autre? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands-hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont ils sont

capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le public, trop ſévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſecrète avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'eſprit. Il ſait que les hommes ſont les diſciples des objets qui les environnent; que la flatterie, aſſidue auprès des grands, préſide à toutes les inſtructions qu'on leur donne; & qu'ainſi l'on ne peut, ſans injuſtice, leur demander autant de talens & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le ſpectateur éclairé ſiffle au théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; ſi dans une belle femme & un joli enfant tout eſt grâce, eſprit & gentilleſſe; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence? On peut légitimement admirer en eux des talens qu'on trouve communément chez un particulier obſcur, parce qu'il leur eſt plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galans; occupés d'ailleurs de mille plaiſirs, diſtraits par mille ſoins, ils n'ont point, comme un philoſophe, le loiſir de penſer, d'acquérir un grand nombre d'idées (1), ni de reculer, & les

(1) C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait avancer à M. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'eſprit aux gens

bornes de leur eſprit, & celles de l'eſprit humain. Ce n'eſt point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les ſciences; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premières lois : ce ſont les philoſophes qui, de l'état de ſauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumières des hommes puiſſans, peut-être n'auroit-on point encore de blé pour ſe nourrir, ni des ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc juger les grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le public, ſur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de

---

d'une condition commune, *pour les dédommager*, diſoit-il, *des autres avantages que les grands ont ſur eux*. Quoi qu'en diſe M. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux ſont peu éclairés, c'eſt par choix, c'eſt qu'ils ſont ignorans, & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'eſt pas de l'intérêt des petits que les grands ſoient ſans lumières.

louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la république! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois, qu'il vainquit au pied du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond fondateur de Rome. Si dans des temps de proſpérité, M. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du public moins vive, & la gloire du général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le public ne juge que d'après ſon intérêt: perd-on cet intérêt de vue; nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les nations enchaînées ſous un pouvoir deſpotique, ſont le mépris des autres nations; ſi, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illuſtres, c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidère. Or, dans la plupart des gouvernemens arbitraires, les citoyens ne peuvent, ſans déplaire au deſpote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces

ſciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugemens du public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je pourſuis le parallèle commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette queſtion : Si l'art militaire, de tous les arts, eſt le plus utile, pourquoi tant de généraux, dont la gloire éclipſait, de leur vivant, celle de tous les hommes illuſtres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, enſevelis dans la même tombe, lorſque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conſerve encore ſon premier éclat ? La réponſe à cette queſtion, c'eſt que, ſi l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Guſtave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modèles & des inventeurs; tous les généraux moins habiles que ceux-là, ceſſant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à ſa reconnoiſſance, ni par conſéquent à ſon eſtime. Au contraire, en ceſſant de vivre, les auteurs n'ont pas ceſſé d'être utiles au public; ils ont laiſſé entre ſes mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité ſon eſtime : or, comme la reconnoiſſance doit ſubſiſter autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipſer qu'au moment que leurs ouvrages ceſſeront d'être utiles à leur patrie. C'eſt donc uniquement à la diffé-

rente & inégale utilité dont l'auteur & le général paroissent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire, qu'en des temps différens ils obtiennent tour-à-tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois, déifiés sur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort: voilà pourquoi le nom des écrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des princes, s'est, à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands rois; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps; qu'on se demande pourquoi le savant illustre est moins estimé de sa nation que le ministre habile; & par quelle raison un Rosny, plus honoré chez nous qu'un Descartes, est moins considéré de l'étranger: c'est, répondrai-je, qu'un grand ministre n'est guère utile qu'à son pays; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts & des sciences, en habituant l'esprit humain à plus d'ordre & de justesse, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit par conséquent en être plus respecté.

Mais, dira-t-on, si dans tous leurs jugemens, les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, sans

doute, que le poète & le géomètre, en feroient-ils moins eftimés ?

C'eft que le public fent confufément que l'eftime eft, entre fes mains, un tréfor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diftribution fage & ménagée ; que, par conféquent, il ne doit point attacher d'eftime à des travaux dont tous les hommes font capables. L'eftime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainfi dire, toute fa vertu ; elle ne féconderoit plus les germes d'efprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illuftres en tous les genres, qu'anime à la pourfuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'eft l'art & non l'artifte qu'il doit honorer ; & que s'il a jadis, fous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, fi juftement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le payfan n'eft point furchargé d'impôts, l'efpoir du gain, attaché à celui de la récolte, fuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir M. Duclos (1), il eft de l'intérêt des nations de proportionner leur eftime, non-feulement à l'utilité d'un art, mais encore à fa difficulté.

---

(1) Voyez fon excellent ouvrage, intitulé : *Confidérations fur les mœurs de ce fiècle.*

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agréable, & par conséquent aussi utile qu'une excellente tragédie? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'estime pour le poète tragique que pour le savant compilateur? C'est qu'assuré, par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès; & qu'au contraire, il suffit d'honorer les simples compilateurs du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, & qui ne sont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les savans, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices; sans eux, l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes; tous sont propres à tirer la pierre: il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paye d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de systême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit

d'esprit qu'à tout autre ; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à-peu-près pareille, le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à-peu-près pareille ; parce que, s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adresse merveilleuse, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugemens du public, n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois proposé de le prouver, est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux differentes sortes d'esprit.

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux ſiècles & aux peuples divers.

DANS tous les ſiècles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à ſa nation. Quelque certaine que ſoit cette propoſition, pour en faire ſentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & préciſes de la vertu.

Pour cet effet, j'expoſerai les deux ſentimens qui, ſur ce ſujet, ont juſqu'à préſent partagé les moraliſtes.

Les uns ſoutiennent que nous avons de la vertu une idée abſolue & indépendante des ſiècles & des gouvernemens divers; que la vertu eſt toujours une, & toujours la même. Les autres ſoutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles du platoniſme. La vertu, ſelon eux, n'eſt autre choſe que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau eſſentiel. Mais ce beau eſt un myſtère, dont ils ne peuvent donner d'idée préciſe : auſſi n'établiſſent-ils point leur ſyſtême ſur la connoiſſance que l'hiſtoire nous donne du cœur & de l'eſprit humain.

Les ſeconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raiſonnemens, c'eſt-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action, vertueuſe au nord, eſt vicieuſe au midi, & en concluent que l'idée de la vertu eſt purement arbitraire.

Telles ſont les opinions de ces deux eſpèces de philoſophes. Ceux-là, pour n'avoir pas conſulté l'hiſtoire, errent encore dans le dédale d'une métaphyſique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point aſſez profondément examiné les faits que l'hiſtoire préſente, ont penſé que le caprice ſeul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux ſectes de philoſophes ſe ſont également trompées ; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient conſidéré d'un œil attentif l'hiſtoire du monde. Alors ils auroient ſenti que les ſiècles doivent néceſſairement amener, dans le phyſique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires ; que, dans les grands bouleverſemens, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changemens ; que les mêmes actions peuvent lui devenir ſucceſſivement utiles & nuiſibles, &, par conſéquent, prendre tour à tour le nom de vertueuſes & de vicieuſes.

Conſéquemment à cette obſervation, s'ils euſſent voulu ſe former de la vertu une idée purement abſtraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le deſir du bonheur général ; que, par conſéquent, le bien public eſt l'objet de la vertu, & que

les actions qu'elle commande sont les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet ; qu'ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire ; que, dans les siècles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée ; & qu'enfin, si les peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense, une idée nette, simple, & conforme à l'expérience ; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, & dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblême de tout systême, qui s'écroule à mesure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits & de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, sans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux ; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples : en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public ; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie ; & si l'idée

d'utilité a toujours été ſecrètement aſſociée à l'idée de vertu, on peut aſſurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte; l'on n'y puniſſoit que la mal-adreſſe du voleur ſurpris (1) : quoi de plus bizarre que cette coutume? Cependant, ſi l'on ſe rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & caſſant, on ſentira que les vols de poules & de légumes étoient les ſeuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adreſſe, ſouvent niés avec fermeté (2), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui

(1) Le vol eſt pareillement en honneur au royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'inſu du poſſeſſeur de la choſe volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, diſent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol; & leur manière de vivre exigeoit qu'on le punît ſévèrement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines; quelle facilité à dérober, & quel déſordre, ſi l'on eût toléré de pareils vols! Auſſi, dit Ariſtote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(2) Tout le monde ſait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer ſon larcin, ſe laiſſa, ſans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché ſous ſa robe.

permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahiſon des Ilotes, que de l'ambition des Perſes, & qui ne pouvoit oppoſer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hiver, lorſque la diſette des vivres contraint le ſauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des nations ſauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagénaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle ſurpriſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le ſauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe! Les laiſſera-t-il dans des cabanes ou des forêts en proie à la famine ou aux bêtes féroces? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher ſes pères aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retiennent ſix mois dans des forêts immenſes,

ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie; & comment, en ces pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (1).

Mais, ſans avoir recours aux nations ſauvages, qu'on jette les yeux ſur un pays policé, tel que la Chine : qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux pères le droit de vie & de mort ſur leurs enfans; & l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles ſoient, n'ont pu quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitans : or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a pu, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, regarder ces cruautés

---

(1) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours aux malades; ils guériſſent comme ils peuvent : & lorſqu'ils ſont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainſi abandonnés.

Les habitans de Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir; c'eſt, diſent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'île Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie*, s'eſt-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (1).

C'eſt, ſans doute, au deſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, & par conſéquent à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des ſolitaires, qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le deſir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suiſſes à publier un édit par lequel il étoit non-ſeulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de ſe pourvoir d'une concubine (2).

---

(1) La manière de ſe défaire des filles, dans les pays catholiques, eſt de les forcer à prendre le voile : pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

(2) Svingle, en écrivant aux Cantons Suiſſes, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir ſa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de ſon prochain. *Fra. Paolo, Hiſt. du Conc. de Trente, lib. I.*

Il eſt dit au dix-ſeptième canon du concile de Tolède : *Que celui qui ſe contente d'une ſeule femme à titre d'épouſe ou*

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le legislateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (1).

D'accord avec mes raisonnemens, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle ou du moins apparente du bien public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des gouvernemens, subsisté long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises, & que la prorogation d'une pareille per-

de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la communion. C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(1) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher; mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

miſſion ne fût maintenant auſſi abſurde & auſſi nuiſible à l'état, qu'elle pouvoit être ſage & utile, lorſque la France étoit encore inculte ? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages paſſagers, ſont comme des échafauds, qu'il faut abattre quand les palais ſont élevés.

Rien de plus ſage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur perſuader qu'il leur apportoit les lois que lui avoit dictées le dieu ſon père. Ce menſonge imprimoit aux ſauvages plus de reſpect pour ſa légiſlation; ce menſonge étoit donc trop utile à cet état naiſſant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais après avoir aſſis les fondemens d'une bonne légiſlation, après s'être aſſuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les lois ſeroient toujours obſervées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce légiſlateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes peuples, & les changemens qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes lois; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes lois le caractère de divinité, qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes lois nuiſibles à l'état, ſi, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit preſque auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des états eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes lois & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même peuple; d'où je conclus que ces lois doivent être tour-à-tour adoptées & rejetées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieuſes; propoſition qu'on ne peut nier, ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'état, ſans ſaper, par conſéquent, les fondemens de toute légiſlation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le deſir du bonheur des hommes; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les peuples & dans tous les gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à ſa nation (1).

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpèces de vertu; l'une, que j'appelerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

---

(1) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je ne parle ici que de la *probité politique*, & non de la *probité religieuſe*, qui ſe propoſe d'autres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs, & tend à des objets plus ſublimes.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

Je donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont la chaſteté des veſtales, les auſtérités de ces fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes, & même nuiſibles à l'état, font le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines (1) : l'on y adore juſqu'à leurs nudités (2);

(1) Les bramines ont le privilège excluſif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(2) *Pourquoi*, diſent ces bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mère ?*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des ſauvages couvrent certaines parties de leurs corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicateſſe, de la ſenſibilité de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

l'on y respecte aussi leurs pénitences, & ces pénitences sont réellement affreuses (1) : les uns restent toute leur vie attachés à un arbre ; les autres se balancent sur les flammes ; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme ; ceux-là ne se nourrissent que de liquides ; quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette : & c'est un honneur aux pères de prostituer leurs filles à des fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'île Formose : « Pour officier dignement, & mériter la vénération des peuples, elles doivent, après » des sermons, des contorsions & des hurlemens, » s'écrier qu'elles voient leurs dieux : ce cri jeté, elles » se roulent par terre, montent sur le toît des pagodes, » découvrent leur nudité, se claquent les fesses, lâchent leur urine, descendent nues, & se lavent en » présence de l'assemblée (2) ».

Trop heureux encore les peuples chez qui, du

(1) Il est, au royaume de Pégu, des anachorètes, nommés *Santons ;* ils ne demandent jamais rien, dussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces santons logent à la campagne, dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux.

(2) *Voyages de la Compagnie des Indes hollandoises.*

moins, les vertus de préjugé ne ſont que ridicules; ſouvent elles ſont barbares (1). Dans la capitale du Cochin, l'on élève des crocodiles; & quiconque s'expoſe à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, eſt compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'eſt un acte de vertu, le jour qu'on promène l'idole, de ſe précipiter ſous les roues du charriot, ou de ſe couper la gorge à ſon paſſage : qui ſe voue à cette mort eſt réputé ſaint, & ſon nom eſt, à cet effet, inſcrit dans un livre.

---

(1) Les femmes de Madagaſcar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'eſt un devoir de religion, lorſqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'expoſer leurs enfans aux bêtes, de les enterrer, ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on élève des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on ſacrifie une de ces infortunées. Le prêtre, en habits ſacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache ſon cœur, & le jette au nez de l'idole. Le ſacrifice fait, les prêtres dînent, prennent des habits d'une forme horrible, & danſent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays, on ne ſacrifie que des hommes. On achète, pour cet effet, un eſclave beau, bien fait. Cet eſclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, eſt enſuite montré au peuple. Le quarantième jour, les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent ſon cœur, barbouillent l'idole de ſon ſang; & mangent ſa chair comme ſacrée. *Le ſang innocent*, diſent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire reſſouvenir de ſon peuple.* Il eſt bon de remarquer que les prêtres ne ſe chargent jamais de la commiſſion.

Or, s'il eſt des vertus, il eſt auſſi des crimes de préjugé. C'en eſt un pour un bramine d'épouſer une vierge. Dans l'île Formoſe, ſi, pendant les trois mois qu'il eſt ordonné d'aller nud, un homme eſt couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même île, c'eſt un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : ſont-elles groſſes ; elles s'étendent aux pieds de la prêtreſſe, qui, en exécution de la loi, les y foule juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées.

Au Pégu, lorſque les prêtres ou magiciens ont prédit la convaleſcence ou la mort d'un malade (1), c'eſt un crime au malade condamné d'en revenir. Dans ſa convaleſcence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, diſent les prêtres, dieu l'eût reçu en ſa compagnie.

Il n'eſt peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuiſibles à la ſociété.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ſes ennemis vaincus, on peut, ſans crime, dit le P. Cavazi, piler ſes propres enfans dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire

---

(1) Lorſqu'un Giague eſt mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaiſant la voix du mourant, répond qu'il n'a pas aſſez fait de ſacrifices à ſes ancêtres. Ces ſacrifices ſont une partie conſidérable du revenu des prêtres.

bouillir, en compoſer une pâte dont on ſe frotte pour ſe rendre invulnérable ; mais ce ſeroit un ſacrilége abominable que de ne pas maſſacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorſque les grains ſont mûrs, la reine, entourée de ſes courtiſans, ſort de ſon palais, égorge ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & les donne à manger à ſa ſuite : ces ſacrifices, dit-elle, ſont néceſſaires pour appaiſer les mânes de ſes ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils ſont privés ; cette foible conſolation peut ſeule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, ſans honte, vendre ſa femme ; le père, ſon fils ; le fils, ſon père : dans ces pays on ne connoît qu'un ſeul crime (1), c'eſt de refuſer les prémices de ſa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le P. Labat, ſi dépourvus de toutes vraies vertus, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de cet

(1) Au royaume de Lao, les Talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils ſe confeſſent tous les mois : fidèles à cette obſervance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un talapoin, convaincu de fauſſe monnoie, fut renvoyé abſous par le roi. *Les ſéculiers*, diſoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands préſens*. Les plus conſidérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux talapoins les ſervices les plus bas. Aucun d'eux ne ſe vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un talapoin.

ufage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de fes revenus, c'eft tout ce que leur recommande le Chitombé (1) : il ne defire point que fes nègres foient plus éclairés ; il craindroit même que des idées trop faines de la vertu ne diminuaffent, & la fuperftition, & le tribut qu'elle lui paie.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé fuffit pour faire fentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'eft-à-dire, à celles qui, fans ceffe, ajoutent à la félicité publique, & fans lefquelles les fociétés ne peuvent fubfifter.

Conféquemment à ces deux différentes efpèces de vertus, je diftinguerai deux différentes efpèces de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieufe*, & l'autre *corruption politique*. Cette diftinction m'eft néceffaire, 1°. parce que je confidère la probité philofophiquement & indépendamment des rapports que la religion a avec la fociété ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; 2°. pour éviter la contradiction perpétuelle qui fe trouve chez les nations idolâtres,

---

(1) Ce Chitombé entretient jour & nuit un feu facré, dont il vend les tifons fort cher. Celui qui les achète fe croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorfqu'il s'abfente pour vifiter les pays de fa domination, on eft obligé, fous peine de mort, de garder la continence. Les nègres font perfuadés que s'il mouroit de mort naturelle, cette mort entraîneroit la ruine de l'univers. Auffi le fucceffeur défigné l'égorge-t-il dès qu'il eft malade.

entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale. Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'eſt en qualité de philoſophe & non de théologien que j'écris ; & qu'ainſi je ne prétends, dans ce chapitre & les ſuivans, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertiſſement donné, j'entre en matière ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuſe à toute eſpèce de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette eſpèce de corruption, dont je ne ſuis point l'apologiſte, & qui eſt ſans doute criminelle, puiſqu'elle offenſe Dieu, n'eſt cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différens peuples ont cru & croient encore que cette eſpèce de corruption n'eſt pas criminelle : elle l'eſt, ſans doute, en France, puiſqu'elle bleſſe les lois du pays ; mais elle le feroit moins, ſi les femmes étoient communes, & les enfans déclarés enfans de l'état : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes, chez leſquelles ce que nous appelons le libertinage, non-ſeulement n'eſt pas regardé comme une corruption de mœurs, mais ſe trouve autoriſé par les lois, & même conſacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les ſerrails qui ſont ſous la protection des lois ; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine impoſée par la loi aux femmes ſtériles, c'eſt de chercher & de préſenter à leurs époux des filles qui leur ſoient agréables. En conſéquence de cette légiſlation, les Tunquinois trouvent les Euro-

péens ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raiſonnables croient honorer Dieu par le vœu de chaſteté ; ils ſoutiennent que, lorſqu'on le peut, il eſt auſſi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (1).

C'eſt pareillement ſous la ſauvegarde des lois que les Siamoiſes, la gorge & les cuiſſes à moitié découvertes, portées dans les rues ſur des palanquins, s'y préſentent dans des attitudes très-laſcives. Cette loi fut établie par une de leurs reines, nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Ce projet, diſent les Siamoiſes, lui réuſſit. Cette loi, ajoutent-elles, eſt d'ailleurs aſſez ſage : il eſt agréable aux hommes d'avoir des deſirs, aux femmes de les exciter. C'eſt le bonheur des deux ſexes, le ſeul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : & quelle ame aſſez barbare voudroit encore nous le ravir (2) !

---

(1) Chez les Giagues, lorſqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête : lorſque ces marques diſparoiſſent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(2) Un homme d'eſprit diſoit, à ce ſujet, qu'il faut, ſans contredit, défendre aux hommes tout plaiſir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défenſe, il falloit, par mille efforts d'eſprit, tâcher de concilier ce plaiſir avec le bonheur public. « Les hommes, ajoutoit-il, ſont ſi mal» heureux, qu'un plaiſir de plus vaut bien la peine qu'on

Au royaume de Batimena (1), toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la loi, & sous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la desire; un refus est contre elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espèce de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuple de l'isle Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté; en jouir, c'est honorer la divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux? Les dieux sont bons, & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espèce de prostitution (2).

» essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux » pour un gouvernement; & peut-être seroit-il facile d'y » réussir, si l'on examinoit, dans ce dessein, la législation » des pays où ces plaisirs sont permis ».

(1) *Christianisme des Indes*, L. IV, p. 308.

(2) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amans : plus elles en ont, & plus leurs nôces sont célèbres.

C'eſt encore pour ſe rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ſes guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouiſſent, en ſa préſence, des plaiſirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ſes temples! Que d'autels élevés à des femmes proſtituées (1)! Sans rappeler l'ancien culte de Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, ſous le nom de la déeſſe *Banany*, une de leurs reines, *qui*, ſelon le témoignage de Gemelli Carreri, *laiſſoit jouir ſa cour*

(1) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une proſtitution expiatoire, la rémiſſion de leurs péchés. Elles ne pouvoient ſe refuſer au deſir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouiſſance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt ſatisfait à la pénitence; mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grâce.

Les couvens des Bonzes ſont remplis de religieuſes idolâtres: on les y reçoit en qualité de concubines. En eſt-on las, on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces couvens ſont aſſiégées par ces religieuſes, qui, pour y être admiſes, offrent des préſens aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaiſirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce ſont eux qu'on doit charger de cette ſainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les pères & les maris les laiſſent avec leurs filles & leurs femmes.

de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amans, & même à deux à la fois.

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, père du deuxième siècle de l'église, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* « L'Assyrie, ainsi qu'une partie » de l'Afrique, dit ce Père, adore l'Air, sous le nom » de Junon ou de Vénus vierge. Cette déesse com» mande aux élémens; on lui consacre des temples : » ces temples sont desservis par des prêtres qui, vêtus » & parés comme des femmes, prient la déesse d'une » voix languissante & efféminée, irritent les desirs des » hommes, s'y prêtent, se targuent de leur impudi» cité; &, après ces plaisirs préparatoires, croient » devoir invoquer la déesse à grands cris, jouer des » instrumens, se dire remplis de l'esprit de la divinité, » & prophétiser ».

Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espèce de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un état, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les peuples où règne ce libertinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux & des nations sauvages ou guerrières, qui, livrées à toutes sortes de

voluptés, font heureuses au dedans, & redoutables au dehors, quel peuple plus célèbre que les Grecs! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponèse, époque fatale à leur vertu, quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes! On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le Juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté du jeune Stesileus, de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violens, alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaüs: il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisannes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espèce de corruption de mœurs se trouvant, en Grèce, portée au dernier excès, dans le temps même que ce pays produisoit des grands-hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jetoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espèce de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire, & en annonce la

ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique.*

Un peuple en eſt infecté, lorſque le plus grand nombre des particuliers qui le compoſent, détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette eſpèce de corruption qui ſe joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moraliſtes de les confondre. Si l'on ne conſulte que l'intérêt politique d'un état, cette dernière ſeroit peut-être la plus dangereuſe. Un peuple, eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures, s'il eſt attaqué de cette corruption, eſt néceſſairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du haſard, qui ſeul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un état, conſidérons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'eſt point lié à l'intérêt public; ſi, par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce Bonze, néceſſairement ennemi de la nation qui le nourrit, ſera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des Bonzes eût-il, en particulier, beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en ſera pas moins ambitieux; tous ſes membres travailleront, ſouvent ſans le ſavoir, à ſon agrandiſſement; ils s'y croiront autoriſés par un principe ver-

tueux (1). Il n'eſt donc rien de plus dangereux dans un état qu'un corps dont l'intérêt n'eſt pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganiſme firent mourir Socrate, & perſécutèrent preſque tous les grands-hommes, c'eſt que leur bien particulier ſe trouvoit oppoſé au bien public; c'eſt que les prêtres d'une fauſſe religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les miniſtres de la vraie religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands-hommes, ſe ſont faits les panégyriſtes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellens (2).

---

(1) Dans la vraie religion même, il s'eſt trouvé des prêtres qui, dans les temps d'ignorance, ont abuſé de la piété des peuples pour attenter aux droits du ſceptre.

(2) Voici comme s'exprime, au ſujet de M. de Monteſquieu, le père Millot, jéſuite, dans un diſcours couronné par l'académie de Dijon, ſur la queſtion : *Eſt-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?* . . . « Ces règles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui devroient » être gravées ſur le trône des rois & dans le cœur de » quiconque eſt revêtu de l'autorité, n'eſt-ce pas à une » profonde étude des hommes que nous les devons ? » Témoin cet illuſtre citoyen, cet organe, ce juge des » lois, dont la France & l'Europe entière arroſent le tom- » beau de leurs larmes; mais dont elles verront toujours » le génie éclairer les nations, & tracer le plan de la féli- » cité publique; écrivain immortel, qui abrégeoit tout,

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenſe faite dans certains pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Eſprit des lois ?* ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à ſon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'eſprit, répéter à ce ſujet, qu'en ſollicitant cette défenſe, les moines en ont uſé comme

---

» parce qu'il voyoit tout ; & qui vouloit faire penſer, » parce que nous en avons beſoin bien plus que de lire. » Avec quelle ardeur, quelle ſagacité, avait-il étudié le » genre-humain ! Voyageant comme Solon, méditant » comme Pythagore, converſant comme Platon, liſant » comme Cicéron, peignant comme Tacite, toujours ſon » objet fut l'homme ; ſon étude fut celle des hommes ; » il les connut. Déjà commencent à germer les ſemences » fécondes qu'il jeta dans les eſprits modérateurs des peu» ples & des empires. Ah ! recueillons-en les fruits avec » reconnoiſſance, &c. » Le P. Millot ajoute dans une note : ... « Quand un auteur d'une probité reconnue, » qui penſe fortement, & qui s'exprime toujours comme » il penſe, dit en termes formels : *La religion chrétienne,* » *qui ne ſemble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre* » *vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ;* quand il ajoute, » en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle : *Les prin-* » *cipes du chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſeroient* » *infiniment plus forts que ce faux honnneur des monarchies ;* » *ces vertus humaines des républiques, & cette crainte ſervile* » *des états deſpotiques,* c'eſt-à-dire, plus forts que les trois » principes du gouvernement politique établis dans l'*Eſprit* » *des Lois :* peut-on accuſer un tel auteur, ſi on a lu ſon » ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels » au chriſtianiſme ? »

(On laiſſe cette note, quoiqu'elle ne ſe trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuſcrit de l'auteur).

les Scythes avec leurs efclaves ? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaffent la meule avec moins de diftraction.

Il paroît donc que c'eft uniquement de la conformité ou de l'oppofition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public; & qu'enfin, la corruption religieufe de mœurs peut, comme l'hiftoire le prouve, s'allier fouvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la fageffe, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands-hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette efpèce de corruption de mœurs, n'aient fouvent rendu à la patrie des fervices plus importans que les plus févères anachorètes. Que ne doit-on pas à la galante Circaffienne, qui, pour affurer fa beauté, ou celle de fes filles, a, la première, ofé les inoculer ? Que d'enfans l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort ? Peut-être n'eft-il point de fondatrice d'ordre de religieufes qui fe foit rendu recommandable à l'univers par un auffi grand bienfait, & qui, par conféquent, ait autant mérité de fa reconnoiffance.

Au refte, je crois devoir encore répéter à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologifte de la débauche. J'ai feulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes efpèces de corruption de mœurs, qu'on a trop fouvent confondues, & fur lefquelles on femble n'avoir eu que des idées confufes. Plus inftruit du véritable objet de la queftion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux

juger du degré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux différentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpèces différentes de mauvaiſes actions; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, &, par conſéquent, criminelles, chez un peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux Moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſidérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale la connoiſſance des principes etablis dans les chapitres précédens.

Si la morale a, juſqu'à préſent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'eſt pas qu'à d'heureuſes expreſſions, à beaucoup d'élégance & de netteté, pluſieurs Moraliſtes n'aient joint beaucoup de profondeur d'eſprit & d'élévation d'ame : mais, quelque ſupérieurs qu'aient été ces Moraliſtes, il faut convenir qu'ils n'ont pas aſſez ſouvent regardé les différens vices des nations comme des dépendances néceſſaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'eſt cependant qu'en conſidérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, juſqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils ſe reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en eſt la cauſe ? C'eſt que les vices d'un peuple ſont, ſi j'oſe le dire, toujours cachés au fond de ſa législation : c'eſt là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ſes vices. Qui n'eſt doué ni des lumières ni du courage néceſſaires pour l'entreprendre, n'eſt, en ce genre, de preſque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à

la légiſlation d'un peuple, ſans faire aucun changement dans cette légiſlation, c'eſt prétendre à l'impoſſible, c'eſt rejeter les conſéquences juſtes des principes qu'on admet.

Qu'eſpérer de tant de déclamations contre la fauſſeté des femmes, ſi ce vice eſt l'effet néceſſaire d'une contradiction entre les deſirs de la nature & les ſentimens que, par les loix & la décence, les femmes ſont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagaſcar, ſi toutes les femmes ſont vraies, c'eſt qu'elles y ſatisfont, ſans ſcandale, toutes leurs fantaiſies, qu'elles ont mille galans, & ne ſe déterminent au choix d'un époux qu'après des eſſais répétés. Il en eſt de même des ſauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princeſſes du ſang, peuvent, lorſqu'elles ſe dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouſer d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fauſſes, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis ſeulement qu'on ne peut raiſonnablement reprocher aux femmes une fauſſeté dont la décence & les lois leur font, pour ainſi dire, une néceſſité ; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laiſſant ſubſiſter les cauſes.

Prenons la médiſance pour ſecond exemple. La médiſance eſt, ſans doute, un vice : mais c'eſt un vice néceſſaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires

publiques, ces citoyens, peu intéreſſés à s'inſtruire, doivent croupir dans une honteuſe pareſſe. Or, s'il eſt dans ce pays, de mode & d'uſage de ſe jeter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes. Tout panégyrique eſt ennuyeux, & toute ſatyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt-il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particulières, que l'homme du monde? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands-hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très-utile à l'état; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en

peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des lois somptuaires, sans changer la forme du gouvernement; ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que se proposent la politique & la législation, est la grandeur & la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une inconséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles & certains pays, & que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au public; qu'elles font, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'état que

les

les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des lois somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'état ? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendians ou à des criminels, sont donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans sa législation; que c'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seroient politiquement nuisibles, si elles n'étoient vaines; mais elles le seront toujours, parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des lois. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les moralistes, il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent,

avec avantage, combattre contre des ſentimens; que c'eſt une paſſion qui ſeule peut triompher d'une paſſion; que pour inſpirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modeſtie vis-à-vis du public, il faut mettre en oppoſition ſa vanité avec ſa coquetterie, lui faire ſentir que la pudeur eſt une invention de l'amour & de la volupté raffinée (1); que

(1) C'eſt en conſidérant la pudeur ſous ce point de vue, qu'on peut répondre aux argumens des ſtoïciens & des cyniques, qui ſoutenoient que l'homme vertueux ne faiſoit rien dans ſon intérieur, qu'il ne dût faire à la face des nations, & qui croyoient, en conſéquence, pouvoir ſe livrer publiquement aux plaiſirs de l'amour. Si la plupart des légiſlateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'eſt, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le ſpectacle fréquent de la jouiſſance ne jetât quelque dégoût ſur un plaiſir auquel ſont attachés la conſervation de l'eſpèce & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs ſenti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curioſité, rendoit les careſſes plus délicieuſes, les faveurs plus flatteuſes, & multiplioit enfin les plaiſirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine eſpèce de pudeur, & ſi les filles, en préſence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'eſt que Lycurgue vouloit que les mères, rendues plus fortes par de ſemblables exercices, donnaſſent à l'état des enfans plus robuſtes. Il ſavoit que, ſi l'habitude de voir des femmes nues émouſſoit le deſir d'en connoître les beautés cachées, ce deſir ne pouvoit pas s'éteindre, ſurtout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en ſecret & furtivement les faveurs de leurs épouſes. D'ailleurs,

c'eſt à la gaze, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ſes plaiſirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables ſe préſentent demi-nuds dans les aſſemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent ſans voile aux regards des hommes, les deſirs perdent tout ce que la curioſité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les beſoins; qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur ſuſpend un voile entre les deſirs & les nudités, ce voile myſtérieux eſt le taliſman qui retient l'amant aux genoux de ſa maîtreſſe: & que c'eſt enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le ſceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux ſont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de ſon bonheur; qu'ils haïſſent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le ſpectacle de vos amuſemens eſt un ſpectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahiſſant le ſecret de vos plaiſirs; vous expoſe à tous les traits de leur vengeance.

C'eſt en ſubſtituant ainſi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les moraliſtes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article: je rentre dans mon ſujet; & je

---

Lycurgue, qui faiſoit de l'amour un des principaux reſſorts de ſa légiſlation, vouloit qu'il devînt la récompenſe, & non l'occupation des Spartiates.

dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance ; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir; que, par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique & la législation : d'où je conclus que, pour se rendre utiles à l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au moraliste d'indiquer les lois, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les moralistes, il en est peu, sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent, en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société; & leur esprit, qui peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général; & malheureusement en morale, comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des Moralistes hypocrites.

J'ENTENDS par *hypocrite* celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui même. Il est beaucoup d'hommes de cette espèce : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considèrent les vices destructeurs des empires ; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchaînent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société : &, si la vue des défauts les moins nuisibles à l'état, suffisoit pour vous irriter, de quel œil considéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillans, magnagnimes & désintéressés ? de quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous appercevriez quelque défaut dans la jurisprudence ou la distribution des impôts, lorsque vous en decouvririez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles & du ravage de plusieurs provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, détestant le

jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours; ou du moins prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui, juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'empereur, lui porte ſes plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cents de mes concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſsède encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots; & l'empereur, étonné de ſa fermeté, lui accorde la récompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux; la punition des coupables & la ſuppreſſion des impôts.

Voilà de quelle manière ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenſeurs, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice eſt proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : ſi vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuiſent, vous uſurpez le nom de moraliſtes, vous n'êtes que des égoïſtes.

C'eſt donc par un détachement abſolu de ſes intérêts perſonnels, par une étude profonde de la ſcience de la légiſlation, qu'un moraliſte peut ſe rendre utile à ſa patrie. Il eſt alors en état de peſer les avantages & les inconvéniens d'une loi ou d'un uſage, & de juger s'il doit être aboli ou conſervé. L'on n'eſt que trop ſouvent contraint de ſe prêter à des abus, & même à des uſages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a ſi longtemps toléré les duels, c'eſt qu'en des pays où l'on

n'eſt point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'eſt point exercée par des guerres continuelles, les moraliſtes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, & d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillans défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en eſt mille autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédans épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphère d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs *mies*, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'orgueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne mènera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre

les raisonnemens de ces philosophes. Aussi les nations, soumises d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuse indocilité, le peuple, scrupuleusement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'esclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (1), & justifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.*

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire, dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi,

---

(1) On distingue à la Chine deux sortes de ministres: les uns sont les ministres *signeurs*; ils donnent les audiences & les signatures: les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changemens que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire & plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misère publique & des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de la métaphysique, de la jurisprudence. Il est peu de sciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne pense: tout se tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis.

Je passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs, le particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commettre, à son insu, les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces ames timides & peu éclairées, qui sacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaisirs, & quelquefois même jusqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper, quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentimens mâles & courageux, qui forment

le caractère diſtinctif de l'homme vertueux; ſentimens qu'on deſire dans chaque citoyen, & qu'on eſt en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers poſtes, renverſera-t-il les obſtacles que certains préjugés mettent au bien général, & réſiſtera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puiſſans, ſouvent intéreſſés au malheur public, ſi ſon ame n'eſt inabordable à toute eſpèce de ſollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoiſſance des principes ci-deſſus établis, procure, du moins cet avantage au particulier; c'eſt de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute eſpèce d'inquiétude, d'aſſurer le repos de ſa conſcience, & de lui procurer, en conſéquence, les plaiſirs intérieurs & ſecrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils ſeroient, ſans doute, plus conſidérables. Conſéquemment à ces mêmes principes, on pourroit, ſi je l'oſe dire, compoſer un catéchiſme de probité, dont les maximes ſimples, vraies, & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conſéquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; ſentir que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris; & enfin au légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe, & devient vicieuſe.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir, sans soulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles, & sans occasionner enfin de ces séditions qui, toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractère ferme & d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les lois & les usages anciens, qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un état sont changés ; & que des lois, utiles lors de sa fondation, lui sont devenues nuisibles ; ces mêmes lois, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes lois, & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa patrie ? Après la destruction de Carthage, lorsque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trou-

voit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs lois, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé ; & ſentir que, pour ſauver l'état, la république en corps devoit ſe preſſer de faire, dans les lois & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonſtances, & ſur-tout ſe hâter de prévenir les changemens qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle, la plus dangereuſe des légiſlatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remede, s'ils avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes lois qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y ſoutenir ; qu'un empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi pour ſe parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue M. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa légiſlation à la Caroline, voulut que ſes lois n'euſſent de force que pendant un ſiècle ; que, ce temps expiré, elles deviſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des lois différentes ; & qu'une légiſlation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes religions l'application de

cette idée de M. Locke; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe & de leur inventeur, & de leurs ſectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un légiſlateur, mais de l'eſprit étroit d'un particulier; qu'en conſéquence, ces fauſſes religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des lois & le principe de l'utilité publique; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ſes applications à toutes les diverſes poſitions où peut ſucceſſivement ſe trouver un peuple, eſt le ſeul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anaſtaſe, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Gir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la compoſition des fauſſes religions, on eût toujours ſuivi ce plan, on auroit conſervé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le tartare ni l'élyſée; le légiſlateur en eût toujours fait, à ſon gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, ſelon la force plus ou moins grande de ſon imagination. Ces religions, ſimplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuiſible, n'euſſent point courbé les eſprits ſous le joug honteux d'une ſotte crédulité; & que de crimes & de ſuperſtitions euſſent diſparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java (1), perſuadé, à la plus légère incommodité, que l'heure

(1) A l'orient de Sumatra.

fatale eſt venue, ſe preſſer de rejoindre le dieu de ſes pères, implorer la mort, & conſentir à la recevoir; les prêtres euſſent vainement voulu lui extorquer un pareil conſentement pour l'étrangler enſuite de leurs propres mains, & ſe gorger de ſa chair. La Perſe n'eût point nourri cette ſecte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ſes principes, qui leva une main homicide ſur un Sophi, & plongea le poignard dans le ſein d'Amurath. Des Romains, auſſi ſuperſtitieux que des Nègres (1), n'euſſent point reglé leur courage ſur l'appétit des poulets ſacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'orient, fécondé les germes de ces guerres (2) longues & cruelles que

---

(1) Lorſque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lièvre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'eſt, diſent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de ſa frayeur; ils le combattent alors avec intrépidité. Mais s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, diſent ils, eſt le préſage certain d'une défaite, à laquelle ils ne s'expoſent jamais. Si le chant du coq eſt à la fois entendu des deux camps, il n'eſt point de courage qui y tienne, les deux armées ſe débandent & fuient. Au moment que le ſauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un ſonge ou l'aboyement d'un chien ſuffit pour le faire retourner ſur ſes pas.

(2) Les paſſions humaines ont quelquefois allumé de ſemblables guerres dans le ſein même du chriſtianiſme; mais rien de plus contraire à ſon eſprit, qui eſt un eſprit

les Sarrasins firent d'abord aux chrétiens ; que, sous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entre eux ; & qui, sans doute, firent inventer la fable dont se servit un prince de l'Indoustan pour réprimer le zèle indiscret d'un Iman.

Soumets-toi, lui disoit l'Iman, à l'ordre du très-Haut. La terre va recevoir sa sainte loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entière subjuguées, l'aigle romaine foulée aux pieds des fidèles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la sublimité de l'alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre loi. Notre Dieu n'est point un dieu cruel ; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur, & s'élance plus rapidement vers le ciel. Insecte couronné, lutteras-tu long-temps contre ton dieu ? Ouvre les yeux ; vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumières de l'alcoran ?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans

---

de désintéressement & de paix ; à sa morale, qui ne respire que la douceur & l'indulgence ; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité ; à la spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs ; enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose. (*Note qui ne se trouve, ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur.*)

la

la république des Castors, comme dans mon empire, l'on se plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques maréchaussées. Le sénat des Castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jetant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme ; que le peuple des Castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce dieu, mis en sentinelle sur chaque planète ; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons & les maux aux méchans : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il se tait : on consulte, on délibère ; l'idée plait par sa nouveauté, on l'adopte ; voilà la religion établie, & les Castors vivant d'abord comme frères. Cependant, bientôt après, il s'élève une grande controverse. C'est la Loutre, disent les uns ; c'est le Rat musqué, répondent les autres, qui, le premier, présenta à Michapour les grains de sable dont il forma la terre. La dispute s'échauffe ; le peuple se partage ; on en vient aux injures, des injures aux coups ; le fanatisme sonne la charge. Avant cette religion, il se commettoit quelques vols & quelques assassinats ; la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation est égorgée. Instruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman ! ajouta ce prince Indien, me prouver

la vérité & l'utilité d'une religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce chapitre que, si le législateur étoit autorisé, conséquemment aux principes ci-dessus établis, à faire, dans les lois, les coutumes & les fausses religions, tous les changemens qu'exigent les temps & les circonstances, il pourroit tarir la source d'une infinité de maux, &, sans doute, assurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumières ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la morale, en nous faisant appercevoir la dépendance nécessaire qui lie les mœurs aux lois d'un pays, & nous apprenant que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation ? Qui doute que, plus assidus à cette étude, les moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut degré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (1) ?

---

(1) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine ; que ce projet est une chimère. Je veux qu'une aveugle & longue suite d'évènemens, dépendans tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est & sera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si, dans cette longue chaîne d'évènemens, sont nécessairement compris les sages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur ?

Si, dans presque tous les gouvernemens, toutes les lois, incohérentes entre elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard, c'est que, guides par des vues & des intérêts différens, ceux qui les font s'embarrassent peu du rapport de ces lois entre elles. Il en est de la formation de ce corps entier des lois comme de la formation de certaines isles : des paysans veulent vider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courans, s'amonceler autour de quelques roseaux, s'y consolider, & former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du législateur, à la dépendance des lois entre elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dependance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple, tel que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement : principe dont personne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale & la législation, que beaucoup de gens répètent sans l'entendre, & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle, du moins, si l'on en juge par le malheur de presque tous les peuples de la terre (1).

---

(1) Dans la plupart des empires de l'orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples sur ce point, s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent

CHAPITRE XVIII.

De l'Esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers.

J'AI prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples, & les changemens arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit, les siècles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivans, prouver la vérité par des exemples.

ces malheureuses contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes ils sont en droit d'attendre du prince, & le contrat tacite qui le lie à ses peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que sur le desir pervers de tyranniser leurs sujets.

CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différens genres d'Esprit est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

POUR faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changemens. En veut-on savoir la cause : qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cents ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules ; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre ; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans & de son goût : une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admiroit dans le siècle précédent (1). Ce que je dis des

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un

romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui sussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (1)

---

certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considère pas sous ce point de vue, & ne peut en conséquence en porter le même jugement.

(1) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie : « Dieu, dit-il, avoit, de toute éter- » nité, déterminé l'incarnation & le salut du genre-hu- » main ; mais il vouloit que de grands personnages, tels » que les saints-pères, le demandassent. Adam, Enos, » Enoch, Mathusalem, Lamech, Noé, après l'avoir inu- » tilement sollicité, s'avisèrent de lui envoyer des ambas- » sadeurs. Le premier fut Moïse ; le second, David ; le » troisième, Isaïe, & le dernier, l'Eglise. Ces ambassa- » deurs n'ayant pas mieux réussi que les patriarches eux- » mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame

& ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du Soleil & la Princesse de Clèves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumières s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conséquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire, *qu'au seul son de l'ar-*

» Eve se présenta la première, à laquelle Dieu fit cette » réponse : *Eve, tu as péché, tu n'es pas digne de mon fils.* » Ensuite madame Sara, qui dit : *O Dieu ! aide-nous*. Dieu » lui dit : *Tu t'en es rendu indigne par l'incrédulité que tu* » *marquas, lorsque je t'assurai que tu serois mère d'Isaac*. La » troisième fut madame Rebecca ; Dieu lui dit : *Tu as fait,* » *en faveur de Jacob, trop de tort à Esaü*. La quatrième, » madame Judith, à qui Dieu dit : *Tu as assassiné*. La cin- » quième, madame Esther, à qui il dit : *Tu as été trop* » *coquette ; tu perdois trop de temps à t'attiffer pour plaire à* » *Assuerus*. Enfin fut envoyée la chambrière de l'age de » quatorze ans, laquelle tenant la vue basse & toute hon- » teuse, s'agenouilla, puis vint à dire : *Que mon bien-aimé* » *vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses* » *pommes ;* & le jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils » ayant ouï ces paroles, il dit à son père : *Mon père, j'ai* » *aimé celle-ci dès ma jeunesse, & je veux l'avoir pour mère.* » A l'instant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit : *O Gabriel !* » *va-t-en vîte en Nazareth, à Marie, & lui présente de ma* » *part ces lettres*. Et le fils y ajouta : *Dis-lui, de la mienne,* » *que je la choisis pour ma mère. Assure-la*, dit ensuite le » Saint-Esprit, *que j'habiterai en elle, qu'elle sera mon tem-* » *ple, & remets-lui ces lettres de ma part* ». Tous les autres sermons de ce Menot sont à-peu-près dans le même goût.

gent qui tombe dans le tronc ou le baſſin, & qui fait tin, tin, tin, *toutes les ames du purgatoire ſe prennent tellement à rire, qu'elles font* ha, ha, ha, hi, hi, hi (1)?

Dans la ſimplicité des ſiècles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très-différent de celui ſous lequel on les conſidère dans les ſiècles éclairés. Les tragédies de la paſſion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en ſeroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en règle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'hoſtie; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pécher; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, & mille autres queſtions encore plus extravagantes (2).

(1) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ſes paroiſſiens, pour ſavoir aux frais de qui l'on paveroit l'égliſe; ce curé, lorſque le juge étoit prêt à le condamner, s'aviſa de citer ce paſſage de Jérémie : *Paveant illi, & ego non paveam.* Le juge ne ſut que répondre à la citation, il ordonna que l'égliſe ſeroit pavée aux dépens des paroiſſiens.

Il y eut un temps, dans l'égliſe, où la ſcience & l'art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce ſujet, que les anges fouettèrent ſaint Jérôme, pour avoir voulu imiter le ſtyle de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité.

(2) *Utrum Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabo-*

Tout, jusqu'aux miracles, portoit dans ce temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siècle (1).

---

lum, vel asinum, vel silicem, vel cucurbitam : &, si suppositasset cucurbitam, quemadmodùm fuerit concionatura, editura miracula, & quonammodo fuisset fixa cruci. Apolog. P. Herodot. tome III, page 127.

(1) Quelque chose qu'on dise en faveur des siècles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait, ou contre les philosophes, ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les enregistrer dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendians, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumières philosophiques*, dit M. l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute M. Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs lois & leur police. L'esprit est comme le feu; il agit en tous sens : il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes lois, & s'affranchir du joug de cette supersti-

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (1), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine. « Ce moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à » son retour, une rivière à traverser : Satan renversa » le bateau, & le moine fut noyé, comme il commen» çoit l'invitatoire des matines de la Vierge. Deux » diables se saisissent de son ame, & sont arrêtés par » deux anges, qui la réclament en qualité de chrétienne. » Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que » Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est pas une » fable ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis » de Dieu : &, puisque nous l'avons trouvé dans l'or» dure du péché, nous allons le jeter dans le bour» bier de l'enfer ; nous serons bien récompensés de » nos prévôts. Après bien des contestations, les anges

---

tion qui désole les siècles d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que si l'on considère les savans simplement comme des commerçans, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espèce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(1) *Histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome XVIII.

» proposent de porter le différend au tribunal de la » Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront vo- » lontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeoit selon » les lois : mais, pour la Vierge, disent-ils, nous » n'en pouvons espérer de justice : elle briseroit toutes » les portes de l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul » jour celui qui, de son vivant, a fait quelques ré- » vérences à son image. Dieu ne la contredit en rien; » elle peut dire que la pie est noire, & que l'eau » trouble est claire; il lui accorde tout : nous ne sa- » vons plus où nous en sommes; d'un ambesas elle » fait un terne, d'un double-deux un quine, elle a le » dez & la chance : le jour que Dieu en fit sa mère, » fut bien fatal pour nous ».

L'on seroit, sans doute, peu édifié d'un tel miracle; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuses, sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse*, & qui m'a paru trop plaisant pour résister au desir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte « qu'autrefois, dans le royaume d'Arménie, il » y eut un roi qui avoit beaucoup de haine contre » les chrétiens; c'est pourquoi il persécuta la religion » d'une manière bien cruelle. Il méritoit bien que Dieu » l'eût alors puni : cependant Dieu, infiniment bon, » qui ouvrit le cœur à S. Paul pour le convertir, » lorsqu'il persécutoit les fidèles, ouvrit aussi le cœur » à ce roi pour qu'il connût la sainte religion. Aussi » arriva-t-il que le roi tenant son conseil dans le pa- » lais, avec les mandarins, pour délibérer sur les

» moyens d'abolir entièrement la religion chrétienne
» dans le royaume, le roi & les mandarins furent aussi-
» tôt changés en cochons. Tout le monde accourut
» aux cris de ces cochons, sans savoir quelle pouvoit
» être la cause d'une chose aussi extraordinaire. Alors
» il y eut un chrétien, nommé Grégoire, qui avoit
» été mis à la question le jour de devant, qui accourut
» au bruit, & qui reprocha au roi sa cruauté envers
» la religion. Au discours que fit Grégoire, les co-
» chons s'arrêtèrent, & s'étant tus, ils levèrent le
» museau en haut pour écouter Grégoire, lequel in-
» terrogea tous les cochons en ces termes: Désormais
» êtes-vous résolus de vous corriger? A cette demande,
» tous les cochons firent un coup de tête, & crièrent
» *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit *oui*.
» Grégoire reprit ainsi la parole: Si vous êtes résolus
» de vous corriger, si vous vous repentez de vos pé-
» chés, & que vous veuilliez être baptisés pour ob-
» server la religion parfaitement, le seigneur vous re-
» gardera dans sa miséricorde; sinon, vous serez mal-
» heureux dans ce monde & dans l'autre. Tous les
» cochons frappèrent la tête, firent la révérence, &
» crièrent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient
» voulu dire qu'ils le desiroient ainsi. Grégoire, voyant
» les cochons humbles de cette sorte, prit de l'eau
» bénite, & baptisa tous les cochons: & il arriva sur
» le champ un grand miracle; car, à mesure qu'il
» baptisoit chaque cochon, aussi-tôt il se changeoit
» en une personne plus belle qu'auparavant ».

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies & ces

queſtions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient ſi ridicules, étoient & devoient être admirées dans les ſiècles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'eſprit du temps, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La groſſière imbécillité de la plupart d'entre eux ne leur permettoit pas de connoître la ſainteté & la grandeur de la religion : dans preſque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperſtition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philoſophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuſte qu'on ſoit envers les ſciences, quelque corruption qu'on les accuſe d'introduire dans les mœurs, il eſt certain que celles de notre clergé ſont maintenant auſſi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins ſi l'on conſulte & l'hiſtoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célèbres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes, religioſi, concubinarii.* « Damnés, infames, » s'écrie Maillard, dont les noms ſont inſcrits dans » les regiſtres du diable; larrons, voleurs, comme dit » ſaint Bernard; penſez-vous que les fondateurs de vos » bénéfices vous les aient donnés pour ne faire autre » choſe que de vivre à pot & à cuiller avec des filles, » & jouer au glic? Et vous, Meſſieurs les gros abbés, » avec vos bénéfices, qui nourriſſez chevaux, chiens » & filles, demandez à ſaint Etienne s'il a eu paradis » pour mener une telle vie, faiſant grande chère, » étant toujours parmi les feſtins & banquets, &

» donnant les biens de l'église & du crucifix aux filles » de joie (1) ».

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siècles grossiers, où tous les hommes, superstitieux & braves, ne s'amusoient que des contes de moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans des siècles différens, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de révo-

(1) Ce Maillard, qui déclamoit de cette manière contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confrères. On l'appeloit le *docteur Gomorrhéen.* On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît assez bien tournée pour le temps :

Nostre maistre Maillard tout par tout met le nez,
Tantost va chez le roy, tantost va chez la royne;
Il fait tout, il sait tout, & à rien n'est idoine;
Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
Mais il est si meschant, pour n'être que chanoine,
Qu'auprès de luy sont saincts le diable & les damnés.
Si se fourrer par-tout à gloire il le repute,
Pourquoi dedans Poissy, n'est-il à la dispute?
Il dit qu'à grand regret il en est éloigné;
Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme.
Pourquoi donc n'y est-il? Il est embesogné
Après les fondemens pour rebastir Sodome.

lutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'eſt, du moins, que dans les ſiècles éclairés qu'elles ſont remarquables. Or, ces ſortes de révolutions y ſont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la poſition d'un peuple. Il eſt donc une dépendance ſecrètement établie entre le goût d'une nation & ſes intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on ſe demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs ; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colère, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au défaut de police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiècle où nous vivons, dans un temps où la police eſt, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la ſociété, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces ſentimens mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légères ? C'eſt qu'il eſt très-rare que les peuples allient une certaine eſpèce de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion ; c'eſt que les Romains devinrent bas & vils ſi-tôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homère :

L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu première.

D'où je conclus que les ſiècles de liberté, dans leſquels s'engendrent les grands-hommes & les grandes paſſions, ſont auſſi les ſeuls où les peuples ſoient vraiment admirateurs des ſentimens nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre poète ? C'eſt qu'on ſortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentimens hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition ; c'eſt que les caractères que

Corneille

Corneille donne à ſes héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conſéquent, plus analogues à l'eſprit du ſiècle, qu'ils ne le ſeroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros (1), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a ſuccédé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont éteints de toutes parts.

Comment un artiſan habitué à gémir ſous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand ſeigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le ſaint reſpect que l'Egyptien a pour ſes dieux, & le nègre pour ſon fétiche, ſeroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe?

De pareils ſentimens doivent leur paroître fous & giganteſques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, ſans avoir ſouvent à rougir de la baſſeſſe des leurs : c'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte un petit nombre d'eſprits & de caractères élevés, qui conſervent encore pour Corneille une eſtime raiſonnée & ſentie, les autres admirateurs de ce grand poète l'eſtiment moins par ſentiment que par préjugé & ſur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon goût. D'un ſiècle à l'autre,

(1) Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands-hommes.

un peuple eſt différemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion différente qui l'anime.

Il en eſt des ſentimens des hommes comme de leurs idées : ſi nous ne concevons dans les autres que les idees analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Sallufte, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous-mêmes fortement (1).

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion, il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentimens d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas ſe communiquer l'impreſſion differente qu'excitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flatteur. Or, pour faire aux différens genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en préſentant ſur le théâtre des paſſions convenables à des particuliers, telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hommes y ſoient également ſenſibles : il eſt certain que des ames fières

(1) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui-même; il rejette le reſte comme inventé.

& hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de cette paſſion : & c'eſt préciſément la raiſon pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de ſuccès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté ſont, ſi je l'oſe dire, des points de ralliement pour l'eſtime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diverſité des intérêts perſonnels doit néceſſairement s'oppoſer à l'univerſalité des applaudiſſemens. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des ſuccès plus ou moins étendus, en peignant des paſſions plus ou moins généralement intéreſſantes pour les particuliers. Or, parmi les paſſions de cette eſpèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie ſur un beſoin de la nature, ne ſoit la plus univerſellement ſentie. Auſſi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre ſiècle, ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraiſemblablement la préférence.

C'eſt une certaine foibleſſe de caractère, ſuite néceſſaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans les palais des rois.

C'eſt l'heureux accroiſſement de l'autorité ſouve-

raine, qui, déſarmant la ſédition, aviliſſant la condition des bourgeois, a dû preſque entièrement les bannir de la ſcène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, leſquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & ſont proprement les bourgeois du ſiècle.

On voit donc qu'en des temps différens, certains genres d'eſprit font ſur le public des impreſſions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eſtimer. Or, cet intérêt public eſt quelquefois, d'un ſiècle à l'autre, aſſez différent de lui-même, pour occaſionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiſſement ſubit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels ſont tous les ouvrages de controverſe, ouvrages maintenaut auſſi ignorés, qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés ſur leur croyance, étoient animés de l'eſprit de fanatiſme; où chaque ſecte, ardente à ſoutenir ſes opinions, vouloit, armée de fer ou d'argumens, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverſes étoient, premièrement quant au choix du ſujet, des ouvrages trop généralement intéreſſans, pour n'être pas univerſellement eſtimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'adreſſe & l'eſprit imaginables; car enfin, pour perſuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme ſont quel-

ques héréſies (1), il étoit impoſſible que les controverſiſtes n'employaſſent, dans leurs écrits, toute la ſoupleſſe, la force & les reſſources de la logique, que leurs ouvrages ne fuſſent des chefs-d'œuvre de ſubtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'eſprit humain. Il eſt donc certain que, tant par l'importance de la matière, que par la manière de la traiter, les controverſiſtes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus eſtimables.

Mais dans un ſiècle où l'eſprit de fanatiſme a preſque entièrement diſparu; où les peuples & les rois, inſtruits par les malheurs paſſés, ne s'occupent plus des diſputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermiſſent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impreſſion ſur les eſprits. Auſſi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverſe péruvienne, dans laquelle on examineroit ſi Manco-Capac eſt ou n'eſt pas fils du ſoleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait paſſé ſous nos yeux, qu'on ſe rappelle le fanatiſme avec lequel on diſputoit ſur la prééminence des modernes ſur les anciens. Ce fanatiſme fit alors la réputation de pluſieurs diſſertations médiocres, compoſées ſur ce ſujet : & c'eſt l'indifférence avec laquelle on a conſidéré cette diſpute, qui depuis a laiſſé dans l'oubli les diſſertations de l'illuſtre M. de la Motte & du ſavant

(1) Voyez l'*Hiſtoire des Héréſies*, par ſaint Epiphane.

abbé Terrasson; dissertations qui, regardées, à juste titre, comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différens siècles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changemens journellement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle & dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle & dans un autre pays; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, & les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprit: l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changemens survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1): l'autre, dont l'utilité éternelle, inalté-

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses: je comprends, par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous

rable, indépendante des mœurs & des gouvernemens divers, tient à la nature même de l'homme, eſt, par conſéquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire, comme l'eſprit le plus deſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpèces, je diſtinguerai, en conſéquence, deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide; les autres, un ſuccès étendu & durable. Un roman ſatyrique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie & maligne, les ridicules des Grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le ſentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les Grands & les Petits: ces derniers ſaiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable: peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naiſſance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface

---

paroiſſent les plus durables: telles ſont les fauſſes religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des ſiècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des Petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces ſortes d'ouvrages, dont la célébrité ſouvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent avoir les romans ſatyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même: le deſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un ſi grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs ſi paſſionnés. D'ailleurs, les principes de ces ſciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention, qui doit encore en diminuer conſidérablement le nombre.

Mais ſi le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un ouvrage ſatyrique, il eſt plus généralement reconnu; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiècle. Tout ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun temps.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître la vraie cauſe des différentes eſpèces d'eſtime attachées aux différens genres d'eſprit : s'il reſte encore quelque doute ſur ce ſujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deſſus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on ſavoir, par exemple, quels ſeroient les divers ſuccès de deux écrivains, dont l'un ſe diſtingueroit uniquement par la force & la profondeur de ſes penſées, & l'autre par la manière heureuſe de les exprimer : conſéquemment à ce que j'ai dit, la réuſſite du premier doit être plus lente; parce qu'il eſt beaucoup plus de juges de la fineſſe, des grâces, des agrémens d'un tour ou d'une expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, qu'il n'eſt de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des ſuccès plus rapides qu'étendus, & plus brillans que durables. Il en eſt deux cauſes : la première, c'eſt qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de ſon coloris, & ne paſſe, par conſéquent, aux étrangers que dépouillé des charmes du ſtyle, qui, dans ma ſuppoſition, en faiſoient le principal agrément : la ſeconde, c'eſt que la langue vieillit inſenſiblement; c'eſt que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été compoſé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conſerver à ſon auteur qu'une eſtime de tradition.

Pour obtenir un ſuccès entier, il faut aux graces de l'expreſſion, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut ſoutenir l'épreuve du temps, & ſur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuſet le plus propre à ſéparer l'or pur du clinquant. Auſſi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poètes, le mépris injuſte que quelques gens raiſonnables ont conçu pour la poéſie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'eſt qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiècles & les pays divers, il en eſt qui, plus vivement & plus généralement intéreſſans pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeler que, parmi les hommes, il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paſſion ; que la plupart d'entre eux ſont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi (1) ; qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes

(1) Voilà pourquoi, dans la Grèce, dans Rome, & dans preſque tous les pays, le ſiècle des poètes a toujours annoncé & précédé celui des philoſophes.

étant communément moins curieux de la connoiſſance de la botanique, de la géographie & des beaux-arts que de la connoiſſance du cœur humain, les philoſophes excellens en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & eſtimés que les botaniſtes, les géographes & les grands critiques. Auſſi, M. de la Motte (qu'il me ſoit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, ſans contredit, plus généralement eſtimé, s'il eût appliqué à des ſujets plus intéreſſans la même fineſſe, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ſes diſcours ſur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'art auxquels ils ſont utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de M. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpèces de ſuccès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels ſont certains genres de poèmes, de romans, de pièces de théâtre, & d'écrits moraux ou politiques: ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſté-

rité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiècles & à tous les pays; & qu'Homère, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon temps. Mais cette perte, & ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mélangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernières. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Molière ſont-elles déjà moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſanthrope?* L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pièces: l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le degré d'eſtime qui leur eſt dû: mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant, & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues aux choix heureux de ce ſujet, c'eſt-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit guères, chez les différentes nations, que les pièces de caractère paſſer, avec ſuccès, d'un théâtre à l'autre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que l'eſtime

accordée aux divers genres d'eſprit, eſt dans chaque ſiècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'Eſprit, conſidéré par rapport aux différens pays.

Ce que j'ai dit des ſiècles divers, je l'applique aux pays différens, & je prouve que l'eſtime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'eſprit, eſt chez les différens peuples toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, &, par conſéquent, de la diverſité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence eſt-elle ſi fort en eſtime chez les républicains? C'eſt que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richeſſes & des grandeurs. Or, l'amour & le reſpect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit néceſſairement ſe réfléchir ſur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non-ſeulement l'éloquence, mais encore toutes les ſciences, qui, telles que la politique, la juriſprudence, la morale, la poéſie, ou la philoſophie, peuvent ſervir à former des orateurs.

Dans les pays deſpotiques, au contraire, ſi l'on fait peu de cas de cette même eſpèce d'éloquence, c'eſt qu'elle ne mène point à la fortune; c'eſt qu'elle n'eſt,

dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader, lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raison, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grèce on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement, & par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négocians ; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amène à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national ; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chûte ou de l'asservissement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adisson, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on

ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays ou chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits ; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre : la liste de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les sciences & les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs Anglois sont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire ; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous ; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de la servitude, & leur ait appris à préférer les richesses aux talens. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, un mérite de s'instruire ; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que M. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit sur le caractère & le génie différens des nations de l'Europe : *La seule manière*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne*, ajouta-t-il, *on demande :* Est-ce un Grand de la première classe ?

En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres ? *En France :* Eſt-il bien à la cour ? *En Hollande :* Combien a-t-il d'or ? *En Angleterre :* Quel homme eſt-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la conſtitution eſt mixte, préſide à la diſtribution de l'eſtime, eſt auſſi, dans les empires ſoumis au deſpotiſme, le diſtributeur unique de cette même eſtime. Si, dans ces gouvernemens, l'on fait peu de cas de l'eſprit, & ſi l'on a plus de conſidération à Iſpaham, à Conſtantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'eſt qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'eſtimer les grands-hommes : ce n'eſt pas que ces grands-hommes n'y fuſſent utiles & deſirables; mais aucun des particuliers, dont l'aſſemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on ſent que chacun d'eux eſtimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à ſupporter la fatigue de l'étude & de la méditation néceſſaire pour perfectionner ſes talens ? Les grands talens ſont toujours ſuſpects aux gouvernemens injuſtes : les talens n'y procurent ni les dignités ni les richeſſes. Or, les richeſſes & les dignités ſont cependant les ſeuls biens viſibles à tous les yeux, les ſeuls qui ſoient réputés vrais biens, & ſoient univerſellement deſirés. En vain diroit-on qu'ils ſont quelquefois faſtidieux à leurs poſſeſſeurs : ce ſont, ſi l'on veut, des décorations quelquefois déſagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le ſpectateur les contemple :

ple : c'eſt pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Auſſi les hommes illuſtres ne croiſſent-ils que dans les pays où les honneurs & les richeſſes ſont le prix des grands talens ; auſſi les pays deſpotiques ſont-ils, par la raiſon contraire, toujours ſtériles en grands-hommes. Sur quoi j'obſerverai que l'or eſt maintenant d'un ſi grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernemens infiniment plus ſages & plus éclairés, la poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages univerſels, ſe croient ſupérieurs (1) à l'homme de talent, ſe félicitent, d'un ton ſuperbement modeſte, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, & d'avoir, au défaut d'eſprit, fait, diſent-ils, emplette de bon ſens, qui, dans la ſignification qu'ils attachent à ce mot, eſt le vrai, le bon & le ſuprême eſprit ! De telles gens doivent toujours prendre les philoſophes pour des ſpéculateurs viſionnaires,

(1) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux ſe croient, du moins, fort au-deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des coureurs : Un tel, diſent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'eſt ni l'impotent, ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe.

Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plupart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes, c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence, ſur notre compte, eſt toujours un mauvais ſigne ; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles; & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement desirées, pour qu'on honore jamais les talens chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (1) ou d'un homme en place: qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (2), & sensible à leur censure,

(1) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogène, on apperçoit la vanité.

(2) « En entrant dans le monde, disoit un jour M. le » président de Montesquieu, on m'annonça comme un » homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable » des gens en place: mais lorsque, par le succès des *Lettres persanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & » que j'eus obtenu quelque estime de la part du public,

l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faſte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans ſa maiſon. Or, comment imaginer qu'un homme animé de cette paſſion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaiſir, s'aviliſſe juſqu'à ce point? Quiconque eſt né pour illuſtrer ſon ſiècle, eſt toujours en garde contre les Grands; il ne ſe lie du-moins qu'avec ceux dont l'eſprit & le caractère, faits pour eſtimer les talens, & s'ennuyer dans la plupart des ſociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'eſprit avec le même plaiſir que ſe rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illuſtres, les expoſe donc néceſſairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & ſur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupiſſent dans une honteuſe ignorance, & tiennent, ſi je l'oſe dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'eſtime pour le mérite, eſt dans l'orient, fondé ſur le peu d'intérêt que

---

» celle des gens en place ſe refroidit; j'eſſuyai mille dé-
» goûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement bleſſés
» de la réputation d'un homme célèbre, c'eſt pour s'en
» venger qu'ils l'humilient; & qu'il faut ſoi-même mériter
» beaucoup d'éloges, pour ſupporter patiemment l'éloge
» qu'on nous fait d'autrui ».

les peuples ont d'eſtimer les talens ; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation ; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable : & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante ; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne deſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper ; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement ; & reſſembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarraſſé des raiſonnemens qu'un homme ſage apportoit en preuve de ſon opinion, s'écria vivement : *Ah! Monſieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la pareſſe. Si, dans la converſation, l'on ne ſe ſert que de phraſes découſues & hyperboliques ; ſi l'exagération eſt devenue l'éloquence particulière de notre ſiècle & de notre nation ; ſi l'on n'y fait nul cas de la juſteſſe & de la préciſion des idées & des expreſſions, c'eſt que nous ne ſommes nullement intéreſſés à les eſtimer. C'eſt par ménagement pour cette même pareſſe que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un inſtinct ſupérieur à toute connoiſſance raiſonnée, & enfin comme un ſentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; ſentiment qui nous diſpenſe de tout

examen, & réduit toutes les règles de la critique aux deux ſeuls mots de *délicieux* ou de *déteſtable*. C'eſt à cette même pareſſe que nous devons auſſi quelques-uns des avantages que nous avons ſur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait deſirer, dans les ouvrages, une netteté qui ſupplée à cette incapacité d'attention : nous ſommes des enfans qui voulons, dans nos lectures, être toujours ſoutenus par la liſière de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant ſe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ſes lecteurs; il doit ſouvent répéter, d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or, la néceſſité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, ſupérieurs aux écrivains anglois: ſi ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une ſcience telle que la métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette ſcience le proverbe : *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténèbres l'ont rendue long-temps reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit plus de les percer; ſon obſcurité la rendroit mépriſable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or, ce deſir, qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une ſcience de choſes

de cette même métaphysique, qui, jusqu'à présent, n'a été qu'une science de mots. Mais, pour satisfaire sur ce point le goût du public, il faut, comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin, « que les esprits, brisant les entraves d'un respect » trop superstitieux, connoissent les limites qui doi- » vent éternellement séparer la raison de la religion; » & que les examinateurs, follement révoltés contre » tout ouvrage de raisonnement, ne condamnent plus » la nation à la frivolité ».

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole, & cependant assez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vif; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes: dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en est des amans comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur

de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'eſt qu'en empruntant la reſſemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, ſi les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de grâces, que de force & de juſteſſe dans les idées, nos eſprits, ſe modelant ſur les leurs, doivent en conſéquence ſe reſſentir des mêmes vices.

Il n'eſt que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'eſt de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur eſprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choſes, ſi l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jetât dans notre ame les ſemences de l'eſprit & de la vertu. Le ſecond moyen (& ce n'eſt pas certainement celui que je conſeillerois), ce ſeroit de débarraſſer les femmes d'un reſte de pudeur, dont le ſacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amans. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuſes; alors les hommes, plus indépendans, plus ſages, ne perdroient près d'elles que les heures conſacrées aux plaiſirs de l'amour, & pourroient par conſéquent étendre & fortifier leur eſprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des romaines ou des ſultanes; le milieu entre ces deux partis eſt le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-deſſus prouve que c'eſt à la diverſité des gouvernemens, & par conſéquent des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété

de leurs caractères, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la première, c'est que le grand capitaine est, presque en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célèbres dans les sciences, les lois, les lettres & les beaux-arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs usages & leurs caractères différens.

CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Il en est des nations comme des particuliers : si chacun de nous se croit infaillible, place la contradiction au rang des offenses, & ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit, chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes ; toute opinion contraire est donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide sur l'univers. Ici, c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe qui, persuadé de l'infaillibilité de son kalife, se rit de la sotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le Nègre qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, & se moque de la disette où nous sommes de dieux ; tandis que le Musulman, peu instruit, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitans de la montagne de Bata : ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint ; ils se moquent en conséquence de l'Indien. Quoi de

plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à pisser, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint ? Quoi de plus absurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (1).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (2) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, & par conséquent d'opinion, déterminoit, dans le même temps, des chrétiens plus zélés que justes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, & ranimant la vertu expirante

---

(1) *Théatre de l'idolâtrie*, par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui généralement ait plus de réputation de sainteté : il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est fort ancienne en orient.

(2) Blessé de nos mépris, « Je ne connois de sauvage, » dit le Caraïbe, que l'Européan, qui n'adopte aucun de » mes usages ». *De l'orig. & des mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (1).

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout est plein de ces injustices. Chaque nation, convaincue qu'elle seule posséde la sagesse, prend toutes les autres pour folles, & ressemble assez au Marilanois (2), qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage, qui, dans sa conduite, ne consultât que les lumières de la raison; ce sage passeroit universellement pour fou. Il seroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtissiers accuseroient, devant un tribunal d'enfans, d'avoir defendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes; toutes les nations seroient, à son égard, comme ce peuple de bossus, chez lequel, disent les fabulistes indiens, passa un dieu, beau, jeune & bien fait: ce dieu, ajoutent ils, entre dans la capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitans; sa figure leur paroît extraordinaire: les ris & les brocards annoncent leur étonnement: on alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitans, qui sans doute avoit vu

(1) On grava, à Tarse, sur le tombeau de Julien: *Ci gît Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

(2) *Voyages de la compagnie des Indes hollandoises.*

d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fût tout-à coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? N'inſultons point ce malheureux contrefait : ſi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au temple en rendre grâces aux dieux. Cette fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un pays, il faut être porteur de la boſſe de la nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cauſe des nations voiſines, & peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'étranger, & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, à ce ſujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité les pays des Lapons, & même acheté du vent de leurs ſorciers (1). De retour en ſon pays, il raconte ſes aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lapons ! Sont-ce des hommes ? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque choſe de plus étrange ; c'eſt que ces Lapons,

(1) Les Lapons ont des ſorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

ſi ridicules avec leurs ſorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie ! répond le grand Lama, oſes-tu bien prononcer ce blaſphême, & comparer ma religion avec la leur ? Père éternel, reprit le Tartare, avant que l'impoſition ſacrée de ta main ſur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te repréſenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes ſujets à faire un profane uſage de leur raiſon. Si l'œil ſévère de l'examen & du doute ſe portoit ſur tous les objets de la croyance humaine, qui ſait ſi ton culte même ſeroit à l'abri des railleries de l'incrédulité ? Peut-être que ta ſainte urine & tes ſaints excrémens (1), que tu diſtribues en préſent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même ſaveur, n'en ſaupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs ſauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Viſthnou. Toi, dont la vue embraſſe le paſſé, le préſent & l'avenir, tu nous l'as répété ſouvent ; c'eſt au taliſman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puiſſance ſur la terre : ſans la ſoumiſſion entière à tes dogmes, obligé de quitter ce ſéjour de ténèbres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu ſais que les Lamas, ſoumis à ta puiſſance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'aſ-

---

(1) On donne au grand Lama le nom de *Père éternel.* Les princes ſont friands de ſes excrémens. *Hiſtoire générale des Voyages*, tome VII.

ſurer qu'ils exécutent ce projet ſans le ſecours de la crédulité humaine ; & que, ſans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des ſorciers lapons qui vendent du vent aux ſots qui l'achètent ? Excuſe donc, ô Fo vivant ! les diſcours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à reſpecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ſes vues, paroît ſe ſervir pour te ſoumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, ſentir à leur nation le ridicule dont elle ſe couvre aux yeux de la raiſon, lorſque, ſous un nom étranger, elle rit de ſa propre folie ; mais il eſt encore moins de nations qui ſuſſent profiter de pareils avis. Toutes ſont ſi ſcrupuleuſement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de ſages qu'à ceux *qui*, comme diſoit M. de Fontenelle, *ſont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que ſoit une fable, elle eſt toujours crue de quelques nations ; & quiconque en doute eſt traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le ſerpent, quel homme oſeroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon, qui, diſent-ils, inſulta à la divinité du Serpent (1), & le mangea ? Un ſaint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ſes plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'enſuit ; & la race en

(1) *Voyages de Guinée & de la Cayenne*, par le père Labat.

alloit être anéantie, lorſque les peuples repréſentèrent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocens : ces remontrances ſuſpendent la colère du prince ; on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le Serpent ſait allumer la colère des rois, pour ſe venger des impies : que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, & ſon temple, à ſon ſacrificateur, à l'ordre de Marabou deſtiné à le ſervir, enfin, aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au fond de ſon ſanctuaire, le dieu Serpent, inviſible aux yeux même du roi, ne reçoit ſes demandes & ne rend ſes réponſes que par l'organe des prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſtères un œil profane : leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (1) du ſang des ſerpens immolés au dieu du bien, couroient au temple des mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi, M. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.*

---

(1) Beauſobre. *Hiſtoire du Manichéiſme.*

En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (1) ?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun qui, dans le siècle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeler que ce fut six cents ans après l'établissement des universités, qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (2), que son siècle persécuta, & qu'il mit ensuite aux rangs des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient

(1) Penser, dit Aristipe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorans, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

(2) Descartes.

des

des idées claires ; vérité dont peu de gens ſentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conſéquences.

Quelle que ſoit la vanité des hommes, il eſt certain que, s'ils ſe rappeloient ſouvent de pareils faits ; ſi, comme M. de Fontenelle, ils ſe diſoient ſouvent à eux-mêmes : *Perſonne n'échappe à l'erreur ; ſerois-je le ſeul homme infaillible ? ne ſeroit-ce pas dans les choſes même que je ſoutiens avec le plus de fanatiſme que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement préſente à l'eſprit, ils ſeroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adverſaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils ſeroient plus doux, plus tolérans, & ſans doute auroient une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit ſouvent : *Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien.* On ſait tout dans notre ſiècle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorans, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages différens des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques unes d'entre elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

La vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople ; quelle idée ſe formera-t-il des pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité ? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'eſclavage ? qu'il verra la tyrannie infecter, de ſon ſouffle, les germes de tous les talens & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte ? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon ſerrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes provinces, le tranquille ſultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes bachas, & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation, quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc ? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris

pour une nation eſt toujours un mépris injuſte ? que c'eſt de la forme plus ou moins heureuſe des gouvernemens que dépend la ſupériorité d'un peuple ſur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponſe qu'un Perſe fit à un ſoldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de ſa nation : Pourquoi m'inſulter ? lui diſoit-il ; ſache qu'il n'eſt plus de nation par-tout où l'on reconnoit un maître abſolu. Un roi eſt l'ame univerſelle d'un état deſpotique ; c'eſt ſon courage ou ſa foibleſſe qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs ſous Cyrus, ſi nous ſommes vaincus ſous Xercès, c'eſt que Cyrus eut à fonder le trône où Xercès s'eſt aſſis en naiſſant ; c'eſt que Cyrus eut, en naiſſant, des égaux ; c'eſt que Xercès fut toujours environné d'eſclaves : & les plus vils, tu le ſais, habitent les palais des rois. C'eſt donc la lie de la nation que tu vois aux premiers poſtes ; c'eſt l'écume des mers qui s'eſt élevée ſur leur ſurface. Reconnois l'injuſtice de tes mépris. Et ſi tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xercès pour maître ; tu ſeras le lâche, & moi le héros.

Rappelons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où ſon tonnerre ſe faiſoit entendre du nord au midi de la France (1) : ſuppoſons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'eſprit de citoyen, arrive à Paris, & ſe préſente dans la bonne com-

---

(1) Dans la dernière guerre, lorſque les ennemis entrèrent en Provence.

pagnie ; quelle ſurpriſe pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une hiſtoire galante, ou d'un petit chien !

Frappé, à cet égard, de la différence qui ſe trouve entre notre nation & la ſienne, il n'eſt preſque point d'Anglois qui ne ſe croie un être d'une nature ſupérieure ; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babiole : ce n'eſt pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eſt non-ſeulement à la forme de leur gouvernement que ſes compatriotes doivent cet eſprit de patriotiſme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres ; mais qu'ils le doivent encore à la poſition phyſique de l'Angleterre.

En effet, pour ſentir que cette liberté, dont les Anglois ſont ſi fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, eſt moins le prix de leur courage qu'un don du haſard, conſidérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre ; & l'on ſera convaincu que, ſi les mers, en embraſſant cet empire, ne l'euſſent rendu inacceſſible aux peuples voiſins, ces peuples, en profitant des diviſions des Anglois, ou les euſſent ſubjugués, ou du moins euſſent fourni à leurs rois des moyens de les aſſervir, & qu'ainſi leur liberté n'eſt point le fruit de leur ſageſſe. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particulière à leur nation ; après le crime affreux commis dans la perſonne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le

plus avantageux ? Auroient-ils souffert que, par des services & des processions publiques, on mît au rang de martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le supplice, nécessaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglais sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit sa liberté; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est en terre ferme, sans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime sujet de son orgueil se réduit au bonheur d'être né insulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera, sans doute, un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à sa vanité les entraves de la raison : plus d'équité dans ses jugemens supposeroit une suspension d'esprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : & qui résiste au conseil de l'intérêt ?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport aux pays divers, c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'esprit différens.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion, eſt celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux différens genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'eſt-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyère & de tous les moraliſtes, qui, peut-être, ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, que les grands phyſiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois ſervi l'univers, & que la plupart des moraliſtes n'ont été, juſqu'à préſent, d'aucun ſecours à l'humanité. Que ſert de répéter, ſans ceſſe, qu'il eſt beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'eſtime, les moraliſtes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'eſprit qu'ils ont perdu à compoſer des maximes ſur la vertu. Lorſqu'Omar écrivoit aux Siriens : *J'envoie contre vous des hommes auſſi avides de la mort que vous l'êtes des plaiſirs* ; alors les Sarraſins, trompés par les preſtiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatiſme ; & ce ſont les paſſions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moraliſtes devoient le ſentir, & ſavoir que, ſemblable au ſculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le

législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs lois, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des lois, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses volontes, sont quatre espèces de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier, sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; & la félicité des nations seroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, & que les écrivains, excellens en ce genre, ne fussent, du moins, par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux moralistes, & les efforts d'esprits néces-

faires pour perfectionner cette fcience. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préfide donc pas à la diftribution de l'eftime publique ?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obftacles infurmontables, qui fe font, jufqu'à préfent, oppofés à l'avancement de la morale, chercher les caufes de l'indifférence avec laquelle on a, jufqu'à préfent, regardé une fcience dont les progrès annoncent toujours ceux de la légiflation, & que, par conféquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des caufes qui, jufqu'à préfent, ont retardé les progrès de la Morale.

Si la poéfie, la géométrie, l'aftronomie, & généralement toutes les fciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorfque la morale femble à peine fortir du berceau; c'eft que les hommes, forcés, en fe raffemblant en fociété, de fe donner & des lois & des mœurs, ont dû fe faire un fyftême de morale avant que l'obfervation leur en eût découvert les vrais principes. Le fyftême fait, l'on a ceffé d'obferver : auffi nous n'avons, pour ainfi dire, que la l'enfance du monde; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une fcience, il ne fuffit pas que cette fcience foit utile au public; il faut que

chacun des citoyens, qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant; ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ses pieds; le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des lois contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine: aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si dans les premiers siècles du monde, lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve; que la

gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis sur le souverain, ajoutent à sa grandeur & à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale ?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres espèces d'hommes puissans. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion ; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de l'humanité (1) ; les autres, doux au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esaü : indifférens aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (2). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe ; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'asservir les peuples, ils doivent les aveu-

---

(1) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes ?* Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté ; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer, contre eux, cet argument ? Parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(2) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

gler : auſſi ces impies crient-ils ſans ceſſe à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur eſt ſuſpecte ; ils reſſemblent aux enfans que toute effraie dans les ténèbres.

La ſeconde eſpèce d'hommes puiſſans, qui s'oppoſent aux progrès de la morale, ſont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en eſt qui, naturellement portés au vrai, ne ſont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils ſont pareſſeux, & qu'ils voudroient ſe ſouſtraire à la fatigue d'attention néceſſaire pour les examiner. Il en eſt d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci ſont les plus à craindre ; ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvu de talens, & l'ame de vertus, auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur conſidération tient au reſpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (1) contre lui les paſſions & les pré-

(1) L'intérêt eſt toujours le motif caché de la perſécution : nul doute que l'intolérance ne ſoit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en eſt point à ſe repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces diſputes, dira-t-on, ſont dangereuſes. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magiſtrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait eſt prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérans. Mais, replique-t-on, cette tolérance

jugés même qu'ils méprisent, & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

---

convenable à certains gouvernemens, seroit peut-être funeste à d'autres : les Turcs, dont la religion est une religion de sang, & le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérans que nous? On voit des églises à Constantinople, & point de mosquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance; & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'évangile, les apôtres & les pères, prêchent la douceur & la tolérance. Saint Paul & saint Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place, en gagnant les hommes par la persuasion, & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne règnent que sur ceux qui le veulent, bien différens, en cela, des rois qui règnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en orient, le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération saint Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrième siècle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint Esprit? question qui causoit alors tant de trouble. Ce saint, dit saint Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisième personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de M. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés ; s'ils accusèrent saint Basile de trahir la vérité par son silence; cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps-là, entre autres par le grand saint Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille, que la morale en démontrât la nécessité; & que l'étude de

---

Ce fait est détaillé dans M. de Tillemont, *Vie de saint Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de saint Basile en l'imitant.

Saint Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas de Dieu la même idée que nous; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui est impossible. Saint Athanase, dans ses épîtres *ad Solitarios*, tome I, page 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader, & non de contraindre; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, page 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, père du mensonge, a besoin de haches & de coignées; mais le Sauveur est la douceur même: il frappe; si on ouvre, il entre; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu & les gibets ont souvent servi d'argumens aux théologiens; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jésus-Christ ne faisoit violence à personne; il disoit seulement: *Voulez-vous me suivre?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

cette ſcience devînt, par conſéquent, funeſte à l'univers ; ils veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles ſacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale : C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler ; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires : que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténèbres du préjugé, l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abusèrent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi ſalutaires, ils abuſent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité ſtupide & ſéduite pourroit, ſous un gouvernement moins ſage, traîner au ſupplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels ſont les moyens dont ſe ſont ſervis ces deux eſpèces d'hommes pour impoſer ſilence aux eſprits éclairés. En vain, pour leur réſiſter, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorſqu'un citoyen eſt animé de la paſſion de la vérité & du bien général, je ſais qu'il s'exhale toujours de ſon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient ſon protecteur : mais comme, ſous le bouclier de la reconnoiſſance & de l'eſtime publique, on n'eſt pas à l'abri des perſécutions de ces fanatiques ; parmi les gens ſages, il en eſt très-peu d'aſſez vertueux pour oſer braver leur fureur.

Voilà quels obſtacles inſurmontables ſe ſont, juſ-

qu'à préſent, oppoſés aux progrès de la morale, & pourquoi cette ſcience, preſque toujours inutile, a, conſéquemment à mes principes, toujours mérité peu d'eſtime.

Mais ne peut-on faire ſentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette ſcience, en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matière, au riſque d'une digreſſion, je vais traiter ce ſujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la Morale.

Il ſuffit, pour cet effet, de lever les obſtacles que mettent à ſes progrès les deux eſpèces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réuſſir eſt de les démaſquer; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux nations que les hommes ſont, en général, encore plus ſtupides que méchans; qu'en les guériſſant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices; & que s'oppoſer, à cet égard, à leur guériſon, c'eſt commettre un crime de lèze-humanité.

Tout homme qui, dans l'hiſtoire, conſidère le tableau des misères publiques, s'apperçoit bientôt que c'eſt l'ignorance qui, plus barbare encore que l'inté-

rêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1) ! Cependant l'homme est

(1) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, page 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam profitèrent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs royaumes : ces Baudhistes sont athées & les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solennité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les *Lettres du P. Pont, jésuite.*

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le roi de Sumatra, est élu roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur qui, déclamant sur le faste des Sophis, disoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre ; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement ?

C'est, sans doute, à la vue de tant de sang, répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disoit que si l'on mettoit dans les deux bas-

fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice & nécessiter les hommes à la vertu. Si le crime audacieux & puissant met si souvent à la chaîne la justice & la vertu, & s'il opprime les nations, ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui, cachant à chaque nation ses véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ses forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point, jusqu'à présent, assez fortement insisté sur cette vérité ; non qu'on doive renverser en un jour tous les autels de l'erreur ; je sais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je sais même qu'en les détruisant, on doit respecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point encore la face

---

sins d'une balance le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit sur le bien. Tome I, page 11.

Ne prenez point de maison, dit à ce sujet une sentence persane, *dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant & dévot.*

du monde, si les erreurs commencent à s'écouler, & si l'on apperçoit çà & là pointer dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniser? Il faut, d'une main hardie, briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies malfaisans; découvrir aux nations les vrais principes de la morale; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral; & que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondemens d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit les peuples, de tous les siècles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette isle du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim: j'en atteste

encore les débris de ces vaſtes & ſuperbes arênes, où ſont gravés les faſtes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers ſacrifioit des milliers de gladiateurs au ſeul plaiſir que produit le ſpectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce ſexe, nourri dans le luxe, la molleſſe & les plaiſirs, ce ſexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, ſemble ne devoir reſpirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs bleſſés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, ſont trop avérés, pour ſe flatter d'en dérober aux hommes la véritable cauſe. Chacun ſait qu'il n'eſt pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de ſon éducation produit la différence de ſes ſentimens, & le fait frémir au ſeul récit d'un ſpectacle que l'habitude lui eût, ſans doute, rendu agréable, s'il fût né ſur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur pareſſe à s'examiner, & de leur vanité à ſe croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les ſentimens humains dont ils ſeroient affectés à un pareil ſpectacle : l'homme ſenſé convient que la nature, comme le dit Paſcal (1), & comme le prouve l'expérience, n'eſt rien autre choſe que notre première habitude. Il eſt donc abſurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

---

(1) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne ſont peut-être que nos principes accoutumés.

Mais ſuppoſons qu'on y réuſsît : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens groſſiers le ſentiment de l'amour de ſoi ; on n'empêcheroit point l'action de ce ſentiment ſur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne ſeroient point autres qu'ils ſont : cette ignorance ne leur ſeroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur ſeroit nuiſible : c'eſt, en effet, à la connoiſſance du principe de l'amour de ſoi, que les ſociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouiſſent : cette connoiſſance, toute imparfaite qu'elle eſt encore, a fait ſentir aux peuples la néceſſité d'armer de puiſſance la main des magiſtrats ; elle a fait confuſément appercevoir au légiſlateur la néceſſité de fonder ſur la baſe de l'intérêt perſonnel les principes de la probité. Sur quelle autre baſe, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce ſur les principes de ces fauſſes religions, qui, dira-t-on, toutes fauſſes qu'elles ſont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (1) ? Mais la plupart de ces religions ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus ſur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en ſoit excellente, que ſes maximes n'élèvent l'ame juſqu'à la ſainteté, & ne la rempliſſent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleſte ; mais parce que ces principes ne

---

(1) Cicéron ne le penſoit pas ; puiſque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus ſur la terre ; & qu'un philoſophe, qui, dans ſes écrits, eſt toujours ſenſé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondemens ſur leſquels toutes les nations puiſſent également bâtir, &, par conſéquent, l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. Il doit ſe tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adreſſe par un légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la néceſſité, principe deſtructif de toute religion, & qui peuvent, en conſéquence, être regardés comme des déiſtes ; l'exemple des Chinois matérialiſtes (1) ; celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de juſtes par excellence ; enfin, l'exemple des Gymnoſophiſtes, qui, toujours accuſés d'athéiſme, & toujours reſpectés pour leur ſageſſe & leur retenue, rempliſſoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la ſociété ; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels, qui, conſidérés dans la perſpective de l'avenir, font communément une im-

(1) Le P. Le Comte & la plupart des jéſuites conviennent que tous les lettrés ſont athées. Le célèbre abbé de Longuerue eſt de ce ſentiment.

preſſion trop foible pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſens.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inſpirent aucune de ces pieuſes & ſaintes cruautés que condamne (1) notre religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ſes miniſtres ont fait ſi ſouvent uſage ; cruautés qui feront à jamais la honte des ſiècles paſſés, l'horreur & l'étonnement des ſiècles à venir.

De quelle ſurpriſe, en effet, ne doit point être

---

(1) Lorſque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaiſante dans les premiers ſiècles, eſt devenue depuis une religion ambitieuſe & ſanguinaire ; qu'elle fait paſſer au fil de l'épée tout ce qui lui réſiſte ; qu'elle appelle les bourreaux, invente les ſupplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conſpirations, & enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chrétiens n'ont que trop ſouvent été des hommes. Lorſqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance : leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêchèrent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce ſujet que ſi les chrétiens ne détrônèrent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'eſt pas qu'ils n'en euſſent le droit, mais ils n'en avoient pas la force : auſſi faut-il convenir qu'ils en ont fait uſage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruiſirent le paganiſme, qu'ils combattirent les héréſies, qu'ils prêchèrent l'évangile aux Friſons, aux Saxons, & dans tout le nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuſe que trop ſouvent des principes d'une religion ſainte.

saisi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup d'œil sur l'univers passé? Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain (1). Ici, ce sont des chrétiens, libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui, par leur intolérance, excitent la persécution des payens (2): Là, ce sont différentes

(1) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilége. Pour calmer la colère des Néréïdes, des peuples policés attachent Andromède au rocher; pour appaiser Diane, & s'ouvrir la route de Troye, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les dieux.

(2) Les païens n'accusèrent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'*insociabilité; crime*, ajoute l'historien, *qui leur fut toujours commun avec les juifs, gèns opiniâtres, attachés à leur croyance, & qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portoient aux autres nations une haine implacable.* Plusieurs autres auteurs, cités dans Grotius, en portent le même témoignage. Abdas, évêque de Perse, renversa un temple de Mages; & son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, & des guerres cruelles entre les Romains & les Perses.

ſectes de chrétiens, acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Conſtantinople : plus loin, s'élève en Arabie une religion nouvelle; elle commande aux Sarraſins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares on voit ſuccéder la guerre contre les infidèles : ſous l'étendard des Croiſés, des nations entières déſertent l'Europe pour inonder l'Aſie, pour exercer ſur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enſevelir dans les ſables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eſt enſuite le fanatiſme qui met les armes à la main des princes chrétiens; il ordonne aux catholiques le maſſacre des hérétiques; il fait reparoître ſur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Buſiris & les Néron; il dreſſe, il allume en Eſpagne les bûchers de l'inquiſition, tandis que les pieux Eſpagnols quittent leurs ports, traverſent les mers, pour planter la croix & la déſolation en Amérique (1). Qu'on jette les yeux ſur le nord, le midi, l'orient & l'occident du monde, par-tout l'on voit le coûteau ſacré de la religion levé ſur le ſein des femmes, des enfans, des vieillards; & la terre fumante du ſang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Être ſuprême, n'offrir de toutes

---

(1) Auſſi, dans une épître qu'on ſuppoſe adreſſée à Charles-Quint, on fait ainſi parler un Américain :

. . . . Ce n'eſt point nous qui ſommes les barbares :
Ce ſont, Seigneur, ce ſont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un ſyſtéme nouveau,
Aſſemblent, contre nous, le prêtre & le bourreau.

parts que le vaſte, le dégoûtant, & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point, à ce ſpectacle, touché de compaſſion pour l'humanité (1), & n'eſſayeroit point de fonder la probité, non ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la religion, mais ſur des principes dont il ſoit moins facile d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs ſuffiſent pour néceſſiter les hommes à la vertu. La religion des payens, en peuplant l'olympe de ſcélérats, étoit, ſans contredit, moins propre que

---

(1) C'eſt à l'occaſion de la perſécution que Thémiſte le ſénateur, dans un écrit adreſſé à l'empereur Valens, lui dit: « Eſt-ce un crime de penſer autrement que vous? » Si les chrétiens ſont diviſés entre eux, les philoſophes » le ſont bien. La vérité a une infinité de faces, ſous leſ» quelles on peut l'enviſager. Dieu a gravé dans tous les » cœurs du reſpect pour ſes attributs; mais chacun eſt le » maître de témoigner ce reſpect de la manière qu'il croit » la plus agréable à la divinité: perſonne n'eſt en droit » de le gêner ſur ce point ».

S. Grégoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Thémiſte; c'eſt à lui qu'il écrit: « Vous êtes le ſeul, ô Thémiſte! » qui luttiez contre la décadence des lettres: vous êtes à » la tête des gens éclairés; vous ſavez philoſopher dans » les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & » les dignités à la ſcience ».

la nôtre à former des hommes justes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous? Qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stilet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente, & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (1) que dans les siècles où la dévotion s'attiédit, & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes lois (2) qu'on

---

(1) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, &c. &c. en sont la preuve.

(2) Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. VI, chap. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras lex est quâ cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissimâ regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* « Chez les Seres, la loi défend » le meurtre, la fornication, le vol & toute espèce de » culte religieux; de sorte que, dans cette vaste région, » on ne voit ni temple, ni adultère, ni maquerelle, ni » fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur » : preuve que les lois suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon

peut former des hommes vertueux. Tout l'art du légiſlateur conſiſte donc à forcer les hommes, par le ſen-

---

l'habileté plus ou moins grande de leur légiſlateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le P. Jobien, jéſuite, ni autels, ni temples, ni ſacrifices, ni prêtres : ils avoient ſeulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédiſoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer eſt une fournaiſe où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis eſt un lieu plein de coco, de ſucre & de femmes. Ce n'eſt ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis; ceux qui meurent d'une mort violente, ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au ſud des îles Mariannes, ſont trente-deux îles, habitées par des peuples qui n'ont abſolument ni religion, ni connoiſſance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur converſion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni ſacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où ſortirent les hommes. Ce Longuo eſt le premier agent; il avoit fait la terre ſans montagnes, qui, ſelon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premières créatures; elle répandit beaucoup de maux ſur la terre : elle ſe croyoit très-belle; mais ayant vu le ſoleil, elle alla ſe cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoiſſent aucune divinité. *Lettre édif.* recueil 24.

Les Giagues, ſelon le P. Cavaſſy, ne reconnoiſſent aucun

timent de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles lois, il faut connoître le cœur humain ; & préliminairement savoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférens pour les autres, ne sont nés ni bons ni méchans, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise ; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espèce, est gravé par la nature d'une manière ineffaçable (1) ; que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir & la haine de la douleur ;

être distinct de la matière, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée : leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivans : ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de Brachmanes qui pense que l'esprit s'unit à la matière, & s'y embarrasse ; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(1) Le soldat & le corsaire desirent la guerre ; & personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige, les fruits du bien & du mal ; qu'on apperçoit le mécaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or, ſi l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpèces d'hommes puiſſans, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale ſeroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la ſpéculation, eſt très-difficile dans l'exécution; non qu'il ne naiſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui, perſuadés qu'un citoyen ſans courage eſt un citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un par-

ticulier, ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du public l'exige; mais de pareils hommes ſont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public: d'ailleurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiècle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la morale & la légiſlation, que je regarde comme une ſeule & même ſcience, ne feront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces ſiècles heureux déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux embléme de la perfection de ces deux ſciences.

CHAPITRE XXV.

De la Probité par rapport à l'univers.

S'il exiſtoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne ſeroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'eſt point d'action qui puiſſe immédiatement influer ſur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuſe par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus ſenſible que la pierre, jetée dans l'Océan, n'en produit ſur les mers, dont elle élève néceſſairement la ſurface.

Il n'eſt donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui ſe réduiroit au deſir conſtant & habituel du bonheur des hommes, &, par conſéquent, au vœu ſimple & vague de la félicité univerſelle, je dis que cette eſpèce de probité n'eſt encore qu'une chimère platonicienne. En effet, ſi l'oppoſition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle; ſi les paix concluesentre les nations, ne ſont proprement que des trèves comparables au temps qu'après un long combat deux vaiſſeaux prennent pour ſe ragréer, & recommencer l'attaque; ſi les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voiſins ;

enfin, ſi la félicité & l'agrandiſſement d'un peuple ſont preſque toujours attachés au malheur & à l'affoibliſſement d'un autre, il eſt évident que la paſſion du patriotiſme, paſſion ſi deſirable, ſi vertueuſe & ſi eſtimable dans un citoyen, eſt, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, abſolument excluſive de l'amour univerſel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette eſpèce de probité, que les nations, par des lois & des conventions réciproques, s'uniſſent entre elles, comme les familles qui compoſent un état; que l'intérêt particulier des nations fût ſoumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour univerſel: ſuppoſition qui ne ſe réaliſera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'eſt en ce point que l'eſprit diffère de la probité.

En effet, ſi les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerſel, & ſi les influences de ſa vertu ne peuvent ſenſiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en eſt pas ainſi de ſes idées: qu'un homme découvre un ſpécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de ſon eſprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

(1) Auſſi l'eſprit eſt-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes

D'ailleurs, en matière d'efprit, comme en matière de probité, l'amour de la patrie n'eft point exclufif de l'amour univerfel. Ce n'eft point aux dépens de fes voifins qu'un peuple acquiert des lumières : au contraire, plus les nations font éclairées, plus elles fe réfléchiffent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'efprit univerfel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eft point de probité relative à l'univers, il eft du moins certains genres d'efprit qu'on peut confidérer fous cet afpect.

---

que la vertu d'un particulier. C'eft à l'efprit qu'il eft réfervé d'établir la meilleure légiflation, de rendre par conféquent les hommes le plus heureux qu'il eft poffible. Il eft vrai que même le roman de cette légiflation n'eft pas encore fait; & qu'il s'écoulera bien des fiècles avant qu'on en réalife la fiction : mais enfin, en s'armant de la patience de M. l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiftera.

Il faut bien que les hommes fentent confufément que l'efprit eft le premier des dons; puifque l'envie permet à chacun d'être le panégyrifte de fa probité, & non de fon efprit.

CHAPITRE XXVI.

De l'Esprit, par rapport à l'univers.

L'ESPRIT, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun temps où l'espèce d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité. Ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poète, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de science & d'art: mais il en est aussi d'agréables; telles sont, premièrement, les idées & les sentimens admirés dans certains morceaux d'Ho-

mère, de Virgile, de Corneille, du Taffe, de Milton, dans lefquels, comme je l'ai déjà dit, ces illuftres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un fiècle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles font, en fecond lieu, les grandes images dont ces poètes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce foit, il eft des beautés propres à plaire univerfellement, je choifis ces mêmes images pour exemple: & je dis que la grandeur eft, dans les tableaux poétiques, une caufe univerfelle de plaifir (1); non que tous les hommes

---

(1) Si les grands tableaux ne nous frapppent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une caufe étrangère à leur grandeur. C'eft, le plus fouvent, parce que ces tableaux fe trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet défagréable. Sur quoi j'obferverai qu'il eft très-rare, à la lecture d'une defcription poétique, de recevoir uniquement l'impreffion pure, que doit faire fur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainfi qu'à la beauté des objets auxquels ils font le plus communément unis; c'eft à cette caufe qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthoufiafmes injuftes. Un proverbe ufité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas; parce qu'il fe lie néceffairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en fervent.

Peut-on douter que, par la même raifon, les contes d'efprits & de revenans ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt? que fur les Pyrénées, au milieu des déferts, des abîmes & des rochers, l'imagination frappée de l'eftampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes

en ſoient également frappés : il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de la deſcription, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer : ils ont, par leur inſenſibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaiſir qu'ils n'éprouvent pas ; mais ces hommes ſont en petit nombre.

En effet, ſoit que le deſir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait ſouhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation ſemble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées ; ſoit que par eux-mêmes les grands objets faſſent ſur nos ſens une impreſſion plus forte, plus continue & plus agréable ; ſoit enfin quelque autre cauſe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la reſſerre ; qu'elle ſe trouve

---

d'Oſſa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géans ? Qui doute que le ſouvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les nymphes, nues, fugitives, & pourſuivies par les deſirs ardens, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles ſe confondent, où l'on n'entend enfin que le murmure des ſoupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le ſouvenir d'une deſcription ſi voluptueuſe n'embelliſſe à jamais tous les bocages ?

Voilà la raiſon pour laquelle il eſt ſi difficile de ſéparer du plaiſir total que nous recevons à la préſence d'un objet, tous les plaiſirs particuliers qui ſont, pour ainſi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils ſe trouvent unis.

gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette eſpèce de beauté l'emporte, dans les deſcriptions, infiniment ſur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement, ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il élève, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées dans l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſière que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieur au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le firmament: quel eſt le charme qui l'y attire? eſt-ce la ſymmétrie agréable dans laquelle les aſtres ſont rangés? Mais ici, dans la voie lactée, ce ſont des ſoleils ſans nombre amoncelés, ſans ordre, les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes déſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? l'immenſité même du ciel. En effet, quelle idée ſe former de cette immenſité, lorſque des mondes

enflammés ne paroiſſent que des points lumineux ; ſemés çà & là dans les plaines de l'Éther, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernières ſphères, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immenſurables concavités des cieux, ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, ſans cependant la fatiguer ? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature : ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les arts ſuſceptibles de ce genre de beauté, tels que la ſculpture, l'architecture & la poéſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le coloſſe de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpèce, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu par ce ſujet l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abîme informe du chaos, il avoit à en tirer cette matière première propre

à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printanière dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement écloſe. Il avoit donc non-ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit : c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les poètes & les philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différens, & dans leſquels il eſt également rare, & peut-être également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper, ſans le fatiguer ; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premières, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement ſon attention ; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple, &, par conſéquent, facile à

embrasser, & où la variété se trouve identifiée à la simplicité (1); c'est pareillement à la triple combinaison de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la simplicité dans les tableaux qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme & sans bornes nous est, sans doute, plus agréable encore; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi, si, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, personnifiée par l'imagination du poète, se détache du midi, en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la succession rapide, simple & variée des tableaux effrayans que présente le bouleversement des mers, ne fasse, à chaque instant, sur notre imagination, des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, & ne nous plaise, par conséquent, davantage? Mais si la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obscure, changée tout-à-coup en

(1) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet & dans une image, est une perfection relative à la foiblesse de notre esprit.

une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Aussi l'art du poète, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objet en mouvement; & même de frapper, s'il le peut, dans ses descriptions, plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, &, par conséquent, au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie? Au retour du printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de l'univers, pour entr'ouvrir le calice des fleurs; en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades n'augmentent-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos ames: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaisir.

On voit donc que s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences), il en est aussi d'universellement utiles comme agréables; & que, différent en ce point de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que, tant en matière d'esprit qu'en matière de morale, c'est toujours, de la part des hommes, l'amour ou la recon-

noiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime : l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidère, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, &, par conſéquent, utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce Diſcours eſt de prouver que la *ſenſibilité phyſique* & la *mémoire* ſont les cauſes productrices de toutes nos *idées ;* & que tous nos *faux jugemens* ſont l'effet, ou de nos *paſſions*, ou de notre *ignorance.*

Il réſulte de ce Diſcours, que c'eſt dans nos *paſſions* & notre *ignorance* que ſont les ſources de nos *erreurs ;* que tous nos *faux jugemens* ſont l'effet des cauſes accidentelles qui ne ſuppoſent point, dans l'*eſprit*, une *faculté de juger* diſtincte de la *faculté de ſentir.*

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On ſe propoſe de prouver, dans ce Diſcours, que le même *intérêt* qui préſide au jugement que nous portons ſur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuſes*, *vicieuſes* ou *permiſes*, ſelon qu'elles ſont *utiles*, *nuiſibles* ou *indifférentes* au public, préſide pareillement au jugement que nous portons ſur les *idées*; & qu'ainſi, tant en matière de *morale* que d'*eſprit*, c'eſt l'*intérêt* ſeul qui dicte tous nos *jugemens* : vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en conſidérant la *probité* & l'*eſprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite ſociété*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différens ſiècles & aux différens pays*, & 5°. *à l'univers.*

L'objet de ce chapitre eſt de montrer que les ſociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont utiles : or, l'intérêt de ces ſociétés ſe trouvant ſouvent oppoſé à l'intérêt public, elles doivent ſouvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuiſibles au public; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, ſouvent ſéduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur inſu, du chemin de la vertu.

On indique, en ce chapitre, comment on peut repouſſer les inſinuations des ſociétés particulières, réſiſter à leurs ſéductions, & conſerver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

On fait voir que les ſociétés pèſent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces ſociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on ſent qu'elles doivent, en conſéquence, porter ſur les mêmes objets des jugemens très-différens de ceux du public.

Conſéquemment à la différence qui ſe trouve entre l'intérêt du public & celui des ſociétés particulières, on prouve, dans ce chapitre, que ces ſociétés doivent attacher une grande eſtime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel uſage*.

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel uſage, la même eſtime que les ſociétés particulières.

L'objet de ce chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples ; & que la plupart des moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulières.

Développement des principes précédens.

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les lois, nous apprennent que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation, & nous fournissent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

Exposition de ce qu'on examine dans les chapitres suivans.

Il s'agit, conformément au plan de ce Discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes ; & que les nations, toujours fidelles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs.

Après avoir prouvé que les nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les usages différens des leurs; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la morale l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir, jusqu'à présent, été d'aucune utilité à l'univers.

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette espèce sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

La conclusion générale de ce Discours c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

Fin de la Table sommaire.

